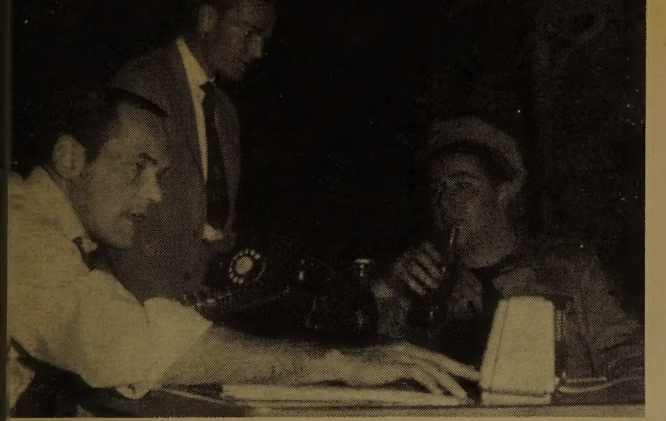


L'Avant-Scène
femina-théâtre
211
Sommaire
LE VÉLO DEVANT LA PORTE
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon
L'HEURE DU THÉ
1 acte de Simone Dubreuilh
Guillaume Hanoteau raconte
"LA JUMENT DU ROI"
de Jean Canolle
La quinzaine dramatique
par André Camp



QUELQUES SCÈNES DE "LE VÉLO DEVANT LA PORTE"



De gauche à droite : Marcel Bozzufi, Pierre Fromont, Henri Poirier.

COMMISSAIRE JESS BARD (*Marcel Bozzufi*) : « O. K. Je hais Glenn Griffin. C'est exact... »



Roger Hanin, Jess Hahn.

SAM ROBISH (*Jess Hahn*) : « Tu sais Glenn, j'aime pas du tout cette baraque, si tu veux mon avis... »

Roger Hanin, Janine Crispin.

GLENN GRIFFIN (*Roger Hanin*) : « On va voir si la femme de Hilliard se tortille aussi bien que celle du commissaire Bard. »



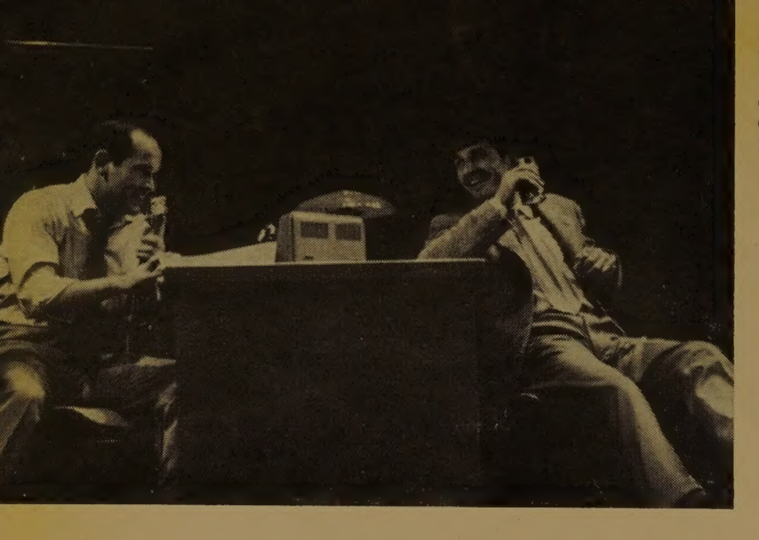
Reportage photographique : PIC

De gauche à droite : Michel Etcheverry, Janine Crispin, Gérard Blain, Patrick, Danièle Gaubert.

RALPH (*Patrick*) : « T'as vu papa ? Il a eu peur ! »

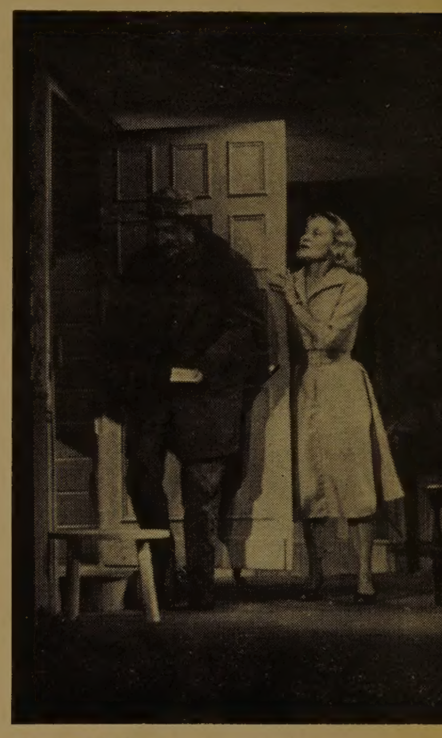


de « GLENN GRIFFIN »



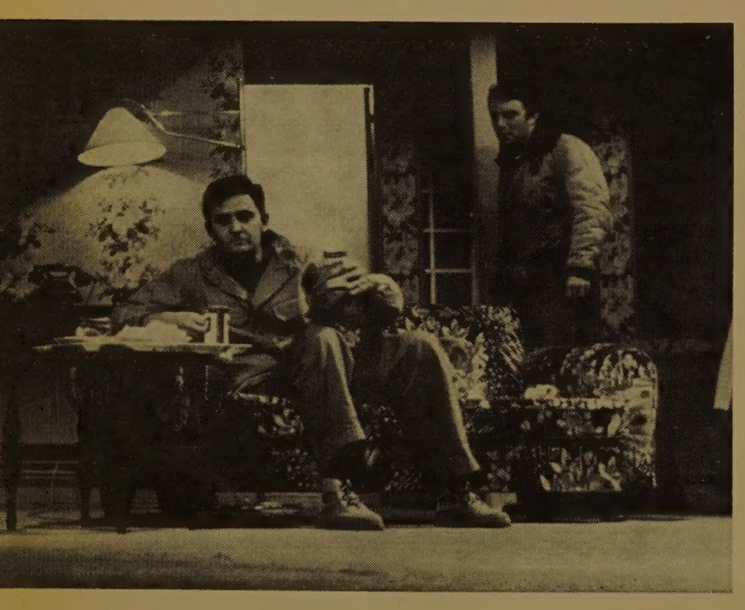
Marcel Bozzufi, Max Amyl.

LIEUTENANT FREDERICKS (*Max Amyl*) : « C'est bien simple, depuis qu'il y a toutes ces cochonneries de romans et de films policiers, ils portent tous des gants ! »



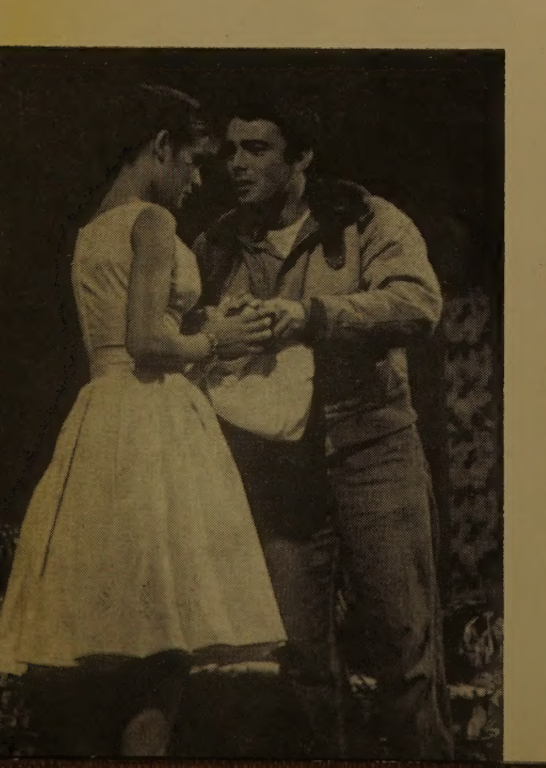
Henri Virlojeux, Janine Crispin.

ELEONOR (*Janine Crispin*) : « Un peu de fatigue... Ce n'est rien... merci... Au revoir Monsieur Patterson. »



Roger Hanin, Gérard Blain.

HANK (*Gérard Blain*) : « Je ne sais pas encore. Je m'en vais, voilà tout. »





Michel Etcheverry, Roger Hanin.

DAN (*Michel Etcheverry*) : « Dehors ! Allez mendier votre mort ailleurs. »

Danièle Gaubert, Gérard Blain.

HANK (*Gérard Blain*) : « Et surtout ne vous en servez pas vous-même ! »

LE VÉLO DEVANT LA PORTE

Théâtre Marigny
Directrice : Simonne Volterra
Directeur artistique : J.-P. Grenier

Pièce en deux actes adaptée pour la scène française par Marc-Gilbert Sauvajon d'après " Desperate Hours " de Joseph Hayes

Mise en scène de Jean-Pierre Grenier

Décors de François Ganeau

Musique de Vincent Vial, adaptée et enregistrée par André Reweliotty et son Orchestre

Distribution

Les bons	
Daniel Hilliard	**Michel Etcheverry**
Eleonor Hilliard	**Janine Crispin**
Cindy Hilliard	**Danièle Gaubert**
Ralph Hilliard	**Le petit Patrick**
Patterson	**Henri Virlojeux**
Les méchants	
Glenn Griffin	**Roger Hanin**
Hank Griffin	**Gérard Blain**
Sam Robish	**Jess Hahn**
Les autres	
Commissaire Jess Bard	**Marcel Bozzufi**
Serge Tom Winston	**Henri Poirier**
Inspecteur Carson	**Pierre Fromont**
Lieutenant Fredericks	**Max Amyl**

« Le vélo devant la porte » a été créé le 28 septembre 1959 au Théâtre Marigny.

SAUVAJON MARC-GILBERT

Né à Valence, le 25 septembre 1909.

Il est venu naturellement à écrire pour le théâtre. Non pas sans doute parce que l'interdiction qu'on lui avait signifiée, enfant, de lire Shakespeare, l'a incité à le faire clandestinement et qu'il en a été bouleversé. Ce sont les petits maîtres de la comédie classique, les Scarron, Boursault, etc., dont il a dévoré les œuvres vers l'âge de quatorze ans, qui l'ont conduit à la comédie légère. Et puis, le roman, au temps de sa jeunesse, le rebutait.

— *Je ne suis pas un descriptif,* confie-t-il. *Pour moi, la psychologie doit se manifester dans les gestes de mes personnages ; j'aime dans le théâtre que ce soit une forme d'action écrite.*

Après des études secondaires et de droit à Lyon — on l'a destiné à la diplomatie — il prend son doctorat en droit à Paris, où il suit les cours à l'école des Sciences politiques. Certain soir, pour gagner un peu d'argent, il s'engage dans la claque qui était encore en usage dans les théâtres.

De retour à Valence, où il est amené à faire du journalisme, il esquisse des dialogues et compose *La Belle du Château.* La publication dans *La Petite Illustration* d'un appel du directeur de la Comédie Mondaine, Pierre Poncet, aux jeunes auteurs, le décide à envoyer son manuscrit.

— *L'imprudent directeur, accablé de pièces, ne serait peut-être jamais arrivé jusqu'à la mienne — car il lisait dans l'ordre de réception des textes — si sa secrétaire, invitée à lui communiquer quelque* Château des Belles, *ne s'était trompée et ne lui avait passé* La Belle du Château.

Celle-ci est créée en 1936, sous le titre de *La Tour, prends garde,* par Annie Ducaux et Paul Bernard. Le bon acceuil de la critique n'assure pas son succès commercial. M.-G. Sauvajon se persuade qu'il lui faut écrire pour un comédien célèbre ; il choisit Victor Boucher et s'emploie à voir, à Valence et ailleurs, tous ses films pour se pénétrer des caractéristiques de son talent.

Il écrit alors *L'Amant de Paille,* et Victor Boucher, qui en a pris bientôt connaissance, lui répond à peu près : « *Votre comédie m'intéresse, je la monterais volontiers à la Michodière... s'il y avait un rôle pour moi !* »

Grâce toutefois à Victor Boucher, *L'Amant de Paille* est lu par Pierre Fresnay, qui le recommande à Jean Wall, qui le crée au Théâtre Michel, en 1939, avec Jean-Pierre Aumont dans le rôle conçu (!) pour Victor Boucher.

— *Et le rôle était en effet pour Jean-Pierre Aumont,* reconnaît M.-G. Sauvajon. *Quelle leçon !*

Pendant l'occupation, il a l'occasion de débuter au cinéma avec un film sur le retour à la terre, tourné par Jean-Pierre Ducis avec Charles Vanel, mais c'est *Promesse à l'Inconnue* d'A. Berthommieu qui lui donne le véritable départ, suivi de *L'Inévitable Monsieur Dubois* de Pierre Billon. Dialoguiste ou metteur en scène, il poursuit cependant son œuvre d'auteur dramatique avec *L'Oiseau de Verre,* au Théâtre Michel (1943), *Rêves à forfait,* au Théâtre Daunou (1943), *Au Petit Bonheur,* au Théâtre Gramont (1944), *George et Margaret,* en collaboration avec Jean Wall, d'après Gérald Savory, aux Nouveauté (1946), *Les Enfants d'Edouard,* d'après Jackson et Bottomley, à la Madeleine (1948), *Ninotchka,* d'après Melchior Lengyel, au Gymnase (1950), *Tapage nocturne,* au Théâtre Edouard-VII (1951), *Treize à Table,* aux Capucines (1953), *Adorable Julia,* d'après Somerset Maugham et Guy Bolton, au Gymnase (1954), *La Gueule du Loup,* d'après Stephen Wend, à la Porte-Saint-Martin (1956), *Ne quittez pas,* avec Guy Bolton, sur une idée d'Alfred Savoir, aux Nouveautés (1957), *Collection Dressen,* d'après Harry Kurnitz, à la Madeleine (1959) et *Le Vélo devant la Porte,* d'après Joseph Hayes, au Théâtre Marigny (1959).

De Peter Ustinov, il a adapté *L'Amour des quatre Colonels,* joué par la Compagnie Grenier-Hussenot au Théâtre Fontaine (1954) et *Romanoff et Juliette* au Théâtre Marigny (1957).

Une opérette, *C'est écrit dans les Etoiles,* lyrics de Jacques Laruc, musique de Johnny Hess, a été créée au Théâtre de Paris (1952).

M.-G. Sauvajon est enfin l'auteur d'une spirituelle histoire du théâtre : *Trois mille ans dans un Fauteuil* (Calmann-Lévy, 1958).

UNE TRADITION CLASSIQUE

« Comment je travaille ?

« Je commence par résumer les actes avec des répliques. Oui, je vois tout de suite le point culminant d'une scène — je ne vois que cela d'ailleurs : je le note en trois répliques ! Et ainsi de suite de toute la pièce...

« J'écris très vite ; on n'écrit jamais assez vite. Car il y a des éclairs qu'on ne retrouve plus. Je me suis endormi en pensant à de très bonnes répliques qu'il m'a été impossible ensuite de reconstituer exactement. »

La première pièce que M.-G. Sauvajon ait adoptée, est George et Margaret. *Jean Wall lui avait apporté le texte de la comédie de Gérald Savory et l'idée initiale l'avait séduit. Mais il fallait reconsidérer entièrement le développement. C'est donc une pièce en ce sens originale que M.-G. Sauvajon composa et écrivit en collaboration avec Jean Wall; il définissait d'emblée une méthode de travail qu'il devait éprouver jusqu'à* L'Amour des Quatre Colonels, *la première adaptation où il soit resté fidèle, sinon à la lettre, du moins à l'esprit, à la construction dramatique de l'auteur étranger.*

— Je dois vous confier, me dit M. G. Sauvajon, qu'il m'est difficile d'arrêter un sujet absolument original. J'ai malheureusement la mémoire de mes lectures, et lorsque j'établis un argument, il m'arrive souvent, à la réflexion, d'y trouver une réminiscence. Alors, je l'abandonne... J'en ai beaucoup comme cela dans mes tiroirs...

— Mais le répertoire mondial va d'emprunt en emprunt ?

— Oui, seulement je préfère l'avouer. En fait, j'aime partir de la suggestion d'une pièce qui, parfois, n'a pas eu grand succès.

Et puis la réussite de George et Margaret, *puis des* Enfants d'Edouard, *a fait qu'il n'y a guère de pièce étrangère qui n'atterrisse sur mon bureau ; c'est l'engrenage...*

DÉCORS

Trois décors qui doivent être plantés en même temps sur la scène, dont un décor multiple.

1° Le bureau du commissaire Bard.

2° La maison des Hilliard, qui comprend :

A. — *Rez-de-chaussée :* entrée et living-room avec les portes donnant sur la cuisine et sur l'office.

B. — *Escalier menant à l'étage.*

C. — *Etage :* amorce de couloir avec la porte de la chambre de Cindy. Chambre des parents avec porte de la chambre de Ralphie. Autres portes non praticables.

3° Le grenier des Wallings : petit décor surélevé.



Photo Bernand

MAQUETTE DE FRANÇOIS GANEAU POUR LA MAISON DES HILLIARD

acte 1

ACTION

L'action se déroule de nos jours, entre le lundi matin et le mardi soir, en Amérique, dans la banlieue résidentielle d'Indianapolis.

BUREAU DU SHERIFF (lundi, 10 heures)

Winston est à son bureau. Il téléphone. La pendule marque 8 h. 12. C'est le matin.

WINSTON, *voix endormie.* Ecoute, mon chou, je te répète que c'est impossible ! Je ne peux pas partir avant que le commissaire Bard arrive ! C'est ce qu'on appelle le règlement !... Ça te casse les pieds, bon ! A moi aussi, figure-toi ! C'est fait pour ça, les règlements !... Ecoute, mon chou, essaye de te rendormir et de rêver de moi. Je te jure d'arriver avant la fin ! (*Tendre.*) Et tu verras... (*Il est interrompu par le bourdonnement de l'appareil intérieur posé sur le bureau. Il presse sur un bouton et se penche sur le récepteur.*) C'est toi, Dutch ?

VOIX DE DUTCH. Salut, Winston... C'est au sujet du rapport de Terre-Haute. N'oublie pas de le donner au commissaire quand il arrivera, hein ?

WINSTON, *sarcastique.* A qui croyais-tu que j'allais le donner ? Au Musée d'Histoire Naturelle ? (*Il coupe la communication intérieure et reprend le récepteur de l'appareil téléphonique. Sa voix retrouve toute sa tendresse.*) Et tu verras ce que tu verras !... (*Silence.*) Allô ! Judith ? Tu m'entends ? (*Il secoue l'appareil.*) Ça y est ! Elle a raccroché ! (*Il en fait autant tout en se retournant vers la porte qui vient de s'ouvrir. C'est le commissaire Bard qui arrive. Un costaud au visage carré.*) On ne devrait se marier qu'à son lit de mort !

BARD, *riant.* Il faudrait encore compter avec les erreurs de diagnostic !... (*Il enlève son revolver et sa veste.*) Salut, Tom. Ça va ?

WINSTON, *il s'étire.* Ça ira mieux dans une heure, quand je ronflerai.

BARD, *range son arme dans le classeur.* Maintenant que je suis là, tu peux filer... Je suis un peu en retard. Je m'excuse...

WINSTON, *dans un clin d'œil.* Ça va. Je la connais, ton excuse. Elle est charmante.

BARD, *riant.* C'est une excuse irlandaise. On ne fait pas mieux ! (*Il feuillette les rapports, debout devant son bureau.*) Ça a été calme, cette nuit, hein ?

(*Winston s'est dirigé vers le portemanteau.*)

WINSTON. C'est-à-dire que si les gosses s'arrêtaient un peu de faucher les bagnoles et de lancer des pavés dans les vitrines, on pourrait mettre la clé sous le paillasson...

(*Il a décroché son manteau et son chapeau. Il s'apprête à partir.*)

BARD, *devant un rapport.* Allons bon, encore un cambriolage à Speedway-City ! Il commence à devenir fatigant, ce type !

WINSTON. Et toujours le même truc ! Il ne fauche que des culottes de femmes. Je me demande bien pourquoi !

BARD. Il doit être contre. (*Il tombe soudain en arrêt devant un autre rapport. Changement brusque de ton.*) Tom ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

(*Winston se rapproche de lui d'un pas traînant, regarde par-dessus son épaule et dit en bâillant :*)

WINSTON. Ça ? Ah oui ! C'est le rapport de Terre-Haute... Trois gars qui se sont taillés de la prison fédérale.

BARD. Quand ce rapport est-il arrivé ?

WINSTON. Vers quatre heures du matin. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Ça regarde la police d'Etat.

BARD, *il appuie sur un bouton du téléphone intérieur.* Il fallait me téléphoner !

WINSTON. Pour me faire incendier par ton Irlandaise ? Merci bien !

VOIX DE DUTCH, *appareil intérieur.* C'est toi, Jess ? T'as vu le rapport sur l'évasion de Glenn Griffin ?

BARD. Oui. Passe-moi la police d'Etat. Lieutenant Fredericks.

VOIX DE DUTCH. Boum, voilà !

WINSTON. Qu'est-ce qui te prend de faire du zèle ? Tu pourrais peut-être aussi venir à la maison pour repeindre mon portail ?

Bard. Terre-Haute n'est qu'à 20 miles. Ils auraient largement eu le temps d'arriver ici, même à pied !

Voix de Fredericks, *téléphone intérieur*. Allô ! Bard ?... Je commençais à me dire que tu avais les réflexes un peu lents, ce matin ! Tu as vu le rapport ?

Bard. Oui. Bonjour, Fredericks... Vous êtes sur une piste ?

Voix de Fredericks. Ne parle donc pas comme un journaliste ! Pour le moment, on est dans le cirage !

Bard, *nerveux*. La femme de ce Griffin... Hélène Larski... Pas de tuyaux sur elle ?

Voix de Fredericks. Pas l'ombre, Chicago... Cleveland... Saint Louis... Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle était ici, à Indianapolis, il y a trois semaines, sage comme une image. On la cherche.

Bard. Il ne faut surtout pas lui mettre le grappin dessus ! Il faut absolument la retrouver et la suivre. Elle nous mènera un jour ou l'autre à Griffin !

Voix de Fredericks. Ecoute, Bard. De toute manière c'est un cas pour le F.B.I. et pour nous, police d'Etat. On connaît son métier, non ?

Bard, *ardent, fébrile*. Vous ne connaissez pas Griffin ! Il est trop malin pour vous, Fredericks ! S'il veut venir ici ce n'est pas en barrant les routes que vous l'en empêcherez !... (*Avec force.*) ... Et il veut venir ici !... Je te répète qu'il faut dénicher d'abord Hélène Larski et la suivre ! Griffin est au bout

(*Il coupe la communication d'un geste brutal. Winston le regarde.*)

Winston. Griffin, hein ?... Glenn Griffin ?... Sur le moment j'avais pas fait attention... C'est bien le gars que tu as ?

Bard. Oui. C'est bien lui. Glenn Griffin... et son frère Hank... Je ne connais pas le troisième.

Winston. Samuel Robish. Quatre fois condamné pour attaque à main armée. Réclusion perpétuelle. Quatre-vingt-douze kilos de viande et une tête d'épingle en guise de cervelle. Un poète !... (*Silence de Bard qui rêve. Winston bâille, retire son manteau et son chapeau, les installe sur le portemanteau, l'un au-dessus de l'autre de manière à ce qu'ils forment une vague silhouette masculine. Il s'adresse au manteau.*) Mon cher Tom Winston, vous dormirez une autre fois... Le commissaire Bard va avoir besoin de vous. Le commissaire Bard est un vieux copain, n'est-ce pas ? Alors, haut les cœurs ! (*Il empoigne le bout de la manche du manteau, la secoue énergiquement.*) Et bravo pour ce joli geste d'abnégation !

Bard, *souriant*. Merci, Tom. Quand tout ça sera liquidé, tu viendras à la maison manger le Drisheen. C'est le boudin blanc à l'irlandaise. Ma femme le fait comme personne... (*Son sourire se fige soudain. Il saisit le téléphone et compose un numéro. Courte attente. Winston s'appuie au mur et ferme les yeux un instant. Puis il se secoue comme un chien mouillé et sort.*) Allô ! Katie ?... Je t'ai réveillée, mon petit ?... Non, non, rien de grave... Je voudrais simplement que tu ailles passer la journée chez ma mère... Pour rien... Une idée comme ça. Ça me ferait plaisir, voilà tout... (*Grave.*) Ça me ferait plaisir, Katie. Vrai de vrai... (*Il rit.*) Eh bien, tu la laisseras bavarder ! Tu n'es pas obligée de l'écouter... (*Sérieux.*) Non, pas cet après-midi. Tout de suite... Prends un taxi et ne dis à personne où tu vas. A personne, tu entends, Katie ?... Merci, mon petit. Dépêche-toi.

(*Il raccroche, le regard pensif, mais on le sent soulagé. Retour de Winston que suit l'inspecteur Carson, du F.B.I., Winston dépose un message télétypé sur le bureau, devant Bard.*)

Winston, *avec le plus grand sérieux*. Tout finit par se savoir, commissaire. Voici l'inspecteur Carson, du F.B.I. Il semble se douter qu'il se passe quelque chose de répréhensible dans la région.

Carson, *assez sec*. Merci. (*A Bard.*) Carson. Comment allez-vous ?

Bard. Bien. (*Il consulte le message télétypé.*) D'après ce truc, ils auraient assommé un fermier du sud de la prison, au petit matin. Comment se fait-il que nous ne soyons prévenus que maintenant ?

Carson. Ils ont laissé le type sur le carreau et ils ont arraché les fils du téléphone. Ils lui ont fauché sa voiture, naturellement.

Bard. Vous avez radiodiffusé le signalement de cette bagnole ?

Carson, *sec*. Oui, figurez-vous ! Nous avons pensé à ça ! (*Un temps léger. Il allume une cigarette.*) Dites-moi, Bard, il paraît que vous connaissez Glenn Griffin mieux que n'importe quel officier de police. Vous devriez vous charger de l'affaire dans ce secteur.

Bard, *le regardant*. Pourquoi moi ?

Carson. Parce que vous êtes un bon flic...

Bard. Pas meilleur que les autres. Pourquoi moi, Carson ?

Carson. Parce que vous y mettrez peut-être plus d'ardeur et plus d'intelligence...

Bard. Pourquoi ?

(*Un temps léger.*)

Carson, *lentement*. Parce que vous haïssez Glenn Griffin...

(*Un autre temps. Ils se regardent.*)

Bard. O.K. ! Je hais Glenn Griffin. C'est exact... (*Il se lève.*) Je le connais. C'est un tueur. Aussi longtemps que Glenn Griffin se baladera en liberté avec le calibre 38 du gardien de la prison dans sa poche, aucun être humain ne pourra se sentir autorisé à vivre... (*Les lumières commencent à baisser*) Vous entendez, Carson ?... (*Lentement, pendant que les lumières s'éteignent.*) Aucun être humain...

(*Pénombre. Le rideau de gauche se ferme. Celui de droite se lève et les lumières s'allument dans la demeure des Hilliard.*)

DEMEURE DES HILLIARD (lundi, 8 h. 30)

Note. *Il serait inutile d'essayer de comprendre les déplacements des personnages sans avoir au préalable consulté le plan du présent décor.*

(*Eleonor Hilliard entre, venant de la salle à manger, et se dirige vers la porte d'entrée. Elle ouvre la porte et regarde au dehors. Puis elle referme la porte pendant que le jeune Ralphie entre dans la salle à manger, habillé pour aller à l'école et tenant un grand verre de lait.*)

Eleonor. Ralphie, tu as encore laissé ta bicyclette dehors toute la nuit.

(*Ralphie ne lève pas la tête. Il regarde son verre de lait comme si c'était un spectacle horrible.*)

Ralphie. Il a pas plu et il va pas pleuvoir.

Eleonor. Merci pour le renseignement, mais nous avons déjà une station météorologique dont nous sommes très contents. Tu rentreras ta bicyclette au garage avant d'aller à l'école.

(*Dan arrive, venant de la salle à manger. Il va vers la porte et crie en passant devant l'escalier*).

Dan, *criant*. Cindy, il est huit heures et demie !

(*Il ouvre la porte d'entrée et regarde dehors. Derrière son dos, Cindy paraît sur le seuil de sa chambre.*)

Cindy. A quel âge une fille a-t-elle le droit d'ajuster sa gaine en paix ?

(*Elle disparaît dans sa chambre. Dan s'est retourné.*)

Dan. Une gaine ! Que diable peut-elle bien mettre dans une gaine à son âge et avec la ligne qu'elle a ?

Eleonor, *sourire.* Dan chéri, si elle en portait une elle n'en parlerait pas, voyons !

Dan. Je vois surtout qu'elle va nous mettre en retard, comme d'habitude ! Elle commence par perdre une heure à s'attifer, après quoi elle se plaint tout au long du chemin parce qu'on n'habite pas en ville !

Ralphie. Elle est amoureuse. Ce que ça peut être rasant, l'amour !

Eleonor. Ralphie ! un petit garçon de ton âge n'emploie pas des mots pareils ! Bois ton lait !

Ralphie, *maussade.* Il est tourné !

Eleonor. Tu nous as déjà dit ça hier. Tu devrais chercher autre chose. Bois ton lait !

(*On entend le bruit d'un journal jeté violemment contre la porte d'entrée. Dan et Eleonor se précipitent ensemble et se heurtent. Dan arrive quand même à la porte et l'ouvre brusquement.*)

Dan, *à l'extérieur.* Attends un peu, garnement ! (*Il rentre, tenant le journal.*) Un de ces quatre matins j'arriverai assez vite à la porte et j'aurai un procès sur les bras pour coups et blessures. En un mois il a éraflé tout la peinture du battant à force de jeter le journal comme si c'était un javelot.

Eleonor, *indulgente.* Il est très jeune, Dan.

Dan, *ouvrant son journal.* Je ne pense pas qu'il vieillira. (*Le nez dans son journal.*) Tiens, comme c'est curieux ! On annonce pour dimanche un grand match de base-ball uniquement réservé aux petits garçons qui boivent leur lait... (*Ralphie soupire et boit une bonne moitié du lait. Dan a toujours le nez dans son journal.*) Et naturellement, ceux qui n'en boivent que la moitié ne verront que la moitié du match.

(*Ralphie finit son verre.*)

Eleonor, *riant.* Dan, tu veux une autre tasse de café ?

Dan, *repliant le journal.* Non. Dans vingt secondes, Cindy va arriver, fraîche comme une fleur, en me disant de me dépêcher !

(*Arrivée en trombe de Cindy.*)

Cindy. Dépêche-toi, papa ! Tu vas encore nous mettre en retard !

Dan, *à Eleonor.* Qu'est-ce que je te disais ?

Cindy, *regardant Ralphie.* Mais que vois-je ? Ma parole, cette petite chose commence à devenir un homme ! Ça boit son lait. A propos, papa, qu'est-ce que tu étais en train de crier, tout à l'heure ?

Dan. Ce que je crie tous les matins à huit heures et demie. Maintenant, il est neuf heures moins vingt.

Cindy. Mais je suis prête ! Juste une seconde !...

(*Elle disparaît dans l'office. Dan se tourne vers Ralphie après avoir consulté sa montre.*)

Dan. Et si tu allais à l'école, Ralphie ? Simple suggestion, bien entendu...

Ralphie. Bien, papa... Mais je m'appelle Ralph. Pas Ralphie. Ralphie, c'est pour les bébés.

Dan, *interloqué.* Ah ! oui... Bien. C'est entendu...

Ralphie. Merci, papa. (*Il va embrasser Eleonor.*) A ce soir, maman... (*Il va vers Dan qui lui tend machinalement la joue. Ralphie se recule un peu et se contente de lui serrer cérémonieusement la main.*) A ce soir, papa. J'espère que tu passeras une journée agréable à ton bureau... (*Ebahissement de Dan. Ralphie se retourne vers Cindy qui sort de l'office, un verre de jus d'orange à la main.*) Au plaisir de vous rencontrer, ensorceleuse ! Je te parie cinq kilos de bonbons que ton amoureux ne remarquera même pas ta nouvelle robe ! C'est comme ça, les hommes !

Cindy. De la psychologie, maintenant ? Tu nous gâtes ! (*Changement brusque de ton.*) File, et n'oublie pas de te faire coller en orthographe, morveux !

Ralphie, *avec hauteur.* Pour toi ce sera *Monsieur* Morveux !

(*Cindy hausse les épaules et rentre dans l'office pendant que Ralphie sort par la porte latérale. Dan regarde Eleonor.*)

Dan. Qu'est-ce qu'il a ?

Eleonor, *brusquement.* Une seconde ! (*Elle court à la porte et l'ouvre.*) Ralphie ! Ta bicyclette !... (*Un temps léger. Elle rentre et referme la porte.*) Il faudra encore que ce soit moi qui la rentre ! (*Elle vient vers Dan et lui sourit.*) Alors, tu veux savoir ce qu'il a ?... Eh bien, voilà... M. Ralph se trouve un trop important personnage pour tolérer qu'on l'appelle encore par un diminutif et pour embrasser un homme... Toi, en l'occurrence... Chaque fois qu'il lui dit bonjour ou bonsoir... Tu vois comme c'est simple !

Dan. Très simple... (*Vague sourire mélancolique.*) Hier, j'avais un petit garçon et maintenant j'ai un fils... Rien de plus simple, en effet. (*Il sourit à Eleonor*) Mais je suis plus malin que lui. J'irai l'embrasser pendant qu'il dormira, voilà tout !

Eleonor, *tendre.* Mon pauvre Dan !

(*Dan jette un regard rapide vers l'office et baisse la voix.*)

Dan, *bas.* Et pendant que nous y sommes... A propos de Cindy... Tu crois que c'est sérieux, ce flirt entre elle et son patron ? Ce Gary Marshall qui se dit avocat ?

Eleonor, *sourire.* Mais Gary Marshall est vraiment avocat, Dan, et il se pourrait bien que ce fût sérieux...

Dan. Stupide ! Cindy n'a même pas vingt ans !

Eleonor, *doucement.* J'en avais à peine dix-neuf quand je t'ai épousé.

Dan, *pris de court.* Oui, mais moi je ne conduisais pas une Jaguar !

(*Apparition brusque de Cindy sur le seuil de la salle à manger.*)

Cindy, *allant mettre son manteau.* Gary et moi sommes très satisfaits de cette Jaguar, papa. C'est la voiture idéale pour un jeune avocat amoureux de sa secrétaire. (*Elle rit.*) En route, maintenant ! Je t'offre une place dans une modeste Ford.

Eleonor. Sois prudent, Dan.

Dan. C'est elle qui conduit.

Cindy. D'ailleurs, que veux-tu qu'il arrive à un chef de personnel de grand magasin ? A ce soir, maman !

(*Elle sort. Eleonor aide Dan à mettre son manteau.*)

Dan. Tu l'as entendue ? Ça, ce sont les idées de ce Gary Marshall ! Hier soir, elle m'a demandé carrément si ma petite existence bien peinarde ne commençait pas à m'embêter !

Eleonor. Qu'est-ce que tu as répondu ?

Dan. Que M. Gary Marshall ne me plaisait pas particulièrement non plus...

Eleonor. Tu as eu tort. Elle considère ce garçon comme une sorte de héros. C'est normal. Elle l'aime !

Dan. Et moi alors, elle ne m'aime pas ?... (*On entend un violent coup de klaxon.*) Et voilà comment elle parle à son père !... A ce soir... (*Un pas. Il se retourne.*) Les clés de la Lincoln sont sur le frigidaire. Si tu la prends, souviens-toi qu'elle marche à l'essence. N'attends pas d'être à deux kilomètres d'une pompe pour y penser, comme la dernière fois !...

(*Il sort sur un deuxième coup de klaxon impératif. Eleonor referme la porte, rejette ses cheveux en arrière, retrousse ses manches et s'apprête à commencer sa journée de bonne ménagère. Elle plie le journal et redresse les coussins du sofa. Puis elle monte sans entrain dans la chambre de Ralphie,*

secoue la tête avec résignation et commence à y mettre un peu d'ordre. Elle tourne le bouton d'une petite radio portative et emporte le linge sale qu'elle a ramassé.)

VOIX DU SPEAKER A LA RADIO, *au 1er étage.* ... L'alerte a été donnée ce matin dans les cinq Etats. Les autorités demandent à chaque citoyen de leur signaler le passage éventuel de la voiture volée. Il s'agit d'une Dodge 1941 à carrosserie grise dont l'aile gauche avant est défoncée. Numéro d'immatriculation H 7 — 6827 Indiana... Nous répétons : H 7 — 6827 Indiana ! Un des bagnards est vêtu d'un bleu de travail qui a été...

(*Eleonor revient et tourne l'aiguille sur un programme musical. Musique pendant le reste de la scène. Eleonor commence à faire le lit de Ralphie. On entend le carillon de la porte d'entrée. Eleonor soupire, agacée, et se dirige vers l'escalier. Deuxième carillon. Elle traverse le hall et va ouvrir la porte d'entrée.*)

ELEONOR. Vous désirez ?

VOIX DE GLENN GRIFFIN. Je m'excuse de vous déranger, madame... (*Il apparaît dans l'encadrement vêtu d'un bleu de travail.*) ... Mais je crois bien que j'ai perdu mon chemin... (*Pendant qu'il parle, Hank et Robish se glissent dans la maison par la porte latérale. Eleonor leur tourne le dos.*) Je cherche la laiterie Bowden.

ELEONOR. La laiterie Bowden ?... Je ne vois pas... Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ? Le quartier est plutôt résidentiel et...

(*Brusquement consciente d'une présence derrière elle, elle se retourne et se trouve en présence de Robish et de Hank en tenue de prison. Elle pousse un faible cri. Revolver au poing, Glenn la pousse brutalement dans la pièce et referme la porte.*)

GLENN. Du calme ! Encore un cri et je tire. Pensez à la tête que ferait le môme qui a laissé son vélo sur le gazon. Vu ? (*Livide, Eleonor incline la tête.*) Parfait ! (*Aux deux autres.*) Vous deux, allez faire un tour par là... Vite !

(*Robish monte lourdement l'escalier et visite les chambres, celle de Cindy, celle de Ralphie, celle enfin des parents. D'une penderie, il retire un des costumes de Dan qui semble lui plaire. Hank qui était sorti par la porte latérale revient le premier.*)

HANK. Ça va, Glenn. Il y a une Lincoln dans le garage. Presque neuve.

GLENN. Intéressant. (*A Eleonor.*) Les clés. Les clés de la Lincoln. En vitesse !

ELEONOR. Les... Les clés ?... Je... Sur le... Le frigidaire... Je crois...

GLENN. Trouve-les, Hank.

(*Hank passe dans la salle à manger, puis dans l'office, revient avec les clés et sort par la porte latérale.*)

ELEONOR. C'est... C'est une voiture que vous voulez ?... Prenez la nôtre et allez-vous-en !... Je ne dirai rien ! Je...

GLENN, *criant.* Eh bien, Robish ? Qu'est-ce que tu fous là-haut ? Tu prends un bain ?

(*Robish revient, portant le complet de Dan sur le bras.*)

ROBISH, *du palier.* La bonne femme est seule dans la maison, Glenn ! Tout va bien !

GLENN. Je le savais. (*Il se détend un peu.*) Très joli intérieur, madame Hilliard. Votre maison m'a plu tout de suite, d'ailleurs, et votre petit garçon a eu une bonne idée de laisser traîner son vélo devant la porte... C'est ce qui m'a décidé. J'adore les maisons avec enfants... (*A Robish qui redescend.*) Combien de pièces, là-haut ?

ROBISH. Quatre. Et deux salles de bains avec W.C. ! C'est rudement chouette ! Je me demande à quoi ils pensent quand ils construisent leurs prisons, ces salauds ! (*Brandissant le complet de Dan.*) Tiens, regarde ! Et il en a cinq autres comme ça dans son armoire, le vieux ! (*Il jette le complet sur le dossier d'une chaise.*) Maintenant, faut que je déniche aussi quelque chose à boire... (*Il va dans la salle à manger.*)

GLENN. Je suppose que vous commencez à comprendre de quoi il s'agit, madame Hilliard ? Vous n'avez pas besoin que je vous résume les chapitres précédents ? Non ? Parfait.

ELEONOR, *elle se reprend un peu.* Il y a de l'argent dans mon sac... là, sur le divan... Prenez-le, prenez la voiture et partez !

GLENN. Faites voir... (*Elle lui tend le sac. Il le prend et en vide le contenu sur une table, d'une seule main.*) Vous êtes une femme candide, madame Hilliard... C'est ça que vous appelez de l'argent ? (*Il le met dans sa poche.*) Rien d'autre ?

ELEONOR, *secouant la tête.* Non... C'est tout ce que j'ai...

(*Glenn fait sauter dans le creux de sa main le médaillon qui est sauté du sac.*)

GLENN, *faisant sauter le médaillon.* Il est en or, ce machin ?

ELEONOR. Oui...

GLENN, *même jeu.* Un cadeau de M. Hilliard, sans doute ?

ELEONOR. Oui...

GLEEN, *même jeu.* Un peu léger, hein ?... Un vrai cadeau de mari... C'est surtout l'intention qui compte... (*Il l'empoche.*) Je le donnerai à ma femme... Parce que j'ai une femme, moi aussi... Comme M. Hilliard... Une femme qui m'aime... (*Dans une sorte de sourire.*) Ça doit vous étonner un peu qu'il y ait une femme qui m'aime... Non ?

ELEONOR. Prenez tout, prenez la voiture et allez-vous-en !

GLENN. Franchement, madame Hilliard, pensez-vous que ce serait une bonne affaire d'avoir tué un gardien de prison pour trois dollars soixante et un médaillon de pacotille ?... C'est à la ménagère que je m'adresse.

(*Silence d'Eleonor. Retour de Robish.*)

ROBISH. Où sont les liqueurs, bon Dieu ? Pas moyen de mettre la main dessus ! Ça fait huit ans que j'ai rien bu, moi ! (*A Eleonor.*) Hé, la petite dame, je vous parle ! Où elles sont, les liqueurs ?

ELEONOR, *la voix blanche.* Nous ne... Il n'y en a pas... Mon mari dit toujours que l'alcool est mauvais pour la santé.

ROBISH. De quoi il se mêle, ce fumier ? Ça le regarde ma santé ?

GLENN. Robish, va donc te mettre dans le coin, là-bas... (*Il montre le petit cabinet.*) ... Et surveille ce côté de la maison.

ROBISH. Passe-moi le pétard, alors...

GLENN, *doucement.* Tu n'as pas besoin d'un revolver pour regarder, Robish... Vas-y...

(*Robish obéit en grommelant. Hank revient par la porte latérale qu'il referme à clé.*)

HANK. J'ai planqué la vieille Dodge dans le garage et j'ai sorti la Lincoln dans l'allée. Mais il n'y a pas beaucoup d'essence.

(*Il tend à Glenn les clés de la voiture. Glenn les empoche.*)

ROBISH, *de sa place.* Alors, t'es content, Glenn ?... L'artillerie, les moyens de transport, les finances, t'as tout dans la poche, hein ? Tu vas finir par te prendre pour le Président des Etats-Unis ! (*Silence de Glenn.*) A propos, la petite dame, peut-être bien que vous avez un pétard, ici ?... Dans les banlieues,

c'est fréquent, rapport aux mauvaises rencontres... Où il est ?

LEONOR, *troublée*. Un revolver ? Je...

LENN. J'ai déjà posé la question à Mme Hilliard, Robish. M. Hilliard est également contre les armes à feu...

OBISH, *écœuré*. On serait tombés chez les bonnes Sœurs, ce serait pas pire !

(*Sur un signe imperceptible de Glenn, Hank monte l'escalier en sifflotant et d'un pas nonchalant. Il jette un coup d'œil dans la chambre de Cindy, dans celle de Ralphie, et pénètre dans la grande chambre à coucher où il fouille dans la commode, laissant pendre le linge le long des tiroirs.*)

OBISH. Tu sais, Glenn, j'aime pas du tout cette baraque, si tu veux mon avis...

LENN. Tu regrettes ta cellule de Terre-Haute ? C'était plus confortable ? Tu m'as pourtant assez cassé les pieds pour que je t'emmène en pique-nique !

OBISH. Oh ! ça va ! Si tu m'as emmené, c'est que t'avais besoin de moi !

(*En haut, Hank a trouvé le revolver des Hilliard. Il le met dans sa poche et redescend.*)

LENN. J'ai jamais eu besoin de personne, Robish. Il y a tout de même deux ou trois petites choses que tu devrais essayer de te mettre dans la cervelle.

ANK, *apparaissant*. Fais pas ça, Robish, tu te la ferais éclater !

(*Glenn et Hank se mettent à rire. Robish fait deux pas vers Hank.*)

OBISH, *mauvais*. Dis donc, toi, la demi-portion, tu trouves peut-être que t'as des dents en trop ?

(*Glenn le rejoint, le saisit par l'épaule et le fait pivoter brutalement. Il tient le revolver dans l'autre main.*)

LENN, *décomposé par la colère*. Ne touche pas au gosse, Robish... Je te l'ai déjà dit... N'y touche jamais...

(*Robish regarde le revolver. Sa voix change. Il esquisse un vague sourire. Il a peur.*)

OBISH. Doucement, Glenn... C'était pour rire, voyons ! Je l'aime bien, moi aussi, ton petit frère... Pas vrai, Hank ?... (*Il recule lentement sans quitter l'arme des yeux.*) On est tous un peu énervés, voilà...

ENN. Voilà... Va surveiller le derrière de la maison, Robish... Grouille !

(*Robish sort. Glenn se détend et abaisse son arme. Il se tourne vers Hank et lui sourit gentiment.*)

ENN. Tu as trouvé quelque chose, petit ? (*Hank tire le pistolet de sa poche et le tend à Glenn qui l'examine.*) Joli bibelot... (*A Eleonor.*) Les ménages unis ne devraient pas avoir des trucs comme ça chez eux, madame Hilliard... (*Il tend l'arme à Hank.*) Mets ça dans ta poche et pas un mot à Robish, hein ?

NK, *riant*. Sois tranquille ! (*Il met l'arme dans sa poche.*) Quel type tu fais, Glenn, formidable !... Tu penses à tout !

ENN, *heureux*. Oui, hein ?... Avoir une tête et savoir s'en servir, tout est là, petit ! C'est pas une boule de billard que j'ai sur les épaules, moi !

NK, *riant*. Comme Robish !...

(*Il se laisse tomber sur le divan dont il apprécie le confort.*)

ENN. Tu as vu comment je les ai possédés, les flics, avec leurs barrages ?... (*A Eleonor.*) Personne n'a jamais fait mieux, madame Hilliard, même au cinéma ! Je suis sûr que ça vous aurait amusée... (*Il se laisse tomber et rebondir plusieurs fois dans un des fauteuils.*) C'est de la mousse de caoutchouc, hein ?... On dirait que ça vous fond sous les fesses !... Tu es content, Hank ?

(*Hank se lève, prend une cigarette dans un coffret et l'allume avec le briquet qui est sur la table. Il va tendre la boîte à Glenn tout en parlant.*)

HANK. Et comment !... Je savais même pas que ça existait, tout ça !... Le frigo est bourré jusqu'à la gueule, tu sais !... Y'a pas à se priver ! Et tu as vu ce tapis, Glenn ?... On a envie de quitter ses souliers !

GLENN, *riant*. — Sacré gosse ! (*A Eleonor.*) Il n'est pas gentil, mon petit frère, madame Hilliard ? Il est gentil, hein ?

ELEONORE, *tendue*. Combien de temps allez-vous rester ici ?

GLENN. Nous partirons à minuit, si tout va bien.

HANK. Si tard que ça ?

GLENN. Il faut le temps qu'Hélène puisse nous rejoindre avec le fric. (*A Eleonor.*) Est-ce que vous seriez capable de parler au téléphone sans fondre en larmes ni crier au secours, madame Hilliard ?... Ça me rendrait service... (*Sourire.*) ... Et vous avez tout intérêt à me rendre service, vous comprenez ?

(*Eleonor se lève péniblement. Elle est livide.*)

ELEONOR. Qui faut-il appeler ?

GLENN. L'hôtel Avalon à Pittsburg... Atlantic 6-3389... Vous demanderez M. James... C'est un copain à moi... Vous lui poserez cette question : « Avez-vous pensé à m'envoyer mon paquet, monsieur James ?... » Et vous me direz ce qu'il aura répondu. C'est tout. Vous avez bien compris ?

ELEONOR. Oui.

GLENN. M. James vous répondra sans doute qu'il a déjà envoyé le paquet ou qu'il va l'envoyer tout de suite. M. James sait où je me trouve, vous comprenez ?... Je lui ai téléphoné ce matin d'une cabine publique avant de venir vous demander l'hospitalité... Belle organisation, n'est-ce pas, madame Hilliard ?... (*Silence d'Eleonor.*) Quant au paquet en question, c'est une femme qui me l'apporte... Elle s'appelle Hélène Larski et elle a du cran.... autant de cran que vous, madame Hilliard... Vous êtes quelqu'un de très bien, vous savez... (*Il sourit.*) Allez-y, maintenant. Hôtel Avalon à Pittsburg... Atlantic 6-3389... M. James...

(*Eleonor se dirige d'un pas mécanique vers le téléphone. Les lumières faiblissent. Le rideau se ferme sur la demeure des Hilliard pendant qu'il s'ouvre sur le bureau du sheriff.*)

BUREAU DU SHERIFF (lundi, 10 heures)

Bard téléphone. Carson est assis, en train de tailler un crayon. Il ne le taille pas pour écrire, mais pour s'occuper les mains et tuer le temps. Il le taillera jusqu'à la fin de la scène. sans arrêt.)

BARD, *au téléphone*. ... D'accord .. Allez-y doucement, hein ? Pas de gaffes ! Je compte sur vous !... Merci ! (*Il raccroche.*) Ça y est ! On a repéré Hélène Larski. Elle est à Pittsburg, Hôtel Avalon. Pour le moment, elle ronfle. On va la prendre en chasse discrètement et elle nous mènera tout droit à la cachette de Glenn Griffin ! Je vais pouvoir piquer ce petit salaud sans même bouger de mon fauteuil !

CARSON, *absorbé par son travail*. A condition qu'Hélène Larski ait l'intention de rejoindre Glenn Griffin. Rien ne le prouve.

BARD. Ne me faites pas rigoler ! Hélène Larski est le seul lien qui rattache Glenn Griffin au monde vivant. Elle le rejoindra ! Elle fera ce que n'importe quelle femme amoureuse ferait à sa place ! Ce que ferait la mienne, ou la vôtre !

CARSON, *même jeu*. Je ne suis pas marié.

(*Le signal lumineux de la radio s'allume trois fois, Bard appuie sur le bouton qui établit la communication.*)

VOIX DE WINSTON. ... Appelle commissaire Bard... Voiture numéro trois appelle commissaire Bard...

BARD. Ici commissaire Bard. C'est toi, Tom ?

VOIX DE WINSTON. Salut, Jess !... Rien à signaler. Cette sacrée Dodge est introuvable. Ils ont dû filer vers le nord.

BARD, *net.* Non ! Ils sont ici ! Continue !

VOIX DE WINSTON, *plaintive.* Si tu savais ce que j'ai sommeil !

BARD, *rageur.* Je m'en fous ! Continue aussi à avoir sommeil. Terminé ! (*Il coupe la communication et s'éponge le front avec son mouchoir.*)

CARSON. Je suis un peu de l'avis de ce pauvre type, vous savez. Glenn Griffin n'est sûrement pas dans la région. Nous aurions déjà retrouvé la Dodge du fermier.

BARD. Pas s'ils l'ont planquée dans un garage particulier, Carson ! Et c'est ce qu'ils ont fait !

CARSON. Réfléchissez, Bard. A moins d'être idiot, on ne s'évade pas d'une prison fédérale pour venir se cacher dans ses environs immédiats, c'est-à-dire dans le secteur où les recherches de la police sont fatalement les plus actives et les plus efficaces. On prend le large, mon vieux, et en vitesse !

BARD. Pas toujours. Pas quand on s'appelle Glenn Griffin... Pas quand on a quelque chose à faire d'abord.... Quelque chose qu'on a tourné et retourné dans sa tête pendant des années de prison...

CARSON. Quoi, par exemple ?

BARD. Tuer un homme.

CARSON. Quel homme ?

BARD. Moi.

(*Un temps léger de silence. Carson s'arrête de tailler un instant son crayon pour regarder Bard.*)

CARSON. A cause de cette vieille histoire ?... Vous croyez vraiment ?

BARD. Je sais. (*Il se lève.*) Vous m'avez dit ce matin que je haïssais Glenn Griffin. C'est bien pire, Carson. Il me fait peur. Savez-vous quelle a été la première chose que j'ai faite, ce matin, dès que j'ai appris son évasion ?

CARSON, *souriant.* Vous avez pris une assurance-vie ?

BARD, *lentement.* J'ai téléphoné à ma femme et je lui ai ordonné de quitter la ville... Il l'aurait tuée, Carson... Simplement parce qu'il sait que je l'aime... (*Le téléphone sonne. Il décroche rapidement.*) Oui ? Ici commissaire Bard ! J'écoute !... (*Explosant.*) Quoi ? Nom de Dieu ! Ce n'est pas possible ! Vous n'auriez pas fait ça ?... Quand ? Comment ?... (*Découragé.*) Oui, oui, je vois. C'est bon. Merci quand même !

CARSON, *qui taille son crayon.* Hélène Larski a filé ?

BARD, *abruti, d'une voix monotone.* Oui. Ce matin à l'aube, sans doute... Ils ne savent pas... Ils supposent qu'elle a dû passer par la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la cour intérieure et qu'elle a suivi la corniche du mur jusqu'à une sorte de lingerie... (*Découragé.*) Tout ça au neuvième étage ! Une gosse qu'on casserait en deux rien qu'en soufflant dessus !...

CARSON, *même jeu.* Elles sont toutes comme ça... Vous pensez bien que s'il n'y avait pas les femmes, il y a un bon bout de temps que je serais marié !

(*Les lumières ont baissé pendant la réplique de Carson. Même jeu que pour les changements précédents. La demeure des Hilliard apparaît.*)

DEMEURE DES HILLIARD (lundi, 19 h. 30)

C'est la nuit. Seul le salon est éclairé. Eleonor est assise sur le divan, le regard vide. Hank est dans l'office, assis sur une chaise dont il a renversé le dossier contre la porte. Il tient sur ses genoux la radio portative de Ralphie et il écoute la musique en sourdine. Un grand désordre règne dans le salon. Atmosphère de pillage et d'invasion. Des cigares sortis de leur boîte sont éparpillés sur la table. Il y a aussi des cigarettes un peu partout et des mégots. Sur la table, de la vaisselle sale et des reliefs de nourriture. Glenn est vautré dans un fauteuil. Il chantonne. Robish fait son entrée, venant du petit cabinet. Il a revêtu le complet de Dan.)

ROBISH. Dis donc, j'y pense ! Le vieux va sûrement se douter de quelque chose quand il verra la Dodge dans son garage. Qu'est-ce qu'on fait ?

GLENN. T'inquiète pas, Robish. T'inquiète de rien.

ROBISH, *agressif.* Parce que t'es aussi le bon Dieu, sans doute ?...

(*Hank se lève brusquement et regarde par la vitre de la porte latérale. Il va ouvrir la porte de la cuisine.*)

HANK. Glenn ! Il y a une conduite intérieure noire qui vient de s'engager dans l'allée ! Une Ford.

GLENN, *se levant.* Arrête un peu la radio, petit !

(*Hank obéit et pose le poste sur la deuxième marche de l'escalier.*)

HANK, *en faction près de la porte latérale.* C'est bien les Hilliard... Tu veux que je sorte et que je te les ramène ?

GLENN. Pourquoi ? Ils sont assez grands pour venir tout seuls.

HANK, *il regarde.* Attention ! Voilà la fille qui s'amène...

GLENN. Parfait... (*Il se tourne vers Eleonor.*) Soyez calme, madame Hilliard. C'est l'intérêt de tout le monde...

(*Eleonor livide, fait signe que oui. Glenn a le revolver à la main. Il recule d'un pas. Silence. Puis la porte s'ouvre et Cindy paraît, en trombe.*)

CINDY, *sur le seuil.* Hello ! (*Elle s'arrête net, les yeux exorbités, devant le pistolet de Glenn.*) Qu'est-ce que ?...

GLENN, *dur.* Entrez, mademoiselle Hilliard. Vite ! Ou je démolis votre chère maman !

(*Cindy regarde Glenn, puis Robish qui la dévore des yeux, puis sa mère. Elle hésite encore.*)

ELEONOR, *doucement.* Il n'y a rien d'autre à faire, Cindy. Entre...

(*Cindy obéit lentement. Elle va se placer à côté de sa mère, la regarde encore, puis se jette brusquement dans ses bras.*)

CINDY. Maman ! Maman !...

GLENN. Vous pouvez pleurer. Ça ne fait pas de bruit... Des nouvelles de M. Hilliard, Hank ?

HANK, *regardant par la vitre.* Il regarde dans le garage... Le voilà...

VOIX DE DAN. Dis donc, Ellie, qu'est-ce que c'est que cette voiture qui...

(*Il paraît sur le seuil et reste bouche bée devant le pistolet de Glenn. Il tient le journal du soir plié sous le bras.*)

GLENN. Entrez donc, monsieur Hilliard. Vous êtes chez vous... Qu'est-ce que... ?

(*Il amorce le mouvement de se jeter sur Glenn. Le cri d'Eleonor l'arrête.*)

ELEONOR, *dans un cri.* Dan ! Non !

DAN. Ça va. J'ai compris...

GLENN. Il était grand temps, monsieur Hilliard...

DAN, *brusquement inquiet.* Ellie ! Où est Ralphie ?

ELEONOR. Pas encore rentré...

DAN, *soulagé.* Bon... (*Il regarde Glenn.*) Vous êtes Glenn Griffin, n'est-ce pas ?

GLENN. Oui. C'est vous dire que la tendance générale n'est pas à la rigolade. On en parle sûrement dans votre journal...

DAN. Sur trois colonnes en première page. « Evasion du tueur Glenn Griffin ! »

GLENN, *souriant.* Il y a des moments où il faut encore croire ce qu'il y a dans les journaux. Je vous jure que ce n'est pas un article publicitaire... (*Changement de ton.*) Est-ce qu'ils ont mis aussi ma photo ?

DAN. Bien sûr...

GLENN. Montrez-moi un peu ça... J'ai envie de me voir.

DAN. Il n'y a pourtant pas de quoi, Griffin...

GLENN, *lentement, les yeux dans les yeux.* Vous êtes très amusant, monsieur Hilliard. J'espère que vous le resterez jusqu'au bout... (*Dan a déplié le journal devant lui. Glenn a une petite grimace déçue.*) Le fait est que j'ai une de ces têtes ! Aucune chance de m'attirer la considération des familles bourgeoises, n'est-ce pas ? Ma propre mère ne me reconnaîtrait pas !

CINDY, *cinglante.* Le bourreau vous reconnaîtra toujours ! C'est le principal !

(*Glenn se retourne d'un bloc vers elle.*)

ROBISH. Tiens, la rouquine qui fait ses dents ! Tu veux qu'elle te demande pardon à genoux, Glenn ?... Ça m'amuserait...

ELEONOR, *dans un cri.* Non, je vous en supplie ! Non ! (*Elle prend Cindy dans ses bras.*) Tais-toi, Cindy, tais-toi !

GLENN, *doucement.* C'est ça. Tais-toi, Cindy... (*A Robish.*) Laisse tomber, Robish. C'est une morveuse.

CINDY, *furieuse, échappant à sa mère.* Voyou ! Vous ne me faites pas peur et vous ne me ferez pas taire !

GLENN. Tu crois ça ?

(*D'un bon il est sur elle et lui appuie le canon de son arme sur le ventre. Eleonor pousse un cri étouffé. Dan fait un pas en avant.*)

DAN. Griffin ! Arrêtez !

GLENN, *sans se retourner.* Surveille-le, Robish !

(*Le gigantesque Robish empoigne Dan par le bras et le lui ramène brutalement derrière le dos. Pris de vitesse, Dan ne peut plus bouger. Il gémit sourdement. Hank a immobilisé Eleonor.*)

DAN, *bas.* Griffin... Si vous faites du mal à Cindy... Je vous tuerai...

GLENN, *sans se retourner.* Ferme ta gueule, monsieur Hilliard ! (*A Cindy.*) A toi de jouer, maintenant, Cindy... Vas-y !... Appelle au secours ! Les voisins t'entendront sûrement... Je te jure de ne pas tirer avant que tu aies fini de crier... Allons, un peu de courage ! Qu'est-ce que tu attends ?... (*Cindy le regarde, les yeux exorbités, la bouche ouverte. Son menton tremble. Glenn sourit. Brusquement, Cindy s'effondre à genoux, le visage dans les mains. Elle pleure.*) Tu vois que je peux très bien te faire peur et te faire taire... Mouche-toi, morveuse. (*Il lui tourne le dos et s'adresse à Robish.*) Tu peux lui rendre son bras, Robish... (*Robish lâche Dan qui se masse l'épaule pour rétablir la circulation. Hank, de son côté, a libéré Eleonor. Elle va vers le divan. Cindy pleure toujours.*) Et maintenant, écoutez-moi bien, les Hilliard... N'importe lequel d'entre vous peut toujours jouer au héros... où et quand ça lui chantera... Seulement, moi, à ce moment, je n'aurai plus rien à perdre. Tant pis pour ceux qui se trouveront devant moi. Je ne crèverai pas tout seul. Compris ?

DAN. Combien de temps allez-vous rester ?

GLENN, *il sourit.* Vous entrez dans la voie des négociations, monsieur Hilliard ? Bravo ! Je crois que nous serons partis à minuit, si tout va bien.

ROBISH. N'ajoute donc pas toujours « si tout va bien », bon Dieu ! Ça me fout le cafard !

GLENN. Tout ira bien, Robish... (*A Dan.*) J'attends de l'argent. Dès que je l'ai, on se taille. On prend congé. Je veux dire...

DAN. Et si je vous en donnais, moi, de l'argent ?

ROBISH. Dis donc, Glenn, il devient rudement sympa, le vieux !

GLENN. Tout à fait... (*A Dan.*) Combien gagnez-vous par an, monsieur Hilliard ? Douze mille ? Quinze mille ?...

DAN. A peu près.

GLENN. Je reconnais que c'est une assez jolie situation pour un honnête homme. Seulement il est très difficile de faire des économies avec un môme qui va à l'école, une fille qui a une bagnole particulière, une Lincoln pour maman et une jolie maison qu'on n'a pas encore fini de payer, n'est-ce pas ?... Qu'est-ce que vous avez en banque ?

DAN. Dans les quatre cents dollars...

ROBISH, *dégoûté.* Mais où c'est qu'on est tombé, bon Dieu !

GLENN, *riant.* Quatre cents dollars, monsieur Hilliard ? Un jour, à Santa-Fé, j'ai joué cinq mille dollars sur un canasson qui est arrivé avec un quart d'heure de retard. Je crois que nous n'avons pas la même notion de l'argent, voyez-vous...

CINDY. Bien sûr ! Vous volez le vôtre et il gagne le sien !

(*Glenn se retourne vers elle, souriant.*)

GLENN. Alors, Cindy, c'est fini, ce gros chagrin ? On se réveille ? (*A Dan.*) Gardez vos quatre cents dollars, mon vieux, et achetez donc à votre môme un appareil automatique à distribuer les calottes !

DAN. Ecoutez, Griffin. Je n'ai que quatre cents dollars, c'est vrai, mais je peux m'en procurer beaucoup plus. J'ai du crédit, des amis... Promettez-moi seulement de partir et...

GLENN. Non.

ROBISH. Pourquoi non ? Comme ça, on pourrait les mettre tout de suite !

GLENN. Pas question. Hélène est en route pour venir ici. Si nous partons avant qu'elle arrive, les Hilliard préviendront la police et elle se fera piquer.

ROBISH. Ça alors, je m'en fous ! Je ne vois pas pourquoi Hank et moi on risquerait notre peau à rester plantés ici comme des andouilles ! Pas vrai, Hank ?

HANK, *froid.* Je ferai ce que Glenn fera.

GLENN. Tu as compris, gros lard ?

ROBISH, *haineux.* Lâche donc ton feu cinq minutes, dégonflé, et je t'en ferai comprendre, des choses, moi aussi !

GLENN, *riant.* Allons, ne t'énerve pas comme ça ! Je vois ce que c'est. Tu as faim, hein ?... (*A Dan.*) Il est comme ça, l'ami Robish. Pas trop de cervelle, mais du muscle et un estomac comme une valise. (*A Eleonor.*) Il y a un poulet rôti dans le frigo, madame Hilliard. Allez le chercher et servez-nous.

ELEONOR, *elle se lève, docile.* Bien...

DAN. Non !

ELEONOR. Mais Dan...

DAN. J'ai dit non !

GLENN, *doucement.* Moi, j'ai dit « je veux », monsieur Hilliard...

DAN, *tendu.* Ma femme n'est pas votre domestique, Griffin. Elle ne vous servira pas !

GLENN, *sourire.* On parie quatre cents dollars ?...

Eleonor, *tremblante.* Dan, je t'en prie !... Laisse-moi faire !... Cela m'est égal...

Dan. Non !

Glenn, *mauvais.* Viens un peu ici, monsieur Hilliard... (*De sa main libre, il empoigne Dan par le col de sa veste et l'attire contre lui brutalement.*) Tu vas dire oui. Je compte jusqu'à trois. A trois, je te balance mon revolver dans la mâchoire... C'est une recette du commissaire Bard... Attention ! Une !

Dan, *les yeux dans les yeux de Glenn.* Je t'interdis de bouger, Ellie !

Glenn. Vous êtes idiot, monsieur Hilliard. Vous me rappelez mon père. Ça ne sert à rien, tout ça...

Dan, *pâle, mais très calme.* Cela sert toujours à quelque chose, de se dresser devant une brute, Griffin. Même quand on n'a pas une chance.

Glenn. Deux !

(*A ce moment la porte s'ouvre et Ralphie paraît, souriant.*)

Ralphie. Bonjour, maman ! Je... (*Il s'arrête net. Il ouvre de grands yeux.*)

Cindy, *criant.* Ralphie ! Sauve-toi ! Vite !

(*Ralphie tourne les talons et s'apprête à détaler pendant que Hank renverse Cindy sur le divan d'un revers de main.*)

Glenn. Robish ! Attrape-le !

(*Robish rejoint le gosse de justesse, l'empoigne par l'épaule et le rejette brutalement dans la maison tout en refermant la porte d'un coup de pied.*)

Ralphie, *criant.* Laissez-moi passer ! Je suis chez moi ! Je veux sortir !

Robish. Sans blagues ? (*Il empoigne le gosse et le secoue brutalement.*) Ecoute bien, sale môme ! Ici, t'as pas à vouloir ou à pas vouloir ! Ici, c'est Glenn Griffin qui commande ! Le grand Glenn Griffin !

Ralphie, *tout en se débattant.* Papa ! Au secours !

(*Dan n'y tient plus. Oubliant toute prudence, il se dégage de Glenn et bondit sur Robish. Glenn l'assomme au passage d'un coup de poing.*)

Glenn, *sarcastique.* L'indomptable monsieur Hilliard, hein ? Vous avez bonne mine, maintenant ! (*A Cindy.*) A quoi il est ton poulet, rouquine ?

Cindy. A la mort-aux-rats ! (*Eleonor est déjà sortie, allant vers la cuisine. Cindy va pour la suivre et se heurte à Hank. Il est en travers de la porte et regarde la jeune fille en silence, sans bouger d'un pouce. Cindy lui demande insolemment.*) Alors ? Vous cherchez à me séduire ou vous avez quelque chose à la moelle épinière ?

(*Hank la regarde toujours. Glenn se rapproche en riant.*)

Glenn, *à Hank.* Plutôt jolie fille, hein, la petite Hilliard ?... Et un joli coup de bec ! Elle te plaît, Hank ?

Hank. Non ! Elle peut bien aller au diable... (*Il s'écarte de la porte.*)

Cindy, *avec un mépris infini.* Merci, mon garçon. (*Elle entre dans la cuisine.*)

Dan. Est-ce que je peux monter dans ma chambre ?... Je voudrais m'étendre un peu...

Glenn. Je comprends très bien ça, monsieur Hilliard... (*Dank se dirige vers l'escalier et commence à monter.*) Monsieur Hilliard !... (*Dan se retourne.*) Ce n'est pas pour aller chercher un revolver, j'espère ?...

Dan, *hésitation imperceptible.* Je n'ai pas de revolver... (*Il commence à monter l'escalier.*)

Glenn. Je vais bien vous étonner, monsieur Hilliard... (*Dan se retourne de nouveau.*) ... Mais vous venez de dire la vérité. Vous n'avez plus de revolver... C'est Hank qui l'a dans sa poche... Fais-lui voir, Hank...

(*Hank sort le revolver de sa poche et le montre à Dan dont le visage se crispe brusquement. Les deux frères éclatent de rire pendant que Dan monte lentement l'escalier, la tête basse. Les lumières faiblissent pendant sa montée.*)

BUREAU DU SHERIFF (lundi, 20 h. 30)

Bard est assis derrière le bureau. Winston est vautré dans un fauteuil. Il a mis les deux pieds sur un coin du bureau et essaye de dormir. Un temps. Ronflement sonore de Winston. Bard saisit un des pieds de ce dernier par la semelle de la chaussure et le tient élevé de quelques centimètres au-dessus du bord de la table. Le ronflement cesse immédiatement. Bard repose délicatement le pied de Winston sur la table. Pas de ronflement.)

Le signal du poste radio s'allume. Bard établit la communication.)

Voix de Carson. ... Numéro sept appelle commissaire Bard. Voiture numéro sept appelle commissaire Bard...

Bard. Ici commissaire Bard. Voiture numéro sept, parlez. C'est vous, Carson ?

Voix de Carson. Salut ! Vous avez du pot, mon vieux. On a remis la main sur votre chat maigre !

Bard, *changement de ton.* Hélène Larski ?... Où ça ?

Voix de Carson. Allant vers l'ouest, venant de Pittsburg. Elle roule bien sagement sur la nationale 40. Elle approche de Columbus. Si elle continue vers l'ouest, vous avez gagné. Elle vient retrouver Griffin dans votre coin.

(*Winston s'est réveillé dès les premiers mots. Il écoute.*)

Bard, *sourire tranquille.* Bien sûr, qu'elle vient retrouver Griffin !

Voix de Carson. Au train où elle roule, elle devrait arriver entre onze heures et onze heures trente.

Bard. Parfait. Maintenant, écoutez-moi, Carson. Si on l'effarouche, tout est fichu et elle est plus maligne qu'une portée de singes. Organisez des relais pour la suivre tous les trente kilomètres. Voitures particulières, camionnettes, motos, camions, fourgons funéraires. Utilisez tout ce que vous avez sous la main, mais pour l'amour de Dieu qu'elle ne voie pas trop longtemps le même véhicule dans son rétroviseur ! Compris ? Et surtout, pas un seul type en uniforme à l'horizon !

Voix de Carson. Compris. Terminé ?

Bard. Non ! Je veux qu'elle soit pointée dans tous les patelins qu'elle traversera. Heures d'entrée et de sortie. Chronométrez ses arrêts éventuels devant les postes d'essence et relevez les adresses. Je veux être au courant de ses moindres gestes à chaque minute ! C'est tout. Merci, Carson. Terminé ! (*Il coupe la communication et sourit à Winston qui remet posément ses pieds sur le bureau.*)

Winston, *bâillant.* Tu es le plus grand gendarme des Etats-Unis d'Amérique, commissaire Bard, et je suis fier de ronfler sous tes ordres.

(*Bard se lève et se met à marcher pour tromper sa nervosité.*)

Bard. Cette fois, je les tiens. Tom !... Tu vois la coupure ? Hélène s'installe d'abord ici, dans les environs de la prison, puis elle déménage ostensiblement et file vers l'est. Là-dessus, Griffin s'évade. Tous les flics se précipitent vers l'est puisque Hélène y est ! Des clous. Hélène se volatilise et revient tranquillement vers l'ouest où l'attend son petit chéri... Un malin, Glenn Griffin, mais encore un peu jeune !... (*Bourdonnement du téléphone intérieur. Il décroche.*) Qu'est-ce que c'est, Dutch ?

Voix de Dutch. C'est ta femme qui vient de téléphoner, Jess. Paraît qe ta mère parle tellement qu'elle

a peur de devenir dingue. Elle demande si elle peut la bâillonner.

BARD, *riant.* C'est ça ! Qu'elle la bâillonne ! (*Soudain.*) Non ! Bon Dieu, Dutch, ne lui dis pas ça, surtout ! Elle le ferait ! Dis-lui... Dis-lui que si elle tient le coup je lui paye le manteau rouge qu'elle a vu en vitrine chez Cooper ! (*Il raccroche et sourit.*) C'est comme ça, les Irlandaises !

(*Les lumières baissent sur les derniers mots.*)

DEMEURE DES HILLIARD (lundi, 21 heures)

(*C'est la nuit. Le salon est éclairé, le reste de la maison restant plongé dans l'obscurité. Hank est assis dans l'office. Il fume en buvant un soda quelconque. Dans le salon, la famille est réunie. Eleonor est assise dans un fauteuil, le buste raide, le regard perdu. Elle est tendue comme une corde d'arc. Elle tient Ralphie serré contre elle. Cindy est assise sur le sofa. Dan, dans le fauteuil de droite, Robish, sur une marche de l'escalier, Glenn, dans un autre fauteuil. Un temps. Dan regarde sa montre.*)

GLENN. Elle a l'air jolie, votre montre, monsieur Hilliard... On peut jeter un coup d'œil ? (*Sans un mot, Dan enlève la montre de son poignet et la tend à Eleonor qui la donne à Cindy, qui la jette vers Robish. Robish l'attrape au vol et la relance à Glenn qui l'examine.*) Pas mal... (*Il se la passe au poignet.*) Un cadeau de Mme Hilliard, je parie ?

DAN, *voix égale.* Oui. Pour le vingtième anniversaire de notre mariage.

GLENN. Un souvenir d'amour, quoi.

DAN. Exactement. Et vous pouvez me prendre la montre, Griffin, mais pas le souvenir. Même si ça vous manque.

GLENN, *il se lève, énervé, se contenant à peine.* Si ça me manque ? L'amour ? Vous êtes une cloche, Hilliard ! On m'aime, moi aussi, figurez-vous ! Il y a quelque part sur la route une gosse qui joue sa liberté et peut-être sa peau pour me tirer d'affaire ! Mme Hilliard n'a jamais rien risqué pour vous que je sache ? Je vous ai filé une raclée, tout à l'heure, et elle n'a pas bronché, hein ? Alors, arrêtez-vous un peu de la ramener, avec votre amour ! (*Brusquement calmé, il se met à rire et se tourne vers Ralphie.*) Bonhomme, c'est pas pour les enfants, ce que nous disons là. Monte dans ta chambre. Il faut que tu te couches tôt si tu veux être un jour aussi sage, aussi costaud et aussi intelligent que ton papa... (*Sans cesser de sourire.*) Allez, calte !

RALPHIE, *faisant face, rageur.* Je vous défends de me toucher !

ROBISH. Mets-lui une bonne claque sur le museau, Glenn. Ça l'endormira !

DAN. Ralphie, va te coucher !... (*Il lui sourit.*) Va te coucher, Ralph.

RALPHIE. Bien, papa. (*Il va vers l'escalier, passe devant Robish qui est assis sur une marche et le regarde bien en face.*) Espèce de grosse brute !

(*Il monte l'escalier, entre dans sa chambre et va s'asseoir sur le lit. Robish a un geste dégoûté.*)

ROBISH, *il se lève et marche un peu.* Quelle plaie, les mômes ! J'en ai eu un, autrefois... Je l'avais kidnappé aux environs de Buffalo. Eh bien ! je vous jure que c'est pas marrant !

GLENN. Passe pas devant les fenêtres, Robish ! Bon Dieu ! Tiens-toi tranquille !

ROBISH, *de mauvaise grâce.* Ça va... (*A Dan, qui se dirige vers l'escalier.*) Où c'est que vous allez, vous ?

DAN. Rejoindre mon fils.

ROBISH. Pourquoi ça ? Faut le mettre sur le pot ?

GLENN. Laisse passer M. Hilliard, Robish... Il a raison... Il ne tient pas à ce que le petit fasse des bêtises. Ouvrir la fenêtre, par exemple, et se mettre à crier au secours...

ROBISH, *à qui ça rappelle quelque chose.* Tu as raison, Glenn. Mon môme à moi, il a fini par flanquer le feu à la cabane où je me planquais et il s'est cavalé ! C'est même pas les flics qui m'ont épinglé ! C'est les pompiers ! (*Dégoûté.*) Ah ! ça faisait distingué, je te jure !

(*Il entre dans le petit cabinet pendant que Dan monte dans la chambre de Ralphie.*)

GLENN. Et soyez énergique, monsieur Hilliard ! Sinon, c'est moi qui le serai !

(*Dan ne se retourne pas et arrive dans la chambre de Ralphie. Silence. Eleonor se laisse aller contre le dossier de son siège. Cindy, les mains sur les genoux, regarde dans le vide. Hank est toujours aux aguets dans l'office. Glenn fait briller la montre de Dan en soufflant dessus et en la frottant avec sa manche. Dans la chambre de Ralphie, Dan vient en souriant vers le gosse qui le regarde. Il lui met la main sur l'épaule.*)

DAN, *à voix basse.* Ralphie... Mon petit Ralph... Promets-moi de ne plus jamais recommencer... Ne dis plus des choses méchantes à ces hommes...

RALPHIE, *voix normale.* Ils me font pas peur, tu sais !

DAN, *bas.* Chut ! Plus bas !... (*Il s'assied près de lui sur le lit.*) Ils ont deux revolvers, Ralph... Moi, je n'ai rien...

RALPHIE, *excité.* Ça t'a pas empêché de flanquer un bon coup de poing au gros ! Qu'est-ce qu'il a pris !

DAN. J'ai eu tort, Ralph. J'étais en colère. Ce n'est pas par la force que nous sortirons de là, parce qu'ils sont beaucoup plus forts que nous... D'ailleurs, ce n'est pas notre rôle d'être plus forts qu'eux. C'est celui de la police.

RALPHIE. Alors, pourquoi elle vient pas les tuer, la police ?

DAN. Elle ne sait pas où ils sont, mon petit. Elle les cherche. La ville est très grande.

RALPHIE. Et si j'allais lui dire, moi, à la police ?... Je pourrais passer par la fenêtre de Cindy et sauter sur le toit du garage... Ils s'en apercevront même pas !

DAN. Ils s'en apercevront, Ralphie ! Ecoute-moi !

RALPHIE. Tu t'en es jamais aperçu, toi ! Alors ?

DAN, *il se fâche.* Ralph, je t'interdis formellement... (*Il se calme et lui sourit.*) Tu es un grand garçon, n'est-ce pas ? Eh bien ! il faut raisonner en grand garçon... Il faut te dire que si jamais tu réussissais à t'échapper de la maison..., que même si tu essayais seulement et qu'ils le sachent..., ils tueraient ta sœur..., ou ta maman... ou moi.

RALPHIE. Alors, tu as peur ?

(*Silence léger de Dan.*)

DAN. Oui, Ralph. J'ai peur.

RALPHIE. Toi, mon papa !

DAN. Je ne veux perdre aucun de ceux que j'aime. Tu comprendras plus tard...

RALPHIE. Et toutes les histoires que tu m'as racontées, alors ? Le jour que tu as sauvé cette petite fille qui se noyait ? Et quand tu as corrigé cet homme qui battait son cheval à coups de fouet ?... Tu avais peur aussi ?

DAN. Non. Mais maintenant, j'ai peur. Il y a des moment où il *faut* avoir peur, Ralph.

RALPHIE. Eh bien ! pas moi ! J'ai pas peur, moi !

DAN. Ralph... (*Une colère brusque le prend. Il saisit Ralph par les épaules, durement.*) Tu vas te tenir tranquille, tu m'entends ? Ou alors, je dis à Griffin de t'attacher à ton lit ! C'est ça que tu veux ?

RALPHIE, *se dégageant.* Lâche-moi !

(*Ils se regardent. Dan baisse les yeux le premier.*)

DAN. Pardon... Mais je voudrais tant que tu comprennes... (*Il se lève.*) Il faut que tu comprennes, Ralph...

RALPHIE. Va-t'en !

(*On entend brusquement la sonnerie du téléphone. Dan s'immobilise. Tension immédiate et générale jusqu'à la deuxième sonnerie. Glenn se lève. Hank se précipite dans l'escalier vers l'autre appareil téléphonique qui est placé dans le couloir du premier étage. Robish paraît sur le seuil du cagibi. Les sonneries se succèdent.*)

GLENN, *criant*. Tu y es, Hank ?... (*A Cindy.*) A toi le plaisir, morveuse. Décroche. Si c'est M. James, tu me passeras le machin. Tu écoutes, Hank ?

(*Hank a décroché le récepteur du premier étage et tiendra la main sur l'interrupteur du circuit intérieur jusqu'à ce qu'il ait entendu parler Cindy. Alors, il rétablit le circuit intérieur et écoute. Dan, derrière la porte de la chambre de Ralphie, tend l'oreille lui aussi.*)

HANK. Ça y est, Glenn !

GLENN, *à Cindy*. Allez, hop !

(*Cindy se prépare à décrocher, en tournant ostensiblement le dos à Glenn. Il la prend par l'épaule et la fait pirouetter brutalement face à lui. Puis il décroche lui-même et lui met de force le récepteur dans la main. Il lui ordonne, tout bas.*)

Et de l'enjouement, morveuse !

CINDY. Allô ! Oui... Ah ! c'est toi ?... Mais oui, très bien... Ce soir ? Non, pas ce soir. Je ne peux pas... Parce que je ne peux pas, voilà !... Je... (*Elle raccroche lentement, les yeux fixés sur Glenn. En haut, Hank raccroche aussi. Cindy, à voix basse.*) Je n'ai rien pu faire... Il vient...

GLENN. Il vient ? Qui ça ? Alors, on donne des soirées, maintenant ? C'est pas le jour, figure-toi ! (*Il l'empoigne par le bras.*) Tu la veux vraiment, ta raclée, hein ?

HANK. C'est pas sa faute, Glenn... Elle y est pour rien... C'est ce type qui veut absolument aller danser avec elle... Il téléphonait du drug store du coin...

(*Un temps léger. Glenn lâche le bras de Cindy.*)

GLENN. Qui est-ce ?

HANK. Un nommé Gary...

GLENN, *à Cindy, brutalement*. Envoie la suite ! Gary comment ! Qu'est-ce qu'il fait ?

CINDY. Il est avocat... Gary Marshall...

GLENN. Il a le béguin ? (*Silence de Cindy.*) Eh bien ! il est gonflé, je te jure !... (*Il réfléchit.*) Parfait. Prépare-toi. Quand ce héros s'arrêtera devant la porte, tu iras le rejoindre...

(*Stupéfaction générale.*)

ROBISH. Dis donc, Glenn, si tu as un trou dans la tête, faut le dire tout de suite ! Tu vas pas la laisser filer, non ?

GLENN. Pourquoi pas ? Le type vient. Tu voudrais peut-être qu'on le reçoive à coups de revolver, histoire de ne pas attirer son attention ?... (*Il appelle.*) Descendez, monsieur Hilliard ! (*A Eleonor.*) Madame Hilliard, allez le remplacer auprès de votre adorable petit garçon. Et surtout qu'il se tienne tranquille !

(*Eleonor monte l'escalier. Elle croise Dan qui descend. Ils échangent un bref regard.*)

DAN, *bas*. Ferme sa porte à clé...

(*Eleonor monte. Dan s'arrête en bas de l'escalier, sur la première marche. Glenn allume le poste de radio du bas. Musique.*)

GLENN. Rendez-vous donc utile, monsieur Hilliard. Prenez la Lincoln, allez faire le plein d'essence et revenez en vitesse. (*Il sort les clés de sa poche et les jette aux pieds de Dan, sur le tapis.*) Ramassez-les ! (*Dan hésite puis obéit.*) Vous ramassez très bien !

DAN, *calme*. A moi vous pouvez faire tout ce que vous voulez, Griffin. Ça n'a pas d'importance.

ROBISH, *suffoqué*. Alors, c'est sérieux ? Tu le laisses partir lui aussi ? Mais, nom de Dieu, tout le monde fout le camp, sauf nous !

GLENN. Pas tout le monde, Robish. Pas la maman ni le petit. (*A Dan.*) Au premier flic que je vois, je les descends tous les deux. Après ça, il n'y aura plus qu'à installer des mitrailleuses sur votre jolie pelouse et à attendre la fin de Glenn Griffin... Vu ?

DAN. Oui.

(*Hank, qui était passé dans l'office, surveille l'extérieur par la porte vitrée.*)

HANK. Glenn ! Une voiture vient de stopper au tournant. Une petite bagnole basse sur pattes... C'est une...

GLENN, *le coupant*. Tais-toi... (*A Cindy.*) Qu'est-ce qu'il a, ton bonhomme, comme carrosse ?

CINDY. Une Jaguar.

GLENN, *vers Hank*. C'est une Jaguar, Hank ?

HANK. Tout juste !

GLENN. Ça va ! (*A Cindy.*) L'amoureux de Mlle Hilliard est avancé. Vas-y. Ne le laisse pas refroidir.

CINDY, *elle l'ignore ostensiblement*. A tout à l'heure, papa... J'espère que... (*Elle s'arrête.*)

GLENN. N'espère pas trop. File !

(*Cindy le regarde à peine et se dirige vers la porte que Hank se prépare à ouvrir devant elle.*)

DAN. Cindy !... (*Elle se retourne.*) Tu as entendu ce que Griffin a dit tout à l'heure... Il le ferait.

CINDY, *grave, elle le regarde*. Je sais, papa. Sois tranquille. J'ai beaucoup grandi depuis qu'ils sont là. (*A Hank, souveraine.*) Ouvrez la porte, mon garçon. (*Hank maîtrise un mouvement de colère puis ouvre la porte rageusement. Petit sourire de Cindy.*) Vous ouvrez très bien les portes...

(*Elle sort. Hank referme la porte au verrou et s'adosse au battant. Il est très pâle.*)

HANK, *bas*. Glenn... Faut plus qu'elle me parle comme ça..., qu'elle me regarde comme ça... Je la tuerais...

GLENN. Sois tranquille, petit. Je m'en charge... Calme-toi... Regarde s'ils sont partis...

(*Hank regarde par la vitre de la porte.*)

HANK. Pas encore... (*Un temps.*) Il tourne sa bagnole.. (*Un temps.*) Ça y est, Glenn...

GLENN. Bon. A vous, maintenant, monsieur Hilliard... Et ne vous énervez pas...

ROBISH. Dis-lui de ramener du whisky, Glenn. Que ça serve au moins à quelque chose, toutes ces conneries !

GLENN. Vous avez entendu ? Du whisky pour Robish !

ROBISH. Et pas n'importe quoi, hein ? Du Kentucky-Tavern !

GLENN. Compris ?... Ouvre-lui la porte, Hank.

(*Hank ouvre la porte et Dan sort sans un mot. Hank referme la porte au verrou.*)

ROBISH. Maintenant que je sais qu'on va boire, j'ai une de ces soifs !

(*Il passe dans le cagibi. Glenn sourit à Hank.*)

GLENN. Dis donc, petit, ça n'a pas l'air de se présenter trop mal, hein ?... Une jolie maison..., des gens charmants... Hélène qui va nous apporter le fric... (*Il le regarde.*) A quoi tu penses ?

HANK, *vague*. Oh ! à rien...

GLENN, *affectueux*. Je te connais comme si je t'avais fait, Hank... Raconte-moi ça...

HANK. Eh bien ! je pensais que j'avais jamais eu un rendez-vous de ma vie, voilà... C'est idiot...

GLENN, *ahuri*. Pas de rendez-vous, toi ? Avec la flopée de filles que tu as sautées ?

HANK. C'était pas des rendez-vous, ça, Glenn... Enfin, pas comme eux...

GLENN. Qui ça « eux » ?

HANK. La petite Hilliard et le type à la Jaguar, là, tout à l'heure... Si tu les avais vus... Ils se sont regardés en souriant... Puis il l'a installée sur la banquette comme si c'était une reine... Il a refermé la portière, il a fait le tour de la voiture et il est allé se mettre au volant... Ils se sont encore souri... Il lui a envoyé un baiser du bout des doigts avant de démarrer...

GLENN, *ahuri*. Et tu trouves ça rigolo ?... Ça t'amuse ? (*Hank a un vague haussement d'épaules.*) Eh bien ! tu n'as qu'à en faire autant, voilà tout ! C'est pas difficile ! Tu repères une fille, tu lui expliques le coup et tu...

HANK. Quelle fille, Glenn ? Une fille comme Hélène, par exemple ?

GLENN. Pourquoi pas ? Elle ne te plaît pas, Hélène ?

HANK. C'est une traînée, Glenn, comme toutes les autres... (*Les yeux dans le vide.*) ... Comme toutes les nôtres, je veux dire...

(*Les lumières ont baissé sur les derniers mots de la réplique.*)

BUREAU DU SHERIFF (lundi, 22 heures)

(*Bard est seul au bureau. Pour tromper son impatience et sa fébrilité, pour maîtriser ses nerfs, il a entrepris de construire un château de cartes qui a déjà fière allure. Il tire la langue comme un gosse devant un devoir difficile et se contorsionne pour poser chaque carte sur les autres déjà dressées. Un temps. Carson entre brusquement. Au sursaut de Bard, on devine que le policier n'a jamais cessé de penser à Glenn Griffin. Un autre temps. Les deux hommes se regardent.*)

BARD, *nerveux*. Eh bien ! allez ! Accouchez ! C'est une mauvaise nouvelle, naturellement ?

CARSON. Plutôt... (*Il regarde Bard.*) Hélène Larski ne rejoindra pas Glenn Griffin, mon vieux, c'est fichu... (*Bard ne dit rien. Rien du tout. Il regarde Carson, puis il baisse la tête et, brusquement, aplatit le château de cartes d'un coup de sa large main. Carson continue.*) Tout marchait au poil jusqu'au moment où quelqu'un s'est pris les pieds dans le tapis... Ce n'est la faute de personne, Bard... Hélène Larski traversait Columbus et elle a brûlé un feu rouge par distraction... Un flic municipal l'a vue et l'a sifflée... Manque de pot, quoi...

BARD, *rageur*. Ah oui ! Et les messages télétypés qu'on a fait envoyer heure par heure à chaque commissariat, hein ? Qu'est-ce qu'il en a fait, cet idiot ? Il ne sait pas lire ? Personne ne lui avait dit *qu'il ne fallait pas voir* Hélène Larski ?

CARSON. Non. Le flic en question était malade depuis deux jours. Il a repris son service sur un simple coup de fil, sans repasser au commissariat. Il n'était pas au courant.

BARD, *amer*. Crétin, va !... (*Il fait deux pas et se retourne.*) Il a embarqué Hélène Larski, naturellement ?

CARSON. Même pas ! Dès qu'elle l'a aperçu, elle a écrasé l'accélérateur et elle s'est tirée à fond de train. On a retrouvé la voiture un peu plus tard dans un parking derrière la gare. Elle était vide, naturellement.

BARD, *sarcastique*. J'allais le deviner ! (*Il établit la communication au téléphone intérieur.*) Dutch ?

VOIX DE DUTCH. Présent !

BARD. De toute urgence ! Il me faut heure par heure le relevé exact de tous les appels téléphoniques et de tous les télégrammes qui sont partis ou qui partiront de Colombus, Ohio, sur Indianapolis depuis ce soir...

(*Il regarde Carson.*)

CARSON. Vingt et une heures quarante.

BARD, *au téléphone intérieur*. Depuis ce soir vingt et une heures quarante. Compris ?

VOIX DE DUTCH. Jusqu'à quand, tu les veux ?

BARD. Jusqu'à ce que je dise que j'en ai marre ! Terminé !

(*Les lumières faiblissent.*)

DEMEURE DES HILLIARD (lundi, 22 h. 30)

(*Lumière en veilleuse dans la maison. Eleonor quitte la chambre de Ralphie et va vers la porte. Ralphie dort dans son lit. Hank, dans l'office, surveille l'extérieur par le haut de la porte vitrée. Robish est dans le salon, debout près de la fenêtre de droite. Glenn quitte l'office et va vers le salon.*)

ROBISH, *se retournant*. J'en ai marre d'attendre ce whisky, Glenn ! J'en ai marre !

GLENN. Tu l'attends depuis même pas trois quarts d'heure !

ROBISH, *sombre*. Je l'attends depuis huit ans et soixante-dix-sept jours !

GLENN, *souriant*. Eh bien ! c'est fini, Robish. Il arrive. Va ouvrir la porte !

ROBISH, *heureux*. Et comment !

(*Robish allume et déverrouille la porte. Dan paraît dans l'encadrement. Il a les mains dans les poches.*)

GLENN, *l'arme à la main*. Avancez ! Et ne restez pas entre la porte et moi !... (*Dan obéit. Il dégage la porte et avance. Robish referme le battant et pousse le verrou.*) Otez les mains de vos poches ! C'est très mal élevé !

(*Dan obéit. Glenn sourit et abaisse son arme. Robish vient vers Dan.*)

ROBISH. Et le whisky ? Vous l'avez bu ? (*Dan tire une demi-bouteille de whisky de la poche de son pardessus et la lui tend.*) Bon Dieu ! Regarde-moi ça, Glenn ! Une demi-bouteille ! Ah ! la vache !

DAN, *froid*. Vous m'avez dit de vous apporter du whisky Kentucky-Tavern. Vous n'avez jamais spécifié vos exigences sur le plan quantitatif.

ROBISH. Hein ?... (*A Glenn.*) Qu'est-ce qu'il a dit ?

GLENN, *riant*. Il dit que tu ne lui as jamais précisé combien tu en voulais. Il t'a eu, Robish !

ROBISH, *à Dan*. Si j'avais pas si soif, je vous en foutrais, moi, du plan quantitatif ! Plein la gueule ! (*Il entreprend d'ouvrir la bouteille.*) En tout cas, j'en donne à personne !

GLENN. Tu te saouleras tout à l'heure. Va d'abord examiner la voiture.

ROBISH, *ironique*. Ben voyons ! Comme ça si le vieux a installé une compagnie de flics sur les banquettes, je me ferai cueillir le premier ! Où c'est que t'as vu jouer ça, grand chef ? T'as qu'à y envoyer le petit frère !

GLENN, *indifférent*. Vas-y donc, Hank. M. Robish a peur.

(*Hank ne dit pas un mot et sort. Robish s'escrime toujours vainement sur le bouchon de la bouteille. Eleonor, qui écoutait la conversation depuis le palier du premier étage, commence à descendre vers le salon.*)

ROBISH, *essayant d'ouvrir la bouteille*. Bon Dieu de bon Dieu ! La première que je vois depuis huit ans et je sais même plus m'en servir ! Si c'est la même chose avec les filles, je vais avoir l'air fin !... Ah ! tout de même !

(*Il a réussi à faire sauter le bouchon. Il boit une grand rasade, les jambes écartées, la tête rejetée en arrière. Puis il se met à tousser, suffoqué par l'alcool. Eleonor arrive en bas. Elle sourit à Dan.*)

ELEONOR. Tout va bien, mon chéri. Cindy n'est pas encore rentrée ?

GLENN. Elle s'amuse, madame Hilliard. C'est de son âge. (*A Dan.*) J'espère que, de votre côté, vous n'avez pas fait de mauvaises rencontres, monsieur Hilliard ? Un téléphone, par exemple, avec un flic au bout du fil ?

DAN. Non. Est-ce que je peux monter dans ma chambre, maintenant ?

GLENN, *souriant.* Dès que je vous aurai fouillé... Vous permettez ?

(*Dan met docilement les bras en l'air. Glenn commence à le fouiller.*)

DAN. Je n'ai pas ramené de revolver, je ne suis pas idiot.

GLENN, *le fouillant.* Tout le monde est idiot au moins une fois dans sa vie, monsieur Hilliard... Moi, par exemple, j'ai fait confiance un jour au commissaire Bard... Il me criait de me rendre et je me suis rendu... Les mains en l'air, comme vous... (*Il a fini de le fouiller. Dan baisse les bras.*) Alors, il est venu tranquillement vers moi et il m'a cassé la gueule... Et quand je dis « cassé la gueule », c'est bien « cassé la gueule » que je veux dire. A coups de crosse de revolver... (*Il se tourne vers Eleonor.*) Les personnes sensibles peuvent quitter la salle, madame Hilliard... (*Eleonor, livide, ne bouge pas. Glenn revient à Dan.*) Quand il a eu fini de s'amuser, j'avais neuf fractures de la mâchoire, l'œil gauche abîmé pour le reste de mes jours et plus une seule dent...

DAN. Qu'est-ce que vous aviez fait ?

GLENN. Un pari. J'avais parié d'ouvrir le coffre de la Banque Centrale d'Indianapolis et j'avais gagné... (*Il sourit.*) Je gagne toujours mes paris, monsieur Hilliard. (*Hank revient du dehors.*) Alors, petit ?

HANK. La voiture est en ordre, Glenn. J'ai poussé jusqu'à la route. Tout le monde a l'air de roupiller dans le secteur.

GLENN. Parfait. (*A Robish qui s'est vautré dans un fauteuil.*) Tu as entendu, gros sac ? Hank n'a pas eu peur, lui ! Il est allé jusqu'à la route !

ROBISH. Un grand garçon, quoi ! (*Il boit une rasade.*) Y va plus tarder à faire ses dents, maintenant...

DAN. Est-ce que ma femme et moi nous pouvons aller dans notre chambre, Griffin ?

GLENN. J'allais justement vous le conseiller.

(*Eleonor précède Dan dans l'escalier et ils commencent à monter. Dan s'arrête brusquement et se retourne.*)

DAN. Griffin...

GLENN. Oui.

DAN, *lentement.* C'est bien cette nuit que vous devez partir, n'est-ce pas ? Cette nuit à minuit ?

GLENN. Je le souhaite encore plus que vous, monsieur Hilliard. Rassurez-vous, je ne partirai pas sans vous serrer la main. (*Dan le regarde encore, puis il se remet à monter lentement. Hank regarde Glenn. Glenn lui sourit. Hank se retourne de lui et va vers l'office. Glenn le regarde, surpris.*) Où tu vas comme ça, petit ?...

HANK, *sur le seuil.* Faire le guet, bien sûr... Tu sais bien que c'est toujours moi qui fais le guet, Glenn... J'étais encore tout gosse quand tu m'as appris... La dernière fois, c'était à la Banque Centrale d'Indianapolis, tu te souviens ?

(*Il ouvre la porte et entre dans l'office.*)

GLENN, *vaguement inquiet.* Hank ! Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

(*Mais Hank est sorti et a refermé la porte. Glenn va pour le suivre et éteint la lumière dans le salon. Robish s'agite vaguement dans son fauteuil.*)

ROBISH. Eh là ! doucement !

GLENN. Tu n'as pas besoin de voir clair pour te saouler, non ? (*Il entre dans l'office. Pendant les répliques qui précèdent, Dan et Eleonor sont arrivés à leur chambre. Dan a quitté son pardessus et s'est assis sur le lit, dans la pénombre, silencieux. Eleonor, debout contre la porte, le regarde sans un mot. Glenn parle dès son entrée dans l'office.*) Hank, qu'est-ce que tu as ?

HANK, *fermé.* Absolument rien, Glenn. Vingt-deux ans et une condamnation à cinq ans de pénitencier, c'est tout. Laisse-moi.

GLENN, *alarmé.* Hank, voyons ! Je ne comprends pas... On dirait que tu m'en veux... Je t'ai fait quelque chose ?

HANK. Non.

GLENN, *sincèrement malheureux.* Est-ce que je t'ai pas toujours tout donné ?... Mes plus chouettes cravates, d'abord, quand tu étais petit... De l'argent plein les poches... Puis des filles, toutes les filles que tu as voulues... Ce n'est pas vrai, Hank ?

HANK. C'est vrai, Glenn. Tu m'as toujours tout donné... tout, sauf le droit d'habiter un jour dans une maison semblable à celle-là sans avoir à me cacher comme une bête...

GLENN, *soulagé.* Alors, c'est ça ?... (*Il rit, lui envoie une bourrade.*) Sacré gosse, va ! Je t'en paierai une, de baraque, moi, et ce sera autre chose que ce gourbi ! Attends seulement qu'on soit passés au Mexique !

HANK, *vague.* Oui. Glenn...

(*Silence entre les deux frères. Dans leur chambre, les Hilliard sont toujours dans la même position. Dan, assis sur le lit, le regard perdu, et Eleonor, debout contre la porte et qui le regarde.*)

DAN. Est-ce que Ralphie dort toujours ?...

ELEONOR. Il dormait tout à l'heure. Je vais voir...

(*Elle sort et passe dans la chambre de Ralphie.*)

GLENN, *consulte sa montre.* C'est du peu, Hank ! Dès qu'Hélène sera là avec le fric, on se tire en douce. Juste le temps d'embarquer la rouquine...

HANK. Tu vas emmener Cindy ?

GLENN. Plutôt deux fois qu'une ! D'abord, ça empêchera les Hilliard de lancer la police à nos trousses dès que nous aurons tourné les talons... C'est déjà quelque chose... (*Il sourit à Hank.*) Et puis on ne sait jamais... Elle ne te plaît pas, mais ça se peut qu'elle te plaise beaucoup un de ces quatre matins... (*Il lui met la main sur l'épaule.*) Laisse-moi faire, Hank, et tout ira toujours bien pour toi... Toujours !...

(*Glenn sort par la porte de la cuisine et va s'installer dans le petit cabinet. Au premier étage, Eleonor quitte la chambre de Ralphie en laissant la porte entr'ouverte, passe dans le couloir et revient dans la chambre dont elle ne referme pas complètement la porte. Elle allume. Dan n'a pas bougé d'un pouce, perdu dans ses pensées.*)

ELEONOR. Dan... Dan, à quoi penses-tu ?

DAN, *sans lever la tête.* Tu le demandes ?

(*Elle vient vers le lit et s'assied près de lui. Elle lui prend tendrement la main.*)

ELEONOR. A quoi penses-tu, Dan ?... Ce n'est pas seulement à la présence de ces hommes chez nous... Il y a autre chose... (*Brusquement, baissant la voix.*) Dan ! tu as prévenu la police ?

DAN. Non. J'ai croisé leurs voitures de patrouille, pourtant... Elles rôdent partout... Ils sont cinq hommes par voiture avec leur mitraillette sur les genoux... Je n'ai rien dit... Et en rentrant, j'ai rencontré les Wallings... à deux pas d'ici... Je n'ai rien dit non plus... rien... (*Il se lève, fait quelques pas. Elle le suit d'un regard tendre et inquiet.*) Il y a encore quelques heures, nous étions une famille heureuse !... Le cauchemar avait pourtant déjà commencé, mais nous ne le savions pas... Nous ne savions pas que le malheur était en marche et qu'il avait le visage de Glenn Griffin... (*Rageur, il élève brusquement la voix.*) J'ignorais jusqu'à l'existence de ce voyou et nous sommes maintenant dans ses mains comme dans la main de Dieu !

ELEONOR, *alarmée, à voix basse.* Dan ! mon chéri !...

(*Il se calme, se tourne lentement vers elle. Il parle bas, très bas, d'une voix saccadée. Nous voyons Ralphie se réveiller, sortir de son lit et venir écouter à la porte.*)

DAN. Je n'en peux plus, Ellie... Il faut que je fasse quelque chose...

ELEONOR, *elle se lève et vient vers lui.* Non ! Je t'en supplie ! Attends !... Ils partiront ! Ils vont partir ! Ce sera fini !

DAN, *violent.* Fini ?... Je l'ai cru moi aussi, pendant longtemps Maintenant, je sais !... Ils ne peuvent pas partir comme ça, Ellie... Tu comprends ?... Ils ne peuvent pas partir comme ça !... Pas seuls !

(*Ils se regardent. Un temps de silence. Eleonor baisse la tête, les bras pendant le long du corps, les poings crispés.*)

ELEONOR, *bas.* Tu as raison, ils ne peuvent pas... Ils emmèneront quelqu'un avec eux...

DAN, *bas,* Oui.

ELEONOR, *elle le regarde, angoissée.* Qui ?

DAN. Je... (*Il aperçoit soudain Ralphie et se force à rire.*) Eh bien, fiston, tu ne dors plus ? En voilà des heures pour se promener !

(*Ralphie avance lentement vers eux.*)

RALPHIE, *angoissé.* C'est vrai, papa ?... Ils vont emmener quelqu'un avec eux ?

DAN. Mais non, voyons ! Qu'est-ce qui te prend ?

RALPHIE. J'ai entendu ! C'est maman qui l'a dit et tu as dit oui !

ELEONOR, *elle l'attire contre elle.* Ralphie, mon chéri, voyons ! Papa et moi, nous parlions tout à fait d'autre chose, je t'assure ! Tu as mal entendu, voilà tout !

RALPHIE, *désespéré.* Et c'est moi qu'ils emmèneront, pas vrai ? C'est moi ! Je suis le plus petit ! (*Il se serre convulsivement contre sa mère.*) Je veux pas partir, maman ! Je veux pas partir !

DAN, *bouleversé.* Ralphie ! (*Il se penche, prend l'enfant par les épaules, le retourne vers lui.*) Ralphie, regarde-moi !... Mon petit ! Tu sais bien que papa ne laisserait jamais faire une chose pareille ! Tu le sais !

(*Ralphie regarde Dan, se dégage, va vers sa chambre se retourne brusquement.*)

RALPHIE. Comment tu les empêcheras ?

DAN. Je les empêcherai, Ralph !

RALPHIE. Comment tu les empêcheras puisque tu as peur ?

(*Il entre dans sa chambre en courant, referme la porte et s'enfonce dans son lit. Dan et Eleonor échangent un regard impuissant et désespéré. Puis Eleonor vient vers Dan et se met dans ses bras.*)

DAN. Rien que pour cela, je tuerai Glenn Griffin...

(*On entend soudain un bruit de moteur. Tension générale dans la maison, du haut en bas. Dan va vers la fenêtre. En bas, Hank bondit vers la porte latérale, l'arme au poing, et regarde par la vitre.*)

ELEONOR. C'est Cindy ?

DAN. Oui.

(*Eleonor éteint la lumière dans la chambre. Des phares d'auto viennent se braquer à l'extérieur sur la porte d'entrée. Le bruit du moteur s'arrête et on entend claquer deux portières. Hank recule dans l'office. Bruit de clef dans la serrure, puis Cindy entre. Hank et elle se regardent un instant en silence.*)

HANK, *bas.* Vous feriez bien de vous essuyer les lèvres. Vous avez du rouge partout.

CINDY, *insolente.* Cela vous dérange ?

HANK, *bas.* Oui. Vous ressemblez à une fille. C'est dommage...

(*Elle a un regard surpris, puis elle ouvre son sac, sort un mouchoir et essuie ses lèvres.*)

HANK, *bas.* Merci...

(*Hank se détourne d'elle et va surveiller le départ de Gary par la vitre de la porte latérale. Au premier étage, Dan quitte la chambre à coucher et s'arrête au sommet de l'escalier. Robish allume les lumières. Il est ivre. Comme Cindy va pour monter l'escalier, il se met en travers, lui bloquant le passage.*)

ROBISH. Alors c'était bon, ma jolie ? Il s'est bien débrouillé, ton copain ? Raconte !

(*Cindy le regarde sans un mot. Dan est au sommet de l'escalier.*)

DAN. Tu viens, Cindy ?

CINDY, *calme.* Quand on aura enlevé ce tas de viande...

(*Robish rigole. Hank arrive dans le salon. Il a son pistolet dans sa poche, la main refermée sur la crosse.*)

HANK, *calme mais vigilant.* Il faut aller vous coucher, mademoiselle...

ROBISH. Minute, petit frère !... Faut d'abord la fouiller, pas vrai ? (*Egrillard.*) Je m'en charge !... (*Il fait un pas en avant. Cindy en fait un arrière.*) Lève les bras, fillette, ça sera encore plus chouette !

DAN, *affolé, descendant de quelques marches.* Griffin ! Vite.

HANK, *tendu.* Robish !... Laisse-la passer !

ROBISH. Des clous ! Faut la fouiller, je te dis ! Le grand chef serait pas content...

(*Glenn apparaît sur le seuil du petit cabinet. Il vient évidemment de se réveiller.*)

DAN. Griffin, arrêtez cette brute !

GLENN. Restez où vous êtes, Hilliard ! (*A Robish.*) Fiche-lui la paix, imbécile !

ROBISH. Pourquoi ça ? T'as fouillé le vieux tout à l'heure, hein ? Eh bien moi, maintenant, je vais fouiller la petite !... C'est normal ou c'est pas normal ?... (*A Cindy.*) Allez, lève tes ailerons, poulette !

GLENN, *dur.* Alors, tu n'as pas encore compris, hein ?

(*Négligeant de sortir son revolver qui est passé dans sa ceinture, Glenn empoigne Robish par le bras. L'autre le frappe d'un revers de main brutal qui le déséquilibre. Il recule sous le choc, bute contre un siège et tombe. Robish éclate de rire et saute sur Cindy qui crie. Dan fait un pas, mais Hank a déjà son arme à la main.*)

HANK, *criant.* Stop, Robish !

(*Robish lâche Cindy et se retourne vers Hank. Il regarde le pistolet, les yeux écarquillés par la stupeur. Glenn se relève.*)

ROBISH, *ahuri.* T'as un feu, ma parole ! T'as un feu !...

HANK, *froid.* Avec la manière de s'en servir...

ROBISH, *hurlant brusquement.* Où c'est que tu as trouvé ce pistolet, nom de Dieu ? Je veux savoir !

GLENN. Va donc dormir, Robish, et pense à autre chose.

ROBISH. Vous vous êtes foutus de moi, hein ?... Vous vous êtes foutus de moi, les frères Griffin ? ... (*Il chancelle et se rattrape à un fauteuil.*) Bon Dieu ! si j'étais pas tellement saoul...

GLENN. Va dormir, je te dis.

ROBISH. Tu as eu tort, Hank. Tu as eu tort, toi aussi, Glenn... Personne ne s'est jamais foutu de Samuel Robish ! (*Il se dirige en titubant vers la salle à manger.*) Il vous en fera baver, Robish !... Vous aller voir ça, les frangins !... Attendez un peu...

(*Il passe dans la salle à manger. Au premier étage, on voit Ralphie sortir de son lit et ouvrir avec précaution la porte de sa chambre, pour écouter. Puis il rentre dans sa chambre sans refermer la porte. Robish apparaît dans l'office qu'il traverse.*)

GLENN. Tu as fait une bêtise, Hank ! Tout ça pour une fille qui te dégoûte...

HANK. Robish me dégoûte encore plus...

CINDY, *doucement.* Merci pour ce que vous avez fait... Hank.

(*Hank la regarde. Léger silence. Il se détourne.*)

HANK, *brutal.* Allez donc vous coucher, ça vaudra mieux !

(*A ce moment, Robish sort par la porte latérale et

la fait claquer derrière lui. Glenn comprend tout de suite.)

GLENN. Hank ! C'est Robish qui se tire ! Bon Dieu ! Surveille les autres !

(Il traverse l'office et sort par la porte de côté en tirant son revolver de sa ceinture. Restés seuls avec Hank, Dan et Cindy se regardent. Hank a toujours son arme à la main. Il recule d'un pas.)

HANK, *doucement.* Je sais bien que l'occasion doit vous paraître belle... Je suis seul et je m'appelle pas Glenn Griffin... Je n'ai encore jamais tué personne... Faites très attention tout de même... C'est si vite fait...

DAN. Nous ne demandons qu'à regagner nos chambres... *(A Cindy.)* Il faut aller te coucher, Cindy. Tu es livide... On jurerait que tu vas prendre mal...

CINDY. Tu crois ?...

(Depuis un temps, Eleonor est sur le palier du premier étage. Elle écoute, penchée sur la rampe.)

ELEONOR, *inquiète.* Dan ! Cindy est malade ?

DAN. Mais non ! Reste là-haut, Ellie, tu entends ? Ce n'est rien. *(A Cindy.)* Viens te coucher, Cindy...

(Cindy fait un pas vers l'escalier, vacille soudain en portant la main à sa gorge et s'effondre comme une masse sur le tapis.)

DAN, *criant.* Cindy !

HANK. Ne bougez pas, monsieur !

DAN. Mais elle est malade !

HANK, *tendu.* Prenez-la et mettez-la sur un fauteuil... Doucement...

(Dan obéit. Il prend Cindy dans ses bras et tente de la soulever, mais elle semble trop lourde et lui échappe.)

DAN, *bas.* Je ne peux pas...

HANK. Reculez-vous et laissez-moi faire... *(Dan obéit.)* Je vous préviens que je tire très vite et très bien...

(Dan recule encore. Sans cesser de braquer son arme sur lui, Hank met un genou à terre auprès de Cindy et passe son bras gauche sous les épaules de la jeune fille. Il lui soulève un peu le buste. Il n'a d'yeux évidemment que pour Dan. Alors, brusquement, Cindy saisit sa main armée et lui mord le poignet de toutes ses forces. Hank crie de douleur et se jette machinalement en arrière, mais il a un genou à terre et, dans son brusque recul, il se trouve déséquilibré. L'arme lui échappe. Dan a bondi dans la même fraction de seconde et son poing frappe Hank au sommet du front. Cindy a déjà ramassé le revolver et le tend à Dan pendant que Hank se relève péniblement.)

DAN. Dehors ! Tout de suite !

(Hank achève de se relever. Il regarde Dan.)

HANK, *lentement.* Vous avez fait vite... J'ai pas eu le temps de tirer... Merci...

DAN, *impérieux.* Dehors ! *(Hank recule jusqu'à la porte d'entrée et Dan le suit. Il ordonne à Cindy.)* Cindy ! La porte ! *(Cindy se précipite, déverrouille la porte d'entrée et l'ouvre. Dan fait franchir le seuil à Hank.)* Un seul pas vers la porte et je tire à travers le panneau ! *(Hank disparaît à reculons dans la nuit.)* Ferme, Cindy ! *(Cindy se jette sur le battant et referme fébrilement le verrou.)* L'autre porte, maintenant ! Dépêche-toi !

(Cindy court dans la salle à manger, traverse l'office en deux bonds et va fermer l'autre porte à clé. Puis elle reviendra au salon pendant ce qui suit. Au premier étage, Eleonor traverse rapidement le couloir et s'aperçoit alors que la porte de la chambre de Ralphie est ouverte. Elle entre dans la chambre de l'enfant.)

ELEONOR, *avec une inquiétude grandissante.* Ralphie ! Où es-tu, Ralphie ? Pourquoi as-tu ouvert ta fenêtre ?

(Cindy revient dans le salon.)

CINDY, *folle de joie.* Ça y est, papa ! Ça y est !

DAN. Bravo ! *(Il met son arme dans sa poche et bondit sur le téléphone. Tout en composant le numéro, il s'adresse à Eleonor.)* Ellie ! C'est fini, Ellie ! J'appelle la police ! *(A l'appareil.)* Allô ! mademoiselle, allô !

(Eleonor sort de la chambre de Ralphie comme une folle et se rue sur le palier.)

ELEONOR, *criant.* Dan ! Non ! Raccroche !

(Stupéfaits, Dan et Cindy se regardent.)

VOIX DE LA TÉLÉPHONISTE. Ici, poste centrale ! Ici, poste centrale ! Quel numéro demandez-vous ?...

(Eleonor descend l'escalier en courant. Elle est livide.)

ELEONOR. Dan ! Raccroche ! Ralphie s'est sauvé par le toit du garage et ils l'ont rattrapé ! Je les ai vus !

(Un temps léger.)

DAN, *dans un murmure.* Mon Dieu...

(Il raccroche lentement et se tient là, assommé, la tête basse. A l'extérieur, du côté de la porte latérale, Glenn Griffin paraît, poussant devant lui Ralphie auquel il tord cruellement le bras.)

GLENN, *élevant à peine la voix.* Vous m'entendez, monsieur Hilliard ?... Ici, Glenn Griffin... J'ai votre fils avec moi, Hilliard !... Ecoutez !...

(Il tord un peu plus le bras du gosse qui gémit.)

RALPHIE. Papa ! Il me fait mal !

ELEONOR, *défaillante.* Dan ! Dan ! Je t'en supplie...

DAN. J'ouvre, Griffin ! *(Il va vers la porte.)*

GLENN. Vous allez d'abord allumer la lumière... Puis vous ouvrirez la porte et vous jetterez le revolver... Surtout, n'essayez pas de tirer. Le gosse est entre vous et moi... Allez-y !

(Dan allume et déverrouille la porte. Par l'entrebâillement, il jette son revolver aux pieds de Glenn. Glenn entre dans la maison en poussant toujours Ralph devant lui. Puis il le lâche.)

RALPHIE. J'ai fait ce que j'ai pu, papa...

DAN, *doucement.* Moi aussi, Ralphie... Va rejoindre ta maman, maintenant...

(Ralphie monte par l'autre escalier. Dehors, Hank paraît et ramasse le revolver.)

HANK. J'ai le revolver, Glenn !

GLENN. Parfait, petit. Amène l'autre bourrique, maintenant !

(Hank disparaît. On entend sa voix off.)

VOIX DE HANK. Allons, Robish ! Debout !

(Il réapparaît, poussant devant lui un Robish titubant, le visage en sang. Il le pousse jusque dans le salon à la pointe de son arme. Robish va s'écrouler sur le divan. Glenn ferme au verrou la porte latérale.)

GLENN. Avancez ! *(Docilement, Dan revient dans le salon suivi de Glenn. Hank est debout au pied de l'escalier, l'arme à la main. Un temps. Glenn regarde Dan. Il sourit.)* Nous avons bien failli ne plus nous revoir, monsieur Hilliard... Encore un peu de chance et vous aviez gagné... *(Calmement, il va vers Hank et lui tend son revolver. Puis il se retourne vers Dan.)* Maintenant, je vais vous flanquer une raclée... La plus sale raclée de votre vie... *(Il avance d'un pas.)* Et vous allez encaisser ça en silence... comme un grand garçon... *(Il est contre lui, à bonne distance. De sa main gauche, il caresse son poing droit fermé.)* Vous êtes prêt, monsieur Hilliard ?...

(Il ramène en arrière son bras droit pour frapper. Les lumières faiblissent brusquement. Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE

acte 2

Demeure des Hilliard (mardi, 2 heures).

La maison est plongée dans une demi-obscurité. Glenn fume nerveusement près de la fenêtre du salon dont les rideaux sont légèrement écartés. Hank est assis dans l'office, nerveux aussi. Cindy se tient dans la chambre de Ralphie. L'enfant est couché et dort. Dan est étendu sur son propre lit, une serviette mouillée posée sur le front. Eleonor est assise auprès du lit, attentive, une autre serviette à la main. Elle change la serviette sur le front de Dan qui se réveille en gémissant sourdement.

DAN, *essayant de se redresser.* Qu'est-ce que... ?

ELEONOR. Reste tranquille, mon chéri. Etends-toi...

DAN. Non. Il faut...

ELEONOR, *le coupant.* Dan, je t'en prie...

DAN, *après s'être étendu.* Quelle heure est-il ?

ELEONOR. Environ deux heures.

DAN, *sursautant.* Quoi ? Mais ils avaient dit...

ELEONOR. Ils attendent toujours cette fille qui doit leur apporter de l'argent. Et puis tu sais bien que le moment où ils partiront sera le pire moment pour nous.

DAN, *après un petit silence.* Où est Ralphie ?

ELEONOR. Dans sa chambre et Cindy a voulu rester près de lui... Tu sais, Dan, c'est une fille très bien, Cindy... Je ne la savais pas comme cela... A force de vivre trop près de ceux qu'on aime, on arrive à perdre leur mesure... On ne les voit plus, tellement on les porte dans son cœur... (*Elle a un vague sourire.*) Je ne me doutais même pas de la fille ni du mari que j'ai, Dan... C'est... c'est merveilleux de les redécouvrir...

DAN. Quel mari, mon pauvre amour ? Ce malheureux type paralysé de frousse qui n'est même pas fichu de vous sortir de cet enfer ? Parlons-en !

ELEONOR, *doucement.* Parlons-en, oui... Je viens de retrouver en lui le jeune homme que j'avais si passionnément aimé... Crois-tu qu'il puisse exister un plus beau moment dans la vie d'une femme ?

DAN, *bas.* J'ai honte de moi, Ellie. Je devrais...

ELEONOR, *bas.* Tais-toi... (*Elle lui met tendrement la main sur les lèvres.*) Ce n'est pas ton amie qui te parle, ce soir. Ce n'est pas ta femme. C'est une amoureuse, Dan... Laisse-moi finir... S'il ne faisait pas nuit, je n'oserais jamais te dire toutes ces choses... Je dois être toute rouge... Je... Je t'aime, Dan !... Comme je t'aime, si tu savais !... Mon Dieu...

(*Elle se blottit contre lui. Ils restent un instant silencieux, bouleversés.*)

DAN, *sans bouger, bas.* Ellie... J'ai peur.

ELEONOR, *bas, chuchotant.* Non. Ce sont eux qui ont peur, Dan. Si Griffin t'a battu ce soir, c'est parce que tu lui fais peur... Je le sais. Je l'ai vu dans ses yeux. (*Elle se redresse un peu, se penche sur lui. Sa voix n'est qu'un murmure passionné.*) Et maintenant tu vas me promettre une chose. Tu vas me la jurer...

DAN. Quel genre de chose ?

ELEONOR, *bas.* Dan, nos trois existences dépendent de la tienne. Tu es notre seule chance de salut. Ne la gaspille pas, je t'en supplie. Promets-moi d'être patient.

DAN, *souriant.* Patient ? Quel drôle de mot !...

ELEONOR, *bas.* Patient, oui. Rien de plus et rien d'autre. Je sais très bien qu'à moins d'un miracle tu seras obligé bientôt de courir un risque terrible et que tu le courras sans l'ombre d'une hésitation. Je te demande simplement de me jurer que ce ne sera pas un risque inutile..., que tu l'auras d'abord longuement calculé, pesé, prémédité... Jure-le-moi, Dan !

DAN, *grave.* Je te le jure. Je te jure que la minute que je choisirai pour frapper Glenn Griffin sera la dernière minute de Glenn Griffin.

ELEONOR. Merci, Dan... (*Elle se serre contre lui.*) Mon amour... Mon amour...

(*Ils se taisent de nouveau. Brusquement, la sonnerie du téléphone les fait sursauter. Ils se redressent et écoutent. Cindy quitte la chambre de Ralphie, passe sur le palier où elle fait la lumière et décroche l'appareil. Mais Hank, qui a escaladé les marches en deux bonds, le lui arrache des mains.*)

HANK. Minute !... (*Il se penche vers le bas.*) Glenn ! C'est sûrement Hélène ou James ! Il est arrivé quelque chose !

GLENN. T'énerve pas, petit ! On va bien voir... (*Il décroche l'appareil du rez-de-chaussée.*) Allô ! oui ? Qui parle ? (*Sursautant.*) Quoi ? C'est enfin vous, James ?... Bon Dieu ! Oui, oui, c'est moi !... (*En haut, Hank raccroche et descendant pendant que Dan sort à son tour sur le palier et se tient près de Cindy. Ils écoutent.*) Qu'est-ce qui se passe ? Mon paquet ? Je l'attends toujours !... Qu'est-ce qui est arrivé ?... Ah ! oui ?... Grave ?... Bon, parfait. Ecoutez, James, dans ces conditions je pense qu'il vaudrait mieux me l'expédier tout bêtement par la poste aérienne. Dès ce matin, à la première heure naturellement... Comment, à quel nom ? Voyons, James ! Mais au mien, naturellement ! Hilliard. H-I-L-L-I-A-R-D. Daniel Hilliard, 263, Nord Central Avenue, Indianapolis. C'est mon bureau... Vous avez noté ? Très bien. Je compte sur vous...

(*Il raccroche. Dan commence à descendre les escaliers.*)

HANK, *à Glenn.* Il y a un os ?

GLENN. Oui et non. Hélène a failli avoir des ennuis sérieux sur la route. D'après ce que j'ai cru comprendre, elle a été coincée par un flic en traversant un patelin dans les environs d'ici et elle a eu du mal à se tirer. Elle a alerté James dès qu'elle a pu.

HANK. Et tu fais expédier le fric à Hilliard par avion ? Je n'aime pas ça, Glenn. C'est lui qui va le toucher !

GLENN. Bien sûr !

HANK. Et s'il fiche le camp avec ? Vingt mille dollars, ça fait un drôle de paquet ! Tu y as pensé ?

GLENN, *souriant.* J'y ai pensé, oui. Ne te fais pas de bile pour ça. Hilliard, je le tiens dans le creux de ma main. Si ça m'amusait, je pourrais le faire mettre à quatre pattes pour manger sa soupe !

HANK. Je crois bien que tu te fais des illusions, Glenn. Hilliard est un homme.

GLENN. Non, petit. Les hommes, c'est nous ! (*Il aperçoit alors Dan qui est arrivé en bas de l'escalier.*) Tiens, regarde-le ! Il est tout vert ! (*A Dan, souriant.*) Pas vrai, champion, que tu es tout vert ?

DAN. Vous le serez encore plus que moi le jour où on vous attachera sur la chaise, Griffin...

GLENN. Espèce de salaud ! Je...

(*Son revolver jaillit de sa poche comme par miracle, mais Hank lui saisit le poignet au vol.*)

GLENN, *haineux.* Tu as raison... Mais c'est bien dommage que tu aies raison, Hank... (*Il remet lentement son arme dans sa poche.*) Je retire ce que j'ai dit, monsieur Hilliard... Vous n'avez pas peur. Vous êtes un vrai superman. Seulement, faites bien attention ; le courage, ça n'a jamais empêché personne de mourir. Au contraire. Et maintenant, allez vous coucher !

DAN. J'ai une proposition à vous faire.

GLENN. Pas possible !

DAN. Je possède un chalet à une soixantaine de kilomètres en dehors de la ville, sur le bord du lac. Acceptez de quitter cette maison tous les trois et je vous y conduis immédiatement dans ma propre voiture. Personne ne songera à aller vous chercher là-bas. Dès que j'aurai reçu votre argent je vous l'y apporterai et je vous laisserai ensuite vingt-quatre heures pleines avant de prévenir la police.

GLENN. Ouais... Et qu'est-ce que j'aurai comme garantie, moi, pendant que je serai en train de moisir dans votre crêche ?

DAN. Ma parole.

GLENN. Ah ! oui ? (*Il sourit à Hank.*) Ecoute ça, petit. C'est amusant. On ne serait pas seuls sur les bords du lac, tu vois. On aurait la parole d'honneur de M. Hilliard pour nous tenir compagnie... De quoi se marrer, non ?

HANK, *gêné.* Ecoute, Glenn, il me semble qu'on pourrait peut-être...

GLENN, *brutal.* Qu'on pourrait quoi ? (*Il empoigne Hank par le col de son veston.*) Qu'on pourrait quoi, espèce de pauvre corniaud ? (*Il le jette sur le divan.*) Alors tu es bouché, dis ? Qu'est-ce que tu espères ? Que Daniel Hilliard tiendrait les promesses qu'il aurait faites à un Hank Griffin ? Tu te prends pour qui ? Pour un membre de son club ?... Bon Dieu, Hank, mais regarde-le ! Il ne voudrait même pas de toi comme crachoir !

HANK. Bon, bon, ça va... Si tu crois...

GLENN, *rageur.* Je crois, oui ! Je crois et je sais qu'il n'y a pas de place pour des Griffin dans le monde des Hilliard, qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais !... (*Il regarde Dan.*) Pas vrai, champion ?

DAN. Non, Griffin, ce n'est pas vrai.

GLENN. Que tu dis ! Et maintenant, calte. Ta proposition et toi, vous pouvez aller vous mettre au pieu.

(*Un temps léger de silence.*)

DAN. C'était votre dernière chance de vivre, Griffin. Tant pis pour vous, tant pis pour nous...

(*Il se détourne et monte lentement vers sa chambre. Eleonor est debout sur le palier. Elle a tout entendu, et Cindy aussi. Eleonor et Dan se regardent et s'étreignent sans un mot. Puis ils rentrent dans leur chambre pendant que Cindy revient dans celle de l'enfant. En bas, Glenn regarde Hank, toujours assis sur le divan et qui fixe obstinément le tapis.*)

GLENN. Il nous aurait donnés, Hank. C'est un salaud, crois-moi ! (*Silence de Hank.*) Tu m'écoutes ou tu dors ?

HANK, *fatigué.* Je t'écoute, Glenn... (*Il lève la tête vers lui avec un sourire sans joie.*) Je t'ai toujours écouté et ça m'a plutôt réussi, hein ? J'aurais tort de me plaindre... Alors ?

GLENN, *cordial.* Fais pas la mauvaise tête, petit. On a manqué de pot une fois, voilà tout. Ça arrive à tout le monde ! Attends seulement que le fric soit là et qu'on arrive au Mexique !... Tu verras cette partie de rigolade !

HANK. Il faudra d'abord réussir à sortir d'ici, Glenn...

GLENN. On en sortira quand on voudra !

HANK. Hilliard nous en a offert le moyen et tu l'as envoyé au bain. Moi, je suis sûr qu'il aurait tenu parole... Et toi aussi, tu en es sûr !

GLENN. Ne sois pas idiot, Hank.

HANK, *amer.* Seulement voilà, sa cabane est à soixante kilomètres de la ville. Alors tu n'as pas voulu... Tu n'as pas voulu parce que dans ces conditions tu n'aurais plus eu le temps de refiler à Aldo Spaletta les deux mille dollars cash qu'il exige pour descendre le commissaire Bard !...

(*Un temps léger de silence.*)

GLENN, *frappé.* Bon Dieu, Hank, mais qu'est-ce qui te prend, brusquement ? Qu'est-ce qui te tracasse ?... Allons, dis-moi ça, petit...

HANK. A quoi bon ? Je te l'ai déjà dit une fois...

GLENN. Quand ?

HANK. La nuit où tu as décidé de mettre en l'air la caisse de ce poste d'essence sur la route de Fall-River. J'avais dix-sept ans... Je t'ai dit : « Je ne veux pas, Glenn. Laisse-moi partir ! » Tu m'as répondu : « Fous-moi la paix et tiens la lampe ! »... Je t'ai obéi...

GLENN. Et alors ? On s'est partagé cent quatre-vingts dollars et on n'a jamais été piqués ! De quoi tu te plains ? (*Il fait nerveusement quelques pas, regarde Hank, revient vers lui.*) Franchement, je ne pouvais pas, petit... Je ne pouvais pas accepter de laisser vivre le commissaire Bard... Essaye de comprendre... Tu as peut-être raison pour Hilliard... Peut-être qu'il aurait tenu parole tellement il aurait été heureux de récupérer sa femme et son moutard... Oui, c'est possible. Mais moi, alors, moi Glenn Griffin, de quoi j'aurais eu l'air devant les copains, dis-moi ?

HANK. Parce que tu crois que tu as des copains, Glenn ?

GLENN. Et comment ! Et ils savent tous que je me suis taillé de Terre-Haute pour buter le commissaire Bard ! Bon Dieu, je m'en suis assez fait péter la gueule, que je descendrais ce sale flic ! Alors, maintenant que je suis dehors, ils attendent que je le fasse, tu comprends ? Je dois le faire !

HANK. Oui, Glenn, je sais. C'est ce que tu appelles ton honneur.

GLENN. Et je le ferai ! Après ce sera fini ! Je pourrai enfin dormir tranquille !

HANK. Tu crois, Glenn ?

GLENN, *brutal.* Fous-moi la paix ! Ce n'est pas toi qui es resté étendu pendant douze semaines sur ce lit d'hôpital avec la mâchoire dans le plâtre et un œil à moitié crevé ! Ce n'est pas toi qu'on a nourri avec un tube de plastique enfoncé dans l'estomac ! C'est moi, Hank ! Moi, Glenn Griffin ! Et je m'étais rendu ! Parole ! J'avais jeté mon

feu et mis les bras en l'air ! Un homme qui a les bras en l'air, c'est sacré, non ? Mais voilà que ce porc de commissaire Bard s'amène vers moi, sans se presser, et qu'il m'enfonce son calibre dans la mâchoire, comme une hache ! J'ai entendu craquer l'os ! Et j'ai vu encore l'arme se lever sur moi... Et j'avais les bras en l'air, Hank !... J'avais les bras en l'air !

(*Il a crié la dernière phrase, le visage dans ses mains comme pour échapper à la violence de ce souvenir et de sa haine. Il reste un instant immobile. Les lumières faiblissent brusquement...*)

BUREAU DU SHERIFF (mardi, 2 h. 30)

La pendule marque deux heures trente. Carson est assis derrière le bureau. Bard est dans un fauteuil, le buste penché en avant, le regard perdu. Une cigarette se fume toute seule entre ses doigts.

BARD, *continuant son propre récit.* — ... Il avait les bras en l'air. Maintenant qu'il était sûr d'avoir perdu la partie il ne voulait plus jouer, le petit salaud... Pendant ce temps, Bill Morgan se tordait sur le trottoir avec ses deux balles dans le ventre. Bill, c'était le gosse de ma brigade, Carson. Il avait vingt-quatre ans... Glenn Griffin venait de le descendre à bout portant, puis il avait jeté son arme et mis les bras en l'air... Maintenant il me regardait en souriant. Pour lui, c'était fini. Du moment qu'il avait mis les bras en l'air, personne n'avait plus le droit de le toucher, n'est-ce pas ?

CARSON. Oui.

BARD, *sans lever la tête.* Je sais. Seulement, là-dessus, Bill est mort dans un grand soubresaut, juste à mes pieds. Alors j'ai tout oublié. Je suis venu vers Griffin et je lui ai balancé mon revolver dans la gueule. Deux fois de suite. Rien que pour effacer son sourire...

CARSON. Vous avez eu tort.

BARD. Oui. J'aurais dû le descendre. Maintenant, au moins, il n'y penserait plus et le gardien de la prison de Terre-Haute serait dans son lit au lieu d'être à la morgue.

CARSON. Bard, vous n'êtes pas entré dans la police de ce pays pour juger ses lois, mais pour les servir. Glenn Griffin s'était rendu, un point, c'est tout !

BARD. Rendu ? Ils se rendent tous, Carson ! Tous ! (*Il se lève, jette sa cigarette par terre, l'écrase d'un coup de talon rageur.*) Pour une poignée d'argent, pour le plaisir ou simplement parce que ça les arrange, ils tuent. Ils tuent n'importe qui, un gosse, une femme, un type qui passe, puis ils se rendent !... Le temps de mettre les bras en l'air et les voilà tabous ! La loi les protège ! Il ne leur reste plus qu'à se payer les meilleurs avocats du pays avec leur argent volé ! Glenn Griffin en a aligné cinq à son procès ! Cinq avocats qui ont réussi à démontrer que le policier Bill Morgan avait omis de faire les sommations d'usage ! C'était ça, le vrai crime, paraît-il ! Et les jurés ont marché, Carson ! Dix ans de prison pour le tueur Glenn Griffin. De quoi vomir !

CARSON. Qu'est-ce que vous cherchez à me prouver, Bard ? Que la civilisation n'est pas parfaite ? Je le sais. Elle est quand même la civilisation. Elle est tout ce qui nous sépare des brutes comme Glenn Griffin. Elle est la noblesse de ceux qui l'ont faite et de ceux qui la défendent. Votre noblesse. Bard !

(*Il se lève. Bard hoche la tête avec un petit sourire écœuré.*)

BARD. Manuel du parfait policier, page 6, en haut.

CARSON. Parfaitement. C'est ça, la loi. C'est à vous qu'on l'a confiée. Et vous ne pouvez la faire respecter que si vous la respectez vous-même. Vous dites qu'elle protège les voyous ? Peut-être, mais s'il n'y avait pas de loi il n'y aurait que des voyous.

(*Il y a un silence. Carson revient s'asseoir au bureau, tire de sa poche un paquet de cartes et se met à les battre lentement. Bard reste debout, immobile, à regarder le plancher.*)

BARD, *le regard fixe.* C'était tout au début de mon mariage avec Kathie... (*Carson le regarde et pose doucement le paquet de cartes.*) Du temps qu'elle était jeune fille, elle traînait tous les coqs du pays accrochés à ses jupes... (*Sourire dans le vide.*) Deux garçons surtout la serraient de près. Un petit flic de rien du tout qui réglait la circulation au carrefour de la mairie, juste en face de l'épicerie de son père, et un jeune mec avec un blouson de cuir noir et une grande gueule... Le flic s'appelait Jess Bard et le mec Glenn Griffin... (*Il s'arrête et regarde Carson comme s'il guettait une approbation quelconque. Carson ne bronche pas. Bard détourne les yeux.*) Le mec était autrement plus beau que le flic et il savait parler aux filles. Pourtant, finalement, c'est le flic que Kathie a choisi... C'est comme ça, les Irlandaises !... (*Il rit à un souvenir lointain.*) Ça a été un beau mariage, Carson, avec du whisky millésimé et de la joie à s'en faire péter le cœur !... (*Il s'arrête de nouveau. Carson le regarde toujours sans un mot. On entend au loin la sirène d'une voiture de police qui s'éloigne. Bard prête un instant l'oreille, puis enchaîne.*) Je ne tenais pas Kathie en laisse. Je la savais propre et ça me suffisait. Elle allait danser de temps en temps le dimanche dans les bals publics du côté des bois de Merwick et quand je n'étais pas de service, nous y allions ensemble. Il n'y avait pas de mal... Seulement, un jour qu'elle était seule elle y a rencontré Glenn Griffin, comme par hasard... Griffin lui a dit qu'il voulait lui parler et elle l'a cru. Il l'a emmenée dans sa bagnole au fin fond de la forêt, du côté du lac. Ils étaient là quatre autres truands à les attendre. Des copains de Glenn Griffin... Ils ont jeté Kathie par terre, ils l'ont déshabillée, attachée, puis Griffin l'a battue à coups de ceinture... Rien de plus. Dans le milieu des mecs, c'est ce qu'on appelle « punir » une femme. (*Un temps léger de silence.*) Ce qu'ils ne savaient pas, ce qu'elle n'avait pas pu leur dire puisqu'ils l'avaient bâillonnée, c'est qu'elle était enceinte de trois mois... (*Il regarde Carson.*) Kathie et moi, nous n'aurons jamais d'enfant, Carson...

(*Il se tait. Carson croise lentement ses mains l'une vers l'autre. On le sent en proie à une colère brutale, mais rien ne transparaît dans sa voix ni dans son visage.*)

CARSON, *lentement.* Alors il a fait ça, M. Glenn Griffin...

BARD. Il a fait ça, oui...

(*Les deux hommes restent silencieux. Les lumières faiblissent lentement.*)

DEMEURE DES HILLIARD (mardi, 8 heures)

Le même matin, vers huit heures. Eleonor est assise sur le divan. Ralphie est à genoux à côté d'elle. Cindy est assise dans un fauteuil. Hank, debout près de la fenêtre, regarde la jeune fille. Dan et Glenn entrent, venant de la salle à manger.

GLENN. Merci pour le petit déjeuner, madame Hilliard. Vos œufs au bacon étaient une petite merveille ! (*A Dan.*) Si jamais tu es dans la dèche, champion, tu n'auras qu'à la coller devant ses fourneaux et à aligner des petites tables sur ta pelouse. Ce sera sûrement le meilleur casse-croûte de la région !

(*Il rit. Il est le seul.*)

DAN. Combien de temps encore allez-vous rester ici, Griffin ?

GLENN, *se laissant tomber sur un siège.* Je n'en sais rien, mon vieux Dan. Ça dépend de la poste. Et maintenant, toi et ta rouquine vous pouvez filer à votre boulot... (*A Hank.*) A propos, petit, tu as vu Robish, ce matin ?

HANK. Il ronfle toujours.

GLENN. Quel porc ! (*A Cindy qui est toujours dans son fauteuil.*) Dis donc, mademoiselle Hilliard, je t'ai déjà dit une fois de débarrasser le plancher et de filer à ton travail. Je n'aime pas beaucoup me répéter.

DAN, *debout.* Allons-y, chérie. C'est moi qui te le demande.

CINDY. Ça change tout. (*Elle se lève et lui sourit.*) Mais tu sais, Gary va avoir un coup de sang en me voyant arriver à l'heure ! (*Elle va embrasser sa mère.*) A ce soir, maman.

ELEONOR, *à Cindy.* A ce soir, ma chérie. Et roule doucement, surtout. Pour une fois que tu es en avance, profites-en pour être prudente...

CINDY. Oui, maman. (*Elle ébouriffe les cheveux de Ralphie.*) A ce soir, poupon, et sois bien sage à l'école !

GLENN, *se retournant.* Il n'y va pas. Aujourd'hui, il tient compagnie à tonton Glenn.

ELEONOR. Comment ? Mais c'est impossible ! Il faut absolument...

GLENN, *la coupant.* Il faut absolument que vous appreniez à la boucler un peu quand je parle, madame Hilliard ! J'ai dit que votre gosse n'irait pas à l'école et il n'ira pas, un point c'est tout. Je le garde.

RALPHIE. Pour quoi faire, que tu me gardes ?

GLENN. Parce que ça me plaît ! Comme ça, au moins, je suis sûr que ton papa et ta garce de frangine seront sages !

DAN. Griffin, je ne bougerai pas de cette maison aussi longtemps que vous y garderez Ralphie !

ELEONOR. Je reste, moi. Cela ne vous suffit pas ?

GLENN. Faut croire ! (*A Hilliard*). Ne discute plus, champion. Je garde le gosse. Il n'aura rien à craindre aussi longtemps que tu fileras droit. Ceci dit, je te conseille d'aller à ton bureau sans faire d'histoire. N'oublie pas que tu es le seul à pouvoir toucher mes vingt mille dollars et que je ne bougerai pas d'ici avant de les avoir.

(*Déconcerté, Dan jette un regard machinal vers sa femme.*)

ELEONOR. Tu peux partir tranquille, Dan. Je resterai en haut avec Ralphie. S'ils s'avisent seulement de toucher la poignée de la porte, je me mettrai à hurler si fort qu'on m'entendra du fond de la ville et pour me faire taire il faudra qu'ils me tuent.

GLENN, *sarcastique.* Assez d'héroïsme comme ça, madame Hilliard ! Vous allez finir par me faire pleurer !

CINDY. Vous devriez essayer. Cela vous donnerait peut-être une vague ressemblance humaine !

ELEONOR, *inquiète.* Cindy !

GLENN, *souriant.* Laissez-la débloquer, madame Hilliard. Dans un sens, elle n'a pas tort... (*A Cindy.*) Je n'ai pleuré qu'une seule fois dans ma vie, Cindy, et pour ce que ça m'a servi, j'ai juré de ne plus jamais recommencer. C'était devant une fille, par-dessus le marché. Et plus je pleurais, plus ça la faisait rire... C'est depuis ce jour qu'il ne faut plus compter sur moi pour la ressemblance humaine. Et maintenant, fous le camp !

DAN. On s'en va, Cindy.

(*Il va vers Eleonor et l'embrasse. Elle se serre contre lui avec une sorte de passion désespérée.*)

GLENN, *ironique.* Eh bien, madame Hilliard, un peu de tenue ! Il y a des enfants !

(*Brusquement, honteuse, Eleonor se sépare de Dan et enfouit son visage dans ses mains.*)

HANK, *sec.* Fiche-leur un peu la paix, Glenn !

GLENN, *surpris.* Qu'est-ce que tu dis ?

HANK. Je te dis de leur ficher la paix. Laisse-leur au moins ça.

GLENN. Ça ? Quoi, « ça » ?... (*Silence de Hank.*) Leur amour, hein ? Leur bel amour ?

HANK. Oui.

GLENN, *mauvais.* Arrête-toi un peu de jouer les sœurs de charité, Hank ! (*Sa rage augmente au fil des mots.*) L'amour des Hilliard, il est à moi, comme tout ce qui se trouve dans cette baraque ! (*Il sort son revolver.*) Il tient tout entier dans le canon de mon automatique, l'amour des Hilliard ! Je n'ai qu'à appuyer et c'est fini ! Plus d'amour ! (*Il se tourne vers Dan avec un mauvais sourire.*) Pas vrai que j'ai raison, champion ?

DAN. Non.

ELEONOR, *tremblante.* Va-t'en, Dan ! Ne lui réponds pas ! Il est fou !

DAN. Vous vous trompez, Griffin. Vous ne disposez que de nos existences. Pas de ce qu'elles signifient. (*Silence de Glenn. Il se tourne vers Cindy.*) En route, petit...

CINDY. Une seconde !... (*Elle l'embrasse fougueusement.*) Tiens ! Il y a trop longtemps que ça me démange !

DAN, *souriant.* Qu'est-ce qui te prend ?

CINDY, *elle le regarde.* Je ne sais pas... Je crois que je commence à avoir le béguin...

(*Dan la regarde aussi, puis il lui met le bras autour des épaules dans un geste très simple de tendresse immense et ils vont vers la porte que Hank se prépare à leur ouvrir. C'est à ce moment précis qu'on entend, comme au deuxième tableau du premier acte, le bruit du journal lancé à toute volée contre le battant de la porte. Glenn sursaute et braque son revolver pendant que Hank recule vivement d'un pas et enfonce sa main dans sa poche. Il y a un petit silence. Puis Ralphie éclate brusquement de rire.*)

RALPHIE, *ravi.* T'as vu, papa ? Il a eu peur !

DAN. Tais-toi, Ralph !

GLENN, *tendu, à Dan.* Qu'est-ce que c'était ?

DAN. Le journal. Chaque matin, le livreur passe en vélo dans l'allée et jette le journal de toutes ses forces contre la porte, sans s'arrêter. Ça l'amuse, probablement.

CINDY. Vous devriez vous étendre, monsieur Griffin. Vous êtes tout pâle !

GLENN. Ah ! oui ?... (*Il vient vers elle en balançant négligemment son arme. Elle se raidit et recule, les yeux clos. Glenn, souriant, lui caresse doucement la joue avec le canon du revolver. Cindy se mord la lèvre pour ne pas hurler de peur. Alors Glenn rit.*) Toi aussi, tu es toute pâle maintenant, rouquine. Nous sommes quittes.

(*Il remet son arme dans sa poche. La tension diminue chez tout le monde. Cindy ouvre les yeux et s'appuie au dossier d'un siège, un peu haletante.*)

HANK. Laisse-les s'en aller, Glenn. Ça vaudra mieux.

GLENN. Je ne demande pas autre chose. Ouvre-leur la porte et ramasse ce foutu journal. Ça pourrait donner l'éveil.

(*Hank obéit. Il ouvre, ramène le journal en forme de rouleau. Dan sourit une dernière fois à Eleonor qui lui adresse un baiser muet du bout des lèvres. Puis Dan et Cindy vont vers la porte. Sur le seuil, Cindy se retourne et regarde Glenn.*)

CINDY, *lentement.* Vous n'êtes pas un homme, Glenn Griffin.

GLENN, *ironique.* Toi non plus. A ce soir, rouquine, et sois sage ! (*Dan et Cindy sortent. Hank referme la porte et pousse le verrou.*) Voilà une bonne chose de faite. Maintenant, madame Hilliard, vous allez prendre votre môme sous le bras, le monter dans sa chambre et veiller soigneusement à ce qu'il me foute la paix ! Parce que, pour ne rien vous cacher, votre petite famille commence à me faire mal aux dents !... Vous pouvez disposer.

ELEONOR, *à l'enfant.* Monte dans ma chambre, chéri, et prends un livre en m'attendant. Maman te rejoint tout de suite... (*A Glenn.*) Il faut que je remette d'abord un peu d'ordre dans la maison.

GLENN. Si ça vous amuse !... (*A Ralphie.*) On t'a dit de monter ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Une rampe de lancement ?

RALPHIE, *rageur.* Toi, je voudrais te faire sauter la tête avec un vrai fusil !

ELEONOR. Ralphie ! Monte dans ta chambre immédiatement.

RALPHIE. Bien, maman.

(*Il monte de mauvaise grâce et disparaît dans l'escalier. En entrant dans sa chambre, il en fait claquer la porte si fort que Glenn sursaute.*)

GLENN, *criant.* Dis donc, morveux, tu veux que je monte t'écraser le museau ? Hein ?

(*La porte de l'office s'ouvre et Robish paraît, le regard vague.*)

ROBISH. Quel jour qu'on est ?

GLENN. Juste le lendemain d'hier. Alors te voilà enfin, gros lard ? Tu émerges ?

ROBISH, *pâteux.* Fous-moi la paix. J'ai mal au cœur... (*Il fait deux pas et s'assied lourdement sur une chaise.*) Bon Dieu ! ma tête !

GLENN. Ça t'apprendra à te cuiter !

ROBISH. C'est pas le whisky, Griffin... C'est le coup de crosse que tu m'as filé hier soir... Je te revaudrai ça, sois tranquille... (*Il se tâte le crâne en grimaçant.*) Tu m'as fendu le crâne, pas possible !

GLENN. Penses-tu ! On entendrait siffler l'air ! (*Il vient se planter devant lui.*) Tu sais que tu es une vraie cloche, Robish ?... Qu'est-ce que tu espérais, en cavalant dans les rues ? La ville est bourrée de flics, espèce de crétin !

ROBISH. J'étais saoul et j'en avais marre.

GLENN. D'être vivant ?

ROBISH, *il le regarde.* Marre de toi, Griffin. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais tu me dégoûtes. Bon Dieu, je suis pourtant pas difficile ! (*Il le regarde toujours et hoche la tête.*) C'est curieux. A vue de nez, tu aurais plutôt une jolie petite gueule et dès qu'on a passé cinq minutes avec toi, on a envie d'ouvrir la fenêtre ! Comment tu expliques ça ?... Moi, je crois que c'est parce que tu es pourri. (*Glenn recule d'un pas et plonge la main dans sa poche.*) Ne fais pas le gamin, Glenn. Tu es pourri, mais pas idiot.

GLENN, *après un petit temps.* Tu as de la chance. C'est vrai que je ne peux pas tirer maintenant. Seulement il se pourrait que ça change... Tu es prévenu.

ROBISH. On est prévenus tous les deux, fiston. Toi tu as ton revolver et moi j'ai ça... (*Il étend lentement ses énormes mains vers Glenn, les doigts écartés.*) Regarde bien mes mains, Glenn. Une seule suffira. Laquelle tu préfères ?

GLENN, *un peu pâle, mais souriant.* Parce que tu te figures que c'est avec une paire de battoirs qu'on peut liquider un Glenn Griffin ? Tu ne sais pas encore qui je suis, peut-être ? Eh bien ! va donc le demander au commissaire Bard !... Tout sergent de police qu'il était à cette époque, moi, Glenn Griffin, j'ai déculotté sa femme devant quatre copains et je l'ai fouettée à coups de ceinture jusqu'à ce qu'elle demande pardon à genoux ! (*Eleonor se relève lentement et écoute.*) La femme d'un flic, Robish ! Et il n'a rien dit, le flic ! Rien fait ! (*Il fait claquer l'ongle de son pouce contre ses dents.*) Pas ça ! Tu veux savoir pourquoi ? Parce que ça aurait déchaîné un scandale du tonnerre et que tous les journaux de l'Etat se seraient mis à parler du derrière de sa femme ! Il n'y tenait pas, tu comprends ? Et je l'avais prévu, moi, Glenn Griffin ! J'avais prévu que le commissaire Bard la bouclerait ! C'est ça l'intelligence, Robish ! (*Il s'aperçoit brusquement qu'Eleonor est debout contre lui. On dirait une somnambule.*) Vous voulez quelque chose, madame Hilliard ?

(*Elle ne répond pas. Elle a le regard vide. Puis, brusquement, elle le gifle à bout de bras, de toutes ses forces. Le choc expédie Glenn dans le fauteuil qui se trouve derrière lui. Il reste là un petit moment, les yeux ronds de stupeur, complètement abruti. Debout à la même place, Eleonor est aussi rigide qu'une statue.*)

ELEONOR, *bas, comme absente.* De la part de Mme Bard...

(*Lentement, Glenn Griffin semble sortir de sa stupeur. Il porte la main à sa joue.*)

ROBISH, *ravi.* Qu'est-ce que tu dis de ça, terreur ?

(*Le regard de Glenn se reporte lentement sur Eleonor qui est toujours debout devant lui, comme indifférente. Hank semble brusquement inquiet et surveille Glenn qui se lève, le regard toujours fixé sur la femme.*)

GLENN. Voilà quelque chose qui va vous coûter cher, madame Hilliard. Tellement cher que vous ne vivrez jamais assez longtemps pour l'oublier... (*Son revolver jaillit littéralement de sa poche et menace Eleonor. Elle se raidit imperceptiblement, mais ne bouge pas.*) Bâillonne-la, Robisch, et passe-moi ta ceinture ! On va voir si la femme de M. Hilliard se tortille aussi bien que celle du commissaire Bard...

ROBISH. Va te faire cuire un œuf, Griffin ! Tes trucs de mec, moi, ça me rebrousse le poil !

GLENN, *les yeux sur Eleonor.* Fais attention, Robish... Je vais compter jusqu'à trois. A trois, je la descends si tu n'as pas fait ce que je t'ai dit... (*L'arme remonte lentement vers Eleonor qui ferme les yeux.*) Une...

ROBISH. T'es fou, ma parole ! Tu vas ameuter tout le quartier !

GLENN. J'ai dit une...

HANK, *doucement.* Glenn...

GLENN, *sans bouger.* Toi, je t'ai pas sonné !... Deux !

HANK. Retourne-toi, Glenn.

(*Quelque chose dans la voix de Hank inquiète brusquement Glenn. Il semble se figer sur place, comme l'image d'un film brusquement arrêté. Puis il se retourne vers Hank. Le jeune garçon a plongé la main dans la poche de sa veste. Les deux frères se regardent.*)

GLENN. Hank !

HANK. Je n'ai encore jamais tiré sur personne, mais tu sais comment je tire... Rappelle-toi quand on s'exerçait tous les deux dans le terrain vague derrière chez nous avec les vieilles boîtes de conserve...

GLENN, *bouleversé.* Bon Dieu, Hank !... Tu ferais ça ?

HANK. Je crois bien que oui, Glenn. Lâche ton revolver.

GLENN. Hank !

HANK. Lâche ton revolver !

(Glenn obéit. Ses doigts s'ouvrent et le revolver tombe à ses pieds.)

ROBISH. Bravo, junior ! Attends, je vais le ramasser...

HANK. Ne bouge pas, Robish.

ROBISH. Mais...

HANK. Ne bouge pas ! (*Robish s'immobilise lui aussi.*) Madame Hilliard, montez dans la chambre du gosse, maintenant. C'est fini.

ELEONOR, *à deux doigts de la syncope.* Je... Je vous remercie.

(Eleonor baisse la tête et monte lentement l'escalier. Elle entre dans la chambre de Ralphie, referme la porte. Hank sort sa main de sa poche.)

HANK. Maintenant, tu peux ramasser ton revolver...

(Glenn se baisse et ramasse l'arme. Il regarde Hank tristement.)

GLENN. Je n'oublierai jamais, Hank. Je ne pourrai jamais oublier ce que tu viens de faire...

HANK. Ça n'a pas beaucoup d'importance, Glenn. Je crois que bientôt nous n'aurons plus rien à oublier, ni les uns ni les autres...

ROBISH, *inquiet.* Hé là, doucement ! C'est pas le moment de débloquer, junior ! Si tu fais de la dépression nerveuse, va la faire dans le jardin et fous-nous la paix ! Moi, je dis qu'on s'en sortira ! (*Hank hausse les épaules et reprend sa surveillance à la porte.*) Pas vrai, Glenn, qu'on s'en sortira ?

GLENN, *dur.* J'en sais rien ! Tu as une idée là-dessus ?

ROBISH, *déconcerté.* Une idée ? Pourquoi tu me demandes ça à moi, Glenn ?... Les idées c'est ton rayon, bon Dieu ! Pas le mien !

GLENN, *furieux.* Alors pourquoi me contres-tu chaque fois que j'en ai une ?

ROBISH. Hein ?... Voyons, Glenn, corriger une bonne femme à coups de ceinture, tu ne vas pas appeler ça une idée, tout de même ! A quoi elle nous aurait servi ?

GLENN, *furieux.* A quoi ? A mater les Hilliard, tout simplement, espèce de demeuré ! Tu n'as pas encore compris que seule leur peur peut nous sauver et qu'ils ont presque fini d'avoir peur ? On s'habitue à tout, Robish, parce qu'on finit par prendre la mesure de tout ! Si tu te figures que les Hilliard...

HANK, *qui surveille l'extérieur.* Glenn, viens voir...

GLENN. Quoi ?

(Il va vers lui, imité par Robish. Ils regardent tous les trois par l'imposte vitrée de la porte.)

HANK. Le camion avec la bâche jaune, de l'autre côté de l'avenue...

GLENN. Eh bien ?

HANK. C'est un vieux bonhomme qui conduit... Il sort d'une maison pour entrer dans la maison voisine. S'il vient ici, qu'est-ce qu'on fait ?

ROBISH, *qui regarde.* Pourquoi il viendrait ici ?

HANK, *idem.* Pourquoi pas ?

ROBISH, *qui regarde toujours.* Ça, c'est encore ta dépression nerveuse, junior. Tu vois des emmerdements partout !... Tiens, le voilà, ton vieux débris. Tu vois, il monte dans son camion... Il va se tirer...

(Un temps de silence. Ils regardent.)

HANK. Glenn ! Il manœuvre pour entrer dans l'allée en marche arrière !

GLENN, *tendu.* On le dirait.

ROBISH. Peut-être qu'il veut seulement tourner...

GLENN. Ce serait déjà fait. Va chercher Mme Hilliard. Vite !

ROBISH, *écœuré.* Quelle plaie ! Juste au moment où je commençais à me faire à la vie de famille !

(Il escalade les marches de l'escalier pendant que Glenn et Hank continuent leur surveillance. Au bruit des pas de Robisch, Eleonor se lève d'un bond du fauteuil sur lequel elle était assise auprès de Ralphie endormi. Robish ouvre la porte en trombe.)

ELEONOR, *entre Ralphie et la porte.* Qu'est-ce que... ?

ROBISH. En bas, la petite dame. On vous demande !

ELEONOR. Qui ?

ROBISH. Le général Eisenhower. Vous venez ou je vous descends par la peau du cou ?

ELEONOR. Mais... (*Robish esquisse un pas vers elle.*) Non ! Ne me touchez pas !

(Elle passe devant lui, craintivement. Il l'expédie d'une bourrade sur le palier, referme la porte et pousse Eleonor devant lui.)

ROBISH, *descendant.* La voilà, Glenn ! Y a du neuf ?

GLENN. Il a calé son moteur. Il est en train de regarder ce qui se passe. (*A Eleonor.*) C'est un vieux jeton à moustaches qui conduit un camion avec une bâche jaune. Vous connaissez ?

ELEONOR. Je... Oui... C'est sûrement M. Patterson...

GLENN. Qui ça, Patterson ?

ELEONOR. Il ramasse les poubelles dans le quartier pour le compte de l'entreprise Eldewell...

GLENN. Alors pourquoi sonne-t-il à toutes les portes ? Les poubelles, ça se ramasse dehors, non ?

ELEONOR. C'est la fin du mois, aujourd'hui. Il encaisse les factures. Il m'avait prévenue hier qu'il passerait ce matin...

GLENN. Et vous lui avez dit que vous seriez chez vous ?

ELEONOR. Naturellement. Je...

GLENN. Oui, je sais. Vous ne pouviez pas prévoir... (*Tourné vers Hank.*) Qu'est-ce qu'il fabrique, Hank?

HANK, *qui surveille.* Toujours le nez dans son capot. Il est en train de tripoter quelque chose avec une pince.

GLENN, *à Eleonor.* Comment le réglez-vous, d'habitude ? En espèces ?

ELEONOR. Non. L'entreprise Eldewell ne veut pas d'argent liquide. Je paye par chèque.

GLENN. Toujours la même somme ?

ELEONOR. Oui. Neuf dollars vingt-cinq. C'est une sorte d'abonnement.

GLENN. Votre chèque est prêt ?

ELEONOR. Non, je...

GLENN, *la coupant.* Préparez-le tout de suite ! Comme ça, au moins, je serai sûr de ce que vous aurez écrit dessus.

ROBISH, *admiratif.* Y a pas à dire, Glenn, t'es un cerveau !

GLENN. Grouillez-vous un peu, madame Hilliard ! (*Docilement, Eleonor va prendre son chéquier dans un meuble et remplit le chèque sous le regard de Glenn. Un temps léger.*)

HANK, *surveillant.* Il referme son capot, Glenn... Il monte dans son camion...

GLENN, *calme.* C'est fini ?... Faites voir... (*Elle lui tend le chèque qu'il prend et vérifie soigneusement. Puis il le lui rend.*) Parfait. Quand le vieux sonnera, vous lui remettrez le chèque... (*A partir de cet instant, on entendra le bruit du moteur du camion qui se rapproche.*) Vous serez seule avec lui, madame Hilliard...

Hank, *dans le bruit du moteur*. Dépêche-toi, Glenn !

Glenn, *dans le bruit du moteur*. Vous serez seule avec lui, mais je vous conseille très sérieusement de ne pas essayer d'en profiter. Pas de clin d'œil, pas de phrase à double sens. Pensez à votre petit garçon...

(*Eleonor fait signe qu'elle a compris. Le bruit du moteur atteint son maximum puis s'arrête. On entend claquer une portière.*)

Hank. Le voilà, Glenn !

Glenn. Tous dans l'escalier ! Vite !

(*Ils obéissent et disparaissent dans l'escalier. Glenn passe le dernier. Il se retourne vers Eleonor.*)

Glenn. Je compte sur vous, madame Hilliard, et vous pouvez compter sur moi...

(*Il monte rejoindre Hank et Robish. Presque aussitôt, on sonne à la porte. Eleonor va ouvrir. Elle se compose une sorte de sourire à la dernière seconde. Elle ouvre. Patterson est sur le seuil. C'est un vieil homme jovial et bavard.*)

Patterson. Bien le bonjour, madame Hilliard ! Ça va toujours, depuis hier matin ?

Eleonor. Oui. Oui. Bonjour, monsieur Patterson... Votre chèque est prêt, justement.

Patterson, *entrant*. Ah ! oui ? Ça, alors, on peut dire que c'est une bonne idée ! Si tous mes clients en faisaient autant, ça serait trop beau ! Pensez que j'ai quatre-vingt-dix poubelles à ramasser dans le secteur, moi ! Ce qui me fait quatre-vingt-dix factures à encaisser, comme de juste ! Seulement, les chèques sont jamais prêts et faut bien que j'attende au moins cinq minutes dans chaque maison. Ça n'a l'air de rien, mais... (*Eleonor lui tend le chèque depuis déjà un petit moment. Il finit par le prendre.*) Merci, madame Hilliard... (*Il le met dans sa poche.*) Ça n'a l'air de rien, mais ça fait quatre-vingt-dix fois cinq minutes et quatre-vingt-dix fois cinq minutes, ça fait... Attendez... (*Eleonor est au supplice.*) Cinq fois zéro, zéro... Cinq fois neuf, quarante-cinq... Quatre cent cinquante minutes !... Oui, c'est bien ça... Et quatre cent cinquante minutes, qu'on le veuille ou non, ça fait... euh... S'agit de diviser par soixante, maintenant...

Eleonor. Ecoutez, monsieur Patterson...

Patterson. Attendez... Sept fois six quarante-deux, hein ? Eh bien, voilà ! Ça fait sept heures et demie tout juste ! Sept heures et demie de travail pour encaisser quoi ? Quatre-vingt-dix fois neuf dollars vingt-cinq ! Qu'est-ce c'est, ça, par les temps qui courent ? Rien ! Exactement, ça fait... Attendez... Cinq fois neuf, quarante-cinq... Je pose cinq...

Eleonor, *à deux doigts des larmes*. Monsieur Patterson, je vous en prie !... Je... Je suis très pressée...

Patterson. Bref, on perd un temps fou pour pas grand-chose. C'est ce que je voulais dire, madame Hilliard. Et le temps, c'est de l'argent ! Bon, là-dessus je m'en vais... (*Eleonor, soulagée, le précède vers la porte.*) Je m'en voudrais de vous déranger plus longtemps. Je vois que vous avez du monde.

(*Eleonor allait ouvrir la porte. Elle se retourne d'un bloc vers Patterson, livide, décomposée.*)

Eleonor. Quoi ?... Moi ?... Mais non, voyons... Pourquoi voulez-vous... ?

Patterson. Excusez-moi, madame Hilliard. C'est pas la question d'être indiscret, mais c'est rapport à tous ces mégots dans les cendriers... (*Eleonor a un regard de folle autour d'elle.*) Vu que je sais que M. Hilliard fume seulement la pipe et que vous, vous fumez pas du tout... Alors je me suis pensé comme ça que vous aviez peut-être de la famille de passage. C'est des choses qui arrivent, malheureusement !

Eleonor, *affolée*. Oui... Non !... Je... Ce sont des amis qui sont venus passer la soirée hier... Je n'ai pas encore eu le temps de nettoyer...

Patterson, *jovial*. Et vous avez bien raison ! Comme je le dis souvent à mon patron, M. Eldewell, le travail ça nourrit, mais le repos ça fait digérer ! D'autant plus que je vous trouve pas tellement bonne mine, madame Hilliard. Franchement !

Eleonor. Un peu de fatigue... Ce n'est rien... Merci... (*Elle ouvre la porte.*) Au revoir, monsieur Patterson...

Patterson, *sur le seuil*. A bientôt, madame Hilliard ! Y a mon camion qui m'attend dans l'allée, vous voyez. C'est bien commode. Sauf, bien sûr, quand il y a un fil de bougie qui saute, comme tout à l'heure ! Celui qui pourra me dire pourquoi on met encore des fils aux bougies me rendra un fichu service, je vous jure. Depuis le temps, ils auraient pu trouver un autre truc, tout de même !... Enfin...

(*Il s'éloigne. Eleonor referme la porte et s'adosse au battant. Elle n'en peut plus. Glenn, Hank et Robish redescendent aussitôt.*)

Glenn. Surveille le vieux, Hank... Otez-vous de là, madame Hilliard. Vous vous en êtes tirée à peu près correctement.

(*Eleonor, titubante, va s'asseoir dans un fauteuil, le visage dans ses mains. Hank a repris sa faction devant la partie vitrée de la porte.*)

Robish. Bon Dieu ! j'ai vu le moment où il allait camper ici, ce vieux débris ! Cinq fois neuf quarante-cinq ! Sept fois six quarante-deux ! Pour y avoir eu droit, on y a eu droit, à la table de multiplication ! Merde !

Glenn. Qu'est-ce qu'il fait, Hank ?

Hank, *qui surveille*. Il allume une cigarette... Maintenant, il monte dans son camion... Glenn ! Il redescend !

Glenn, *il se rapproche*. Hein ?

Hank. On dirait qu'il y a quelque chose qui le tracasse... Maintenant, il va vers le garage. Il se met sur la pointe des pieds. Il regarde à l'intérieur...

Robish. Ça y est, Glenn ! C'est le coup dur. Il est en train de repérer la Dodge du fermier qu'on y a planquée comme des andouilles ! Pour peu qu'il ait lu les journaux et que ça lui rappelle quelque chose, on est cuit...

Glenn, *il le regarde*. Il ne faut pas qu'il se rappelle, voilà tout... On ne va pas s'amuser à courir ce risque, non ?

Robish, *après un léger silence*. Tu as raison. Après tout, tant pis pour sa pomme ! Ouvre la porte, Hank.

Glenn. Pas maintenant ! Et son camion ? Qu'est-ce qu'on fera du camion, après ? Laisse-le partir d'abord...

Robish. T'as le délire, ou quoi ? Si jamais on laisse filer ce vieux machin...

Gleen. On le laissera filer, mais avec toi. Tu sauteras à l'arrière du camion dès qu'il aura mis son moteur en marche et tu attendras l'occasion... Il y en aura sûrement une... Tu veux le revolver ?

Robish. Pas la peine. J'ai mes mains. Ça fait moins de bruit.

Eleonor, *bouleversée*. Vous... Vous n'allez tout de même pas... Je vous en supplie ! C'est un pauvre vieux... Il ne dira rien !

Robish. Ça, alors, je vous le promets ! (*A Glenn.*) Bon. Et quand ce sera fini, qu'est-ce que je fais ? Je prends une chambre au Carlton ?

Glenn. Tu te planques quelque part et tu m'appelles ici. C'est Hilliard qui ira te prendre ce soir avec sa bagnole.

ROBISH, *épanoui.* T'es un cerveau, Glenn ! Ça colle ! (*A Hank.*) Qu'est-ce qu'il fabrique, mon client, junior ?

HANK. Il monte dans le camion. Il a l'air bien tranquille. Ce n'est peut-être pas la peine de...

GLENN. Attention, Robish... Ouvre la porte doucement, Hank... Ouvre-la ou c'est moi qui l'ouvre !

ELEONOR, *en larmes.* Je vous en supplie, ne faites pas ça ! Ne faites pas ça !...

(*Le moteur du camion se met à pétarader brusquement. Hank entrouvre la porte.*)

GLENN. A toi, Robish !

(*Robish se glisse par l'ouverture et disparaît. On entend grincer la boîte à vitesses du camion qui embraye. Un temps léger.*)

HANK, *morne.* Ça y est, il a sauté dans le camion... (*Il se retourne vers Glenn.*) Ce pauvre vieux tout de même, Glenn...

(*Glenn hausse les épaules. On entend le bruit du camion qui s'éloigne. Eleonor Hilliard s'effondre sur l'accoudoir de son fauteuil.*)

ELEONOR, *dans un murmure.* Mon Dieu, ayez pitié de lui...

(*Hank la regarde. Les lumières faiblissent.*)

BUREAU DU SHERIFF (mardi, 12 heures).

Le même jour, à Midi. Winston est assis derrière le bureau, en train de dévorer un énorme sandwich. Sur le bureau, il y a un autre sandwich intact, des bouteilles de bière ouvertes et des verres. Bard se promène nerveusement de long en large. Il se plante devant Winston.

BARD. Avoue qu'il ne nous manquait plus que ça ! Qu'est-ce que tu en penses ?

WINSTON, *la bouche pleine.* Rien. Mange donc ton sandwich.

BARD. Ecoute, Tom, arrête-toi un peu d'agiter tes mandibules et fais fonctionner ton cerveau ! Qui pouvait bien avoir intérêt à étrangler un pauvre vieux ramasseur de poubelles de soixante-huit ans ? Qui ?

WINSTON, *la bouche pleine.* Paraît qu'il trichait aux cartes.

BARD. Laisse-moi rire ! Ça portait sur quoi, ces tricheries ? Deux dollars ? Cinq dollars à tout casser ?... On ne tue pas quelqu'un pour cinq dollars, Tom.

WINSTON. J'en ai tellement vu qu'on tuait pour rien !

BARD. Pas comme ça. Un tricheur, on le descend à la rigueur en pleine partie, sous le coup de la colère. On ne va pas l'attendre à neuf heures du matin dans un parc public. Et d'abord, qu'est-ce qu'il fichait là, Patterson ?

WINSTON. Il encaissait pour Eldewell.

BARD. Dans le secteur ouest seulement. Il n'avait rien à faire du côté du parc qui est en plein quartier sud. Alors ?...

WINSTON. Alors, mange ton sandwich.

BARD. Fiche-moi la paix avec ce sandwich ! Comment tu peux avoir encore le courage de t'empiffrer au milieu de tous nos emmerdements ? Ça me dépasse !

WINSTON. Je mange pour oublier.

BARD. Pour oublier quoi ?

WINSTON. Pour oublier que j'ai faim, tiens !

BARD, *les yeux au plafond.* Crétin !

(*Entrée du lieutenant Fredericks, de la police d'Etat. C'est un grand type maigre doué d'une nonchalance à toute épreuve.*)

FREDERICKS. Ça va toujours, les duettistes ?...

(*Il attrape une bouteille de bière sur le bureau et boit au goulot.*)

BARD. Salut, Fredericks. Tu as du neuf ?

FREDERICKS. Oui. Et du pas bon ! (*Il boit et repose la bouteille.*) Pas possible, vous l'avez fait bouillir !... (*Il s'assied.*) Je quitte le district-attorney à l'instant même, Jess. Il râle. D'après lui, tu as des visions.

BARD. Ah oui ? Qu'est-ce qu'il pense ?

FREDERICKS. Il ne pense pas. Il dit seulement que la bande à Griffin est en train de se défiler dans la nature au diable vauvert pendant que tu mobilises toute la police de l'Etat d'Indiana à patrouiller dans les rues de ton village. Il dit qu'il commence à avoir l'air d'un imbécile et qu'il n'aime pas ça.

BARD. Ce qui signifie que la police de l'Etat va me laisser choir, hein ?

FREDERICKS. Ce soir à minuit, je reprends mes billes. C'est un ordre.

BARD. Ecoute, Fredericks, c'est une banlieue de plus de quatre-vingt mille habitants, toute en jardins et en villas ! Si tu m'enlèves tes spécialistes et tes voitures-radios, comment veux-tu que je fasse pour dénicher ces trois truands ? Avec une baguette de coudrier ?

FREDERICKS. Je n'y peux rien, Jess.

BARD, *fatigué.* Oui, bien sûr...

(*Sonnerie du téléphone. Bard tend la main.*)

FREDERICKS. Ça doit être pour moi. Le labo. (*Il décroche.*) Lieutenant Fredericks à l'appareil... C'est toi ? Alors ?... Et l'intérieur du camion ? Rien non plus ?... Les traces de pas au sol ?... Bon. Et les empreintes de doigts sur le cou de Patterson ? Il doit bien y en avoir, non ?... Même pas ? Merci quand même ! Si c'est ça, ton fameux laboratoire perfectionné, tu aurais bougrement mieux fait d'y installer un cinéma cochon ! (*Il raccroche.*) C'était Dietrich. Nos gars n'ont pas pu dénicher une seule empreinte suspecte.

BARD. L'assassin portait des gants, voilà tout.

FREDERICKS, *écœuré.* Naturellement. C'est bien simple, depuis qu'il y a toutes ces cochonneries de romans et de films policiers, ils portent tous des gants ! Pendant ce temps, nous autres pauvres flics, on a le bonjour des empreintes digitales !...

(*Entrée de l'inspecteur Carson. Il porte une grande enveloppe de papier bistre anormalement bosselée.*)

CARSON. Salut, tout le monde. Quoi de neuf ?

BARD. On allait justement vous le demander. Vous avez vu le rapport du médecin légiste ?

CARSON. Oui. Grosse surprise ! Contrairement à ce que nous pensions tous, Patterson n'a pas été étranglé. Il est mort d'une rupture des vertèbres cervicales.

WINSTON. Pour lui, en tout cas, ça ne change pas grand-chose.

CARSON. Non. Et pour nous non plus. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le meurtrier est un drôle de costaud. Pensez qu'il a fait ça d'une seule main ! Je sais bien que le pauvre vieux avait un cou de poulet, mais tout de même !...

BARD. On a fait l'inventaire de ses poches ?

CARSON. Le voilà... (*Il déchire l'enveloppe et en vide le contenu sur la table.*) Patterson était en train de procéder à l'encaissement des factures de fin de mois pour le compte de son patron... Trente et un chèques de neuf dollars, vingt-cinq établis au nom de l'entreprise Eldewell. Quatre dollars quatre-vingts de petite monnaie... Une montre-bracelet en acier... Un stylo à bille... Un briquet...

Un paquet de cigarettes entamé... Un mouchoir sale... Un vieux portefeuille avec son permis de conduire... La clef de sa chambre. C'est tout.

FREDERICKS. On a une idée à peu près précise de l'heure du crime, maintenant ?

CARSON. Celle que nous avions supposée. Entre huit heures trente et dix heures ce matin. A ce moment-là, ce coin du parc est pratiquement désert.

BARD. Et pourquoi diable Patterson s'est-il arrêté juste à cet endroit ?

CARSON. Ça aussi, on croit le savoir. J'ai eu l'idée de lever le capot et j'ai constaté qu'un fil de bougie avait sauté de sa cosse. Le moteur a dû se mettre à bafouiller, Patterson s'est arrêté pour aller voir ce qui se passait et un type qui lui en voulait en a profité pour lui casser le cou.

BARD, *souriant*. Un type qui avait deviné que ce matin, justement, entre huit heures et dix heures trente, en cet endroit précis du parc, un fil de bougie sauterait sous le capot du camion de Patterson ?... Pas bête, le gars !

(*Un petit silence. On le regarde.*)

CARSON, *souriant*. Un point pour l'équipe locale ! Vous avez une meilleure explication, Jess ? La mienne prend l'eau.

BARD. Pour moi, le meurtrier était déjà dans le camion avant... avant le coup du fil de bougie. Il a profité de l'occasion, c'est tout.

FREDERICKS, *hochant la tête*. Ça se tient...

CARSON. Bon. Nous supposons donc que pendant sa tournée d'encaissement, Patterson ramasse un trimard quelconque et que...

WINSTON, *énergiquement*. Sûrement pas !

CARSON, *à Fredericks*. Voilà l'autre qui arrive, maintenant !

WINSTON. Je suis sûr que Patterson n'aurait jamais embarqué un type dans son camion. Il avait déjà fait le même truc l'année dernière et ça avait failli tourner très mal. Il s'en est fallu d'un poil qu'il se fasse vider de son emploi. Il n'aurait pas recommencé pour un boulet de canon !

FREDERICKS. Alors ?... (*A Bard.*) Il est en train de tout foutre par terre, ton gâte-sauces !

WINSTON. Pas du tout ! Il n'y a qu'à admettre que le meurtrier est monté dans le camion à l'insu de Patterson. Alors là, tout colle !

CARSON. Comment ça, « à l'insu de Patterson » ?

WINSTON. En sautant à l'arrière, par exemple. Pourquoi pas ?

(*Un petit silence. Carson se retourne vers Fredericks.*)

CARSON. Ce type devrait être à Hollywood, en train d'écrire des scénarios ! (*A Winston.*) Donc, le meurtrier voit passer devant lui le camion de Patterson, il le reconnaît et il saute dedans... C'est bien ça ?

BARD. Impossible ! Il n'a pas pu sauter en marche en pleine rue. Quelqu'un l'aurait sûrement repéré.

FREDERICKS. Alors ?

BARD, *net*. Alors, il est monté dans le camion en profitant d'un arrêt et d'une absence de Patterson, voilà tout. Il n'y a pas d'autre explication possible !

WINSTON. Jess ! Tu as gagné le sucre d'orge !

FREDERICKS. Admettons... Il reste encore à savoir combien de fois et où Patterson s'est arrêté ce matin.

BARD. Nous le savons. Il a encaissé trente et un chèques. Il s'est donc arrêté trente et une fois.

(*Un petit silence. Carson sifflote, puis il regarde Fredericks.*)

CARSON. J'ai l'impression qu'on tient enfin quelque chose.

FREDERICKS. Oui. En ce qui me concerne, c'est une migraine ! (*A Bard.*) Continuons le petit jeu, Jess... Supposons que tout ce que tu as dit est vrai...

BARD. C'est vrai, Fredericks.

WINSTON. Et comment !

(*Frederiks lui lance un bref regard et revient à Bard.*)

FREDERICKS. Ça explique tout, sauf le principal. Pourquoi a-t-on tué le vieux Patterson ? Pas pour le voler, en tout cas, puisqu'on a retrouvé sur lui son argent et sa montre. Alors, pourquoi ?... Vengeance ? Règlement de comptes ?

BARD, *souriant*. Avec un pauvre ramasseur de poubelles septuagénaire ? Pourquoi pas un drame de la jalousie, pendant que tu y es ?

FREDERICKS. Je suppose que là encore tu as une explication ?

BARD, *net*. Oui. On a tué Patterson pour le faire taire. Toute cette affaire pue le crime occasionnel à plein nez. Le pauvre vieux avait vu quelque part quelque chose qu'il ne devait pas voir et on lui a fermé le bec !

WINSTON, *sursautant*. Tu as raison, Jess !... Il avait vu quelque chose, quelque chose ou quelqu'un ! La preuve, c'est qu'il venait nous le dire !

CARSON, *souriant*. Il venait vous le dire ? Alors, là, vous allez un peu fort, jeune homme ! Il n'est pas mort en prononçant votre nom, que je sache ?

WINSTON, *excité*. Pas la peine ! (*A Bard.*) Tu te souviens de ce que tu m'a dit tout à l'heure, Jess ? (*A Carson et Fredericks.*) Patterson encaissait uniquement dans le quartier ouest. Il n'avait donc aucune raison de traverser le parc en direction du sud !

CARLSON. Et alors ?

WINSTON, *triomphant*. Aucune raison, sauf, bien entendu, s'il voulait arriver le plus vite possible ici, au commissariat central ! C'est le chemin direct !

BARD, *enthousiasmé*. Bravo, Tom ! (*Il se lève.*) Bon Dieu ! Cette fois, on y est !

CARSON. Où çà ? En admettant que Patterson ait eu quelque chose à vous dire, il aurait pensé d'abord à vous téléphoner ! C'était encore plus rapide !

BARD. Mais plus dangereux ! Moi, je crois que lorsqu'il a vu le truc en question il ne s'est pas senti une envie démesurée de s'attarder dans le quartier !

CARSON. Quel truc, Jess ?

FREDERICKS, *souriant*. Allons, vas-y ! Vide ton sac ! De toute manière, je sais déjà ce qu'il y a dedans...

BARD. Quoi ?

FREDERICKS. Glenn Griffin !

BARD. Eh bien, oui ! Glenn Griffin !

CARSON, *ahuri*. Griffin ? Qu'est-ce qu'il vient fiche dans cette histoire ?

BARD. Tout ! Griffin se cache dans cette ville, Carson !

FREDERICKS, *à Carson*. Et voici maintenant le disque préféré du commissaire Bard !

BARD, *avec force*. Griffin se cache dans cette ville ! Il se cache exactement dans la dernière des trente et une villas que Patterson a visitées ce matin !

CARSON, *il se lève, fait quelques pas*. Dieu sait que je n'aime pas les suppositions, Jess, mais imaginons un instant que vous ayez vu juste... Comment expliquez-vous alors que Griffin et ses deux acolytes aient réussi à se maintenir depuis vingt-quatre heures dans une maison habitée sans que nous ayons été prévenus ? C'est impossible, sauf cas de complicité.

BARD. Et la peur, Carson, qu'est-ce que vous en faites ? Qui vous dit qu'il n'y a pas là-bas une femme, un vieillard ou un enfant qui sert d'otage ?

(*Petit silence. Carson vient se rasseoir, soucieux.*)

FREDERICKS. Bon. De toute manière, je vois mal Glenn Griffin en train de casser le cou à qui que ce soit. Il n'est pas assez costaud pour ce genre de sport.

BARD. Lui, non, mais le dénommé Sam Robish, c'est autre chose. Tu as lu son dossier ? La seule fois où il a gagné sa vie honnêtement, c'était en déchirant des annuaires du téléphone dans un cirque !

(*Petit silence. Carson et Fredericks se regardent. Fredericks hausse les épaules.*)

FREDERICKS. C'est du roman, mais ça se laisse lire.

(*Carson se retourne vers Bard.*)

CARSON. Ça va, Jess. On va essayer votre truc. Donnez vos ordres.

BARD, *stupéfait.* Quoi ? Voyons, Carson, je n'ai pas d'ordres à donner au F.B.I. ni à la police d'Etat ! Ce serait plutôt le contraire.

CARSON, *souriant.* Pas cette fois. Vous avez entendu, Fredericks ? C'est du roman, mais il faut que ce soit *votre* roman. Comprenez-moi, Jess, je veux bien partager votre échec, mais pas votre réussite...

FREDERICKS. Moi non plus. On t'écoute, Œil de Lynx.

(*Bard hésite une fraction de seconde, puis il a un bref sourire.*)

BARD. Merci. J'accepte... Vous, Carson, vous disperserez vos équipes par petits groupes dans le quartier ouest le long des trois avenues principales. Deux voitures télé-radio camouflées assureront le contact à Crescent Drive et Mail Street.

WINSTON. Camouflées en quoi ?

BARD. En ce que tu voudras. Toi, Fredericks, tu vas ramasser les chèques de Patterson et filer immédiatement au labo. Il n'y a qu'une chance sur mille pour que Griffin ou quelqu'un de sa bande en ait touché un, mais ça me suffit.

FREDERICKS, *hochant la tête.* Tu cherches une aiguille dans une meule de foin, Jess... Enfin, si ça t'amuse !...

(*Il prend une enveloppe sur le bureau et y glisse les chèques un à un en les prenant avec une pince à épiler qu'il tire de sa poche pendant que Bard continue.*)

BARD. Tu rassembleras ensuite la totalité de tes motards et de tes équipes de choc avec tout leur fourbi...

FREDERICKS. Pour leur dire quoi ?

BARD. Pour leur dire de rentrer chez eux tremper la soupe !

FREDERICKS, *ahuri.* Hein ?

BARD. Tu ne garderas avec toi que tes six meilleurs tireurs répartis dans trois voitures rapides. Pas de voitures de police. Des voitures particulières. Et je ne veux pas de gueules de raies aux portières avec l'air de vouloir tout bouffer ? Le genre touriste et bon enfant. Qu'ils embarquent des filles, au besoin, pour donner le change !

FREDERICKS, *gémissant.* Alors, ça ! Alors, ça ! Mais tu es complètement dingue !

BARD. Fredericks, Griffin est un tueur et il a des otages. Je ne veux pas qu'il puisse apercevoir un seul vrai flic à l'horizon ! Ni lui ni personne !

FREDERICKS. Mais, bon Dieu, Jess, on n'a jamais vu une opération de police goupillée comme ça ! Le district-attorney va me mordre !

CARSON. Je suis inspecteur principal du F.B.I., Fredericks. Je couvre Bard. Vous direz à votre district-attorney de venir me mordre, moi !

(*Les lumières s'éteignent brusquement.*)

CHEZ LES HILLIARD (mardi, 19 heures)

Les lumières sont allumées. Hank est seul, à son poste habituel d'observation, près de la porte. On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête, mais le moteur continue de tourner. Puis un claquement de portière. Hank regarde par l'imposte vitrée du battant. Il a le revolver à la main. Un temps léger, puis il ouvre la porte pendant qu'on entend la voiture repartir. Cindy entre. Hank referme la porte derrière elle.

CINDY, *regard circulaire.* Où est ma mère ?

HANK. Dans la cuisine. Elle prépare les sandwiches. Glenn la surveille et le gosse est avec eux... (*Cindy quitte son manteau. Derrière elle, il fait un pas en avant pour l'aider, puis y renonce.*) Vous êtes revenue en taxi ?

CINDY. Bien obligée ! Papa... mon père m'a téléphoné au bureau pour me dire qu'il lui fallait ma voiture pour ce soir et que je devais rentrer par mes propres moyens...

HANK. C'étaient les ordres de Glenn. Votre père doit aller chercher Robish pour le ramener ici.

CINDY. Robish ?... Il est sorti ?

HANK. Il est allé faire une course...

(*Il allume une cigarette. Elle le regarde.*)

CINDY. Je ne comprends pas...

HANK. Des fois, ça vaut mieux...

CINDY, *inquiète.* Il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas ?... Je veux savoir ! Il s'agit de mon père !

HANK. Votre père n'a rien à voir là-dedans, mademoiselle Hilliard. Ce n'est pas lui qui a éteint le vieux. C'est Robish.

CINDY. Quoi ?... Eteint ?... Vous voulez-dire... tué ? Vous... vous avez tué un homme ?

HANK. Pas moi. Robish

CINDY, *livide.* Qui ?... Qui était-ce ?

HANK. Un nommé Patterson.

CINDY. Mon Dieu !... (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil, le visage dans les mains.*)

HANK. Il est venu ici, ce matin... Il a fourré son nez là où il fallait pas... C'est tout.

CINDY, *lentement.* Patterson !... Vous ne savez pas ce que vous avez fait... C'était un pauvre vieux... La bonté faite homme !... Il passait sa vie à découper des pantins dans des vieilles caisses pour les distribuer aux gosses du quartier... Et vous l'avez tué !

HANK, *dans une sorte de rage contenue.* Assez ! Vous allez me foutre un peu la paix avec votre « vous » ? Vous ! Vous !... Toujours « vous ». J'ai rien fait, moi, vous entendez ? (*Il jette sa cigarette et marche sur elle. Cindy se lève, effrayée.*) J'ai jamais rien fait ! J'ai toujours suivi ! Suivi tout le monde ! Ma mère dans les bistrots, mon père dans les bordels et mon frère en prison !... Est-ce que c'est ma faute si j'ai jamais rien eu à choisir ?... (*Il se calme et réussit à sourire.*) Excusez-moi. Je n'en avais jamais dit aussi long à personne... Je ne sais pas ce qui m'a pris, brusquement...

CINDY, *après un temps léger.* Hank... (*Il s'était détourné d'elle. Il se retourne.*) Hank, pourquoi n'avez-vous jamais essayé de réagir ? De vous tirer de tout cela ?

HANK. Parce qu'on ne peut pas s'en tirer, Cindy... C'est comme un homme qui grimperait au sommet d'un arbre pour sauver sa peau et qui verrait l'arbre grandir à mesure qu'il grimpe. Il a beau faire du chemin, il lui en reste toujours autant à faire, vous comprenez ?... (*Il sourit.*) Merci quand même. C'est gentil d'y avoir pensé... (*Un temps léger.*) Dites, puisqu'on est un tout petit peu copains, maintenant, vous ne pourriez pas me donner dix dollars ?

CINDY, *étonnée.* Dix dollars ?...

HANK. Oui... Remarquez que, si vous ne pouvez pas ça ne changera pas grand-chose, mais j'aimerais tout de même mieux... (*Cindy ouvre son sac et lui tend un billet. Il le prend.*) Merci. Je ne vous vole pas, vous savez. C'est à peu près ce que ça vaut d'occasion...

CINDY. Quoi ?

HANK. Ça... (*Il sort son revolver de sa poche et le lui tend. Cindy recule.*) Fourrez-le dans votre sac ! Vite !

CINDY. Hank !

HANK. Vite, bon Dieu... (*Il arrache le sac des mains de Cindy, y glisse le revolver et remet le sac sous le bras de la jeune fille.*) Et surtout, ne vous en servez pas vous-même ! N'essayez même pas ! Glenn est trop rapide pour vous. Glissez-le à votre père en douce. C'est juré ?

CINDY, *affolée, bouleversée.* Hank !... Hank...

HANK. C'est juré ?

CINDY. Oui.

HANK. Bonne chance, Cindy... (*Il entend une porte s'ouvrir. Dans un éclair, il saisit Cindy par le bras et l'attire contre lui, brutalement, en élevant la voix.*) Allez, allez, pas d'histoire ! (*Il la fouille, promenant ses mains le long de son corps. Cindy a fermé les yeux. Debout sur le seuil Glenn le regarde faire en souriant.*) Le sac, maintenant !

(*Cindy lui tend son sac. Il l'ouvre, feint d'en vérifier le contenu, le lui rend.*) Ça va.

GLENN, *amusé.* Dis donc, petit, la rouquine s'apprivoise, on dirait ?

HANK. Apprivoisée ou pas, elle est rudement bien fichue, en tout cas !

GLENN, *riant.* Sacré gosse ! (*A Cindy.*) Et tu sais, il s'y connaît !... Alors, mademoiselle Hilliard, cette journée de labeur s'est bien passée ? On a été sage ? (*Silence de Cindy qui pense à Dieu sait quoi.*) A propos, à quelle heure as-tu amené ta bagnole à ton père ?... (*Silence de Cindy.*) Dis donc, Cindy, je te parle ! (*Il lui envoie une bourrade qui la secoue tout entière, comme si elle se réveillait en sursaut.*) Je te demande à quelle heure tu as amené ta bagnole à ton père !

CINDY. Il devait être environ six heures...

GLENN. Parfait. (*Il consulte la montre de Dan qu'il porte à son poignet.*) Ils ne vont plus tarder, maintenant. On a annoncé à l'émission de quatre heures que les flics avaient déniché Patterson dans le parc. Tout va bien... (*Il cligne de l'œil vers Hank et sifflote joyeusement. Eleonor paraît, portant un plateau avec des sandwiches, des bouteilles de bière et des verres.*) Posez ça sur la table, madame Hilliard, et si vous avez la dent, ne vous gênez pas. Les émotions, ça creuse... (*Il prend un sandwich et y mord à pleines dents.*) Sers-toi, Hank... (*Hank demeure immobile près de la porte. Il a la main droite enfoncée dans la poche de sa veste. Il semble guetter quelque chose. Glenn n'y fait pas attention.*) Où est donc mon petit ami Ralphie, madame Hilliard ?

ELEONOR. Il dîne à la cuisine.

GLENN. Parfait. Pendant qu'il bouffe, au moins il ne parle pas ! (*Vaguement intrigué par le mutisme de Hank, il se tourne vers lui.*) Eh bien, petit, qu'est-ce que tu fiches dans ton coin ? Viens donc prendre un sandwich !...

HANK. Je m'en vais, Glenn.

(*Glenn venait de prendre une bouteille de bière. Il tient déjà son sandwich de l'autre main. Il reste un instant immobile, sans comprendre. Cindy s'est retournée d'un bloc vers Hank.*)

GLENN. Tu t'en vas ?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Tu t'en vas où ?

HANK. Je ne sais pas encore. Je m'en vais, voilà tout.

GLENN, *la voix changée, hostile.* Dis donc, Hank, tu es dingue, ou quoi ?... Qu'est-ce qui te prend ?

HANK, *lentement, sans colère.* J'en ai assez, Glenn... Assez de tout en général et de toi en particulier. Assez de Robish. Assez de votre boucherie... Hier, c'était le gardien de la prison. Aujourd'hui, c'est Patterson. Je ne veux pas savoir qui ça sera demain. Je ne veux plus faire partie de toute cette saleté, même par mon silence. Je veux essayer de me tirer de là, Glenn. Je veux essayer de grimper à mon arbre...

(*Cindy se raidit et ferme les yeux. Glenn reste un instant silencieux. Il tient toujours son sandwich dans une main et sa bouteille de bière dans l'autre.*)

GLENN, *mauvais.* Tu oublies simplement que c'est moi qui commande, espèce de petit corniaud !... Si tu crois que je vais te laisser filer...

HANK. Je le crois, oui... (*Glenn fait le geste de poser sa bouteille et son sandwich. Dans la poche du veston de Hank, la main saille dangereusement en même temps que le garçon fait un pas en avant.*) Fais pas ça, Glenn ! Reste comme tu es ! (*Glenn s'immobilise.*) Tu aurais deux balles dans la peau avant même d'avoir pu toucher ton revolver... Sois sage !

GLENN, *immobile.* Ça fait deux fois que tu me menaces, Hank. Tu as attendu que j'aie les deux mains occupées...

HANK. De quoi tu te plains ?... C'est un truc que tu m'as appris... (*Il recule lentement vers la porte sans quitter Glenn des yeux.*) Adieu, Glenn.

GLENN, *la voix changée.* Hank !... Tu ne vas pas faire ça ?... Tu ne vas pas me quitter, dis ? Moi sans toi, ce ne sera plus la même chose !... Je t'aime, petit... De tout mon cœur, tu sais bien !...

HANK, *lentement.* Je sais, Glenn... Quelle chance j'aurais eue si tu ne m'avais pas aimé !... (*Il a atteint la porte. Il fait glisser le verrou d'une seule main, sans se retourner.*) Adieu...

GLENN, *désespéré.* Hank ! Non ! Réfléchis une seconde ! Les flics nous cherchent ! Qu'est-ce que tu vas faire tout seul ? Tu n'as pas un rond en poche ! Attends au moins que le fric soit arrivé ! Tu partiras après ! Je te jure que je te laisserai partir ! Mais pas comme ça, Hank ! Pas comme ça !

HANK. Je faucherai une voiture. Tu m'as appris ça aussi...

GLENN. Alors, prends au moins le cabriolet de la rouquine ! Il est là !

CINDY. Prenez-le, Hank.

HANK. Non. Les cabriolets, ça se repère trop vite...

GLENN, *résigné.* Bon, ça va... Alors, écoute-moi bien, Hank... Surtout, ne fais pas l'idiot. Fonce droit vers le sud, par Bedford et New Albany, passe l'Ohio à la hauteur d'Ashland, continue jusqu'à Pikeville et va te planquer dans la cabane du père Stark. C'est là-bas que je te retrouverai. Tu as bien compris.

HANK. Oui, Glenn... (*Il ouvre la porte, toujours en faisant face à Glenn.*) Adieu, Glenn...

GLENN, *bouleversé.* A bientôt, Hank... Et sois prudent, surtout !... Sois prudent, petit ! Ne fais pas de bêtises !...

HANK, *doucement.* Si seulement tu m'avais dit tout ça plus tôt, Glenn...

(*Il a un bref regard vers Cindy qui le regarde, une ombre de sourire, puis il ouvre complètement la porte derrière lui et sort à reculons. La porte se referme. Personne ne bouge dans la pièce pendant

deux ou trois secondes. Puis Glenn ouvre les mains, laissant tomber par terre sa bouteille et son sandwich.)

GLENN, *le regard perdu.* Il est parti... Hank est parti... C'est la première fois... (*Il tourne la tête vers Cindy, vient lentement vers elle, mauvais.*) Et c'est grâce à toi, rouquine ! C'est ta faute ! C'est toi qui lui as mis dans la tête toutes ces idées à la gomme ! C'est toi qui m'as pris Hank, saleté de fille !...

(*Les mains remontent lentement le long du cou de Cindy. Elle ne bronche pas. Elle regarde Glenn. Elle a les deux mains crispées sur le fermoir de son sac. Eleonor, livide, fait un pas en avant.*)

ELEONOR, *dans un souffle.* Griffin ! Non !

CINDY, *les yeux dans ceux de Glenn.* Ne bouge pas, maman.

(*Les mains de Griffin se sont posées sur le cou de Cindy, prêtes à serrer. On entend le léger déclic du fermoir qui s'ouvre, un temps léger.*)

GLENN, *bas.* Tu veux savoir pourquoi je ne te tue pas, Cindy ? Parce qu'il t'aime... Maintenant, tu es sacrée... Je veux te garder vivante pour lui... Vivante aussi longtemps qu'il vivra... (*Lentement ses mains quittent le cou de Cindy. Il recule d'un pas.*) Va fermer la porte ! (*Cindy obéit sans un mot. Elle referme discrètement son sac et va pousser le verrou de la porte. Glenn se retourne vers Eleonor, figée comme un bloc de pierre.*) Vous, la mère, emportez ce plateau et filez dans votre cuisine ! (*Eleonor ne bouge pas. D'un coup de pied furieux, il envoie le plateau, les sandwiches, les verres et les bouteilles rouler par terre. Il se met à hurler brusquement.*) Foutez-moi le camp !

(*Terrorisée, Eleonor recule lentement. Ralphie surgit de la cuisine et se jette vers sa mère.*)

RALPHIE, *affolé.* Maman ! J'ai peur !

GLENN, *l'arme braquée.* Et enlevez-moi ce môme de devant les yeux ! Vite !...

(*Eleonor se place entre Ralphie et Glenn tout en continuant de reculer. On entend alors le bruit d'une voiture qui s'arrête, puis un claquement de portière. Son attention brusquement détournée, Glenn regarde vers la porte. Deux coups rapides y sont frappés... puis un coup isolé... puis encore deux autres coups.*)

GLENN, *détendu.* C'est Robish. Ouvre, Cindy !

(*Cindy ouvre la porte. Dan paraît, suivi de Robish, un Robish hilare et en pleine euphorie. Glenn remet son arme dans sa poche.*)

ROBISH, *jovial.* Salut, Glenn ! Je n'aurais jamais cru que ça me ferait tellement plaisir de te revoir ! Ouf ! (*Il se laisse tomber béatement dans un fauteuil.*) On peut dire ce qu'on voudra, la famille y a que ça de vrai !...

GLENN. Ça s'est bien passé ?

ROBISH, *réjoui.* Tu peux pas savoir ! A croire que le vieux lui-même y mettait du sien ! Si tu avais vu le coin qu'il a choisi pour s'arrêter ! C'est bien simple, j'aurais pas fait mieux !

GLENN. Tu n'as pas laissé tes empreintes digitales se balader un peu partout, j'espère ?

ROBISH. Dis donc, Glenn, pour qui tu me prends ? Il y avait un vieux chiffon qui traînait à l'arrière. Je me suis entortillé la main avec.

GLENN. Parfait... Cindy, tu as oublié de pousser le verrou... (*Cindy obéit. Glenn vient vers Hilliard qui, depuis son entrée, est planté au milieu de la pièce, les bras pendant le long du corps, le regard perdu droit devant lui.*) Excusez-moi de vous réveiller, monsieur Hilliard. C'est pour la petite formalité habituelle... (*Sans un mot, Hilliard écarte un peu les bras. Glenn le fouille consciencieusement.*) A propos, pas de nouvelles de mes vingt mille dollars ?... (*Hilliard secoue lentement la tête.*) Ils arriveront sûrement au courrier de huit heures. Vous avez prévenu votre secrétaire ?

DAN, *morne.* Oui. Elle téléphonera...

GLENN, *il a fini la fouille.* Parfait. Vous pouvez baisser les bras, maintenant. (*Dan obéit.*) Et ne faites pas cette tête ! Secouez-vous ! Personne n'avait demandé à ce vieil imbécile d'aller fourrer le nez dans votre garage... Il n'avait qu'à rester tranquille !

ROBISH, *méprisant.* De toute manière, il tenait même plus sur ses fumerons, Glenn ! Parole ! Comme je l'expliquais à M. Hilliard dans la voiture, j'ai eu l'impression d'écraser une mouche ! Ça faisait pitié !

DAN, *à bout de force.* Faites-le taire, Griffin ! Pour l'amour de Dieu, faites-le taire ! Je n'en peux plus... Voilà une heure que je trimbale cette brute !... Une heure que je l'écoute !

ROBISH, *indigné.* Non mais, dites donc ! Pas plus brute que vous !

GLENN. Tais-toi, Robish !

ROBISH, *sincère.* Ah non ! Tu permets ? (*Il se lève et fait un pas vers Hilliard.*) Ecoutez-moi bien, vous ! J'ai fait au vieux ce que j'avais à lui faire, d'accord, mais je l'ai fait proprement ! Il a pas souffert ! J'ai jamais fait souffrir personne, moi ! Compris ? Alors, fermez votre clapet ! (*Il se rassied.*) Non, mais tout de même !

GLENN. Ça va, Robish, ça va... Allez vous asseoir, monsieur Hilliard... (*Dan obéit lentement.*) Madame Hilliard, si vous voulez vous rendre utile, montez donc fourrer votre gosse au plumard. Ce sera toujours ça de gagné.

RALPHIE. Je veux pas aller me coucher ! C'est pas l'heure !

GLENN. C'est surtout pas l'heure de me marcher sur les pieds, espèce de poison ! Tu as compris ?

ELEONOR. Allons, chéri, sois gentil... Viens avec maman... Je resterai près de toi. Je te raconterai une belle histoire...

RALPHIE, *il regarde Glenn.* Une histoire de gendarme, alors !

(*Eleonor l'emmène. Ils montent l'escalier et disparaissent dans la chambre de l'enfant.*)

CINDY. Et moi ? Je peux aller me coucher ?

GLENN. Riche idée. File !

CINDY, *arrêtée au bas des marches.* Tu devrais venir toi aussi, papa... Tu as l'air fatigué...

GLENN. On est tous fatigués, rouquine. Je garde ton père avec moi. Le téléphone peut sonner d'une minute à l'autre et il faudra qu'il aille chercher en vitesse mes vingt mille dollars...

CINDY, *hésitante.* Mais, je... J'ai quelque chose à lui dire... Ce sera vite fait.

GLENN. Tu le lui diras une autre fois. File !

(*Cindy hésite puis se met à monter lentement, son sac serré contre elle. Avant de disparaître, elle jette encore un regard vers son père, mais il ne lui prête aucune attention, perdu dans ses pensées.*)

ROBISH. Dis donc, Glenn, quand c'est qu'on casse la graine, dans cette bicoque ? J'ai faim, moi ! J'ai fait de l'exercice !

GLENN. Le menu est par terre. Tu n'as qu'à te baisser. C'est tout ce qui reste.

(*Robish regarde les bouteilles de bière et les sandwiches répandus sur le tapis.*)

ROBISH, *écœuré.* Mais c'est dégoûtant, un service pareil ! (*Il se lève, va prendre un sandwich et une bouteille qu'il décapsule avec les dents.*) Ton petit frère chéri qui ne fiche rien de toute la sainte

journée, il pourrait pas s'occuper au moins de ce genre de truc, non ?

GLENN. Hank est parti.

(*Sensation chez Dan et Robish qui ouvre des yeux ronds de stupeur.*)

ROBISH. Parti ?... Comment ça « parti » ?

GLENN, *agressif*. Par la porte ! Il s'est tiré, si tu préfères ! Il t'avait assez vu, figure-toi !

ROBISH, *suffoqué*. Bon Dieu de bon Dieu ! Et tu l'as laissé faire ?

GLENN, *mauvais*. Pourquoi pas ? Il voulait partir, il est parti, voilà tout ! Ça te regarde ?

ROBISH. Un peu que ça me regarde ! Ma parole, tu es complètement siphonné, Griffin ! Laisser filer un môme pareil ! Si jamais les flics le harponnent et qu'il se mette à table, qu'est-ce qu'on fait, nous ? On se déguise en petits oiseaux ?

GLENN. Ne t'inquiètes pas de ça, gros sac ! Hank est un homme ! Un vrai ! Et d'abord personne ne l'attrapera jamais !... Il n'y a pas un seul flic assez malin pour ça dans tout ce pays de bouseux ! Il s'en tirera ! Pas vrai, monsieur Hilliard, qu'il s'en tirera ?

DAN. Je le lui souhaite de tout mon cœur...

GLENN, *heureux*. Merci, monsieur Hilliard... Vous voyez, il y a tout de même deux ou trois trucs sur lesquels nous sommes d'accord... (*A Robish.*) Et puis il est armé, Robish, et Hank Griffin avec un feu entre les mains, ça fait du bruit, je te jure !... Alors, te voilà rassuré ?

ROBISH. Rassuré ? Tu es un imbécile, Glenn. La reine des pommes ! Ton frangin a autant de chances de s'en tirer qu'un lapin dans un stand de tir ! Le premier flic qui le voit...

GLENN. Quel flic ? Tu en as vu, toi, des flics, en venant ici ?

(*Robish secoue lentement la tête.*)

ROBISH. Non... Ça, je peux pas dire que j'en ai vu... Même pas en rêve ! Tout ce qu'on a rencontré dans le secteur, c'est des types qui font la foire en bagnole avec des filles sur leurs genoux...

GLENN, *triomphant*. Alors ?

ROBISH. Alors c'est pas normal... Des flics, on devrait en trouver treize à la douzaine à tous les coins de rue !

GLENN. Laisse tomber, Robish. Tu débloques ! Les flics sont en plein cirage et Hank ne craint rien... Tiens, il me semble que je le vois d'ici !... (*Il sourit dans le vide. Les lumières commencent à baisser progressivement.*) Il se glisse de porte en porte... Les rues sont toutes noires... Attention, petit, ne cours pas, surtout ! Faut jamais courir... Là, c'est ça ! Tout doucement... Et traverse dans les clous, hein ? C'est pas le moment de te faire repérer... Bravo !... Le parking, maintenant... Fais gaffe au gardien ! Regarde d'abord !... Bon. Et ne saute pas dans n'importe quelle bagnole ! Prends-en une qui ne soit ni trop neuve ni trop vieille... La Chevrolet grise, c'est ça ! Des Chevrolet, y en a partout... Allez, vas-y ! Vas-y, Hank ! C'est gagné, maintenant ! Fonce, petit ! Fonce !

(*Les lumières se sont presque éteintes. A ce moment le téléphone se met à sonner. Ils se retournent tous vers l'appareil.*)

BUREAU DU SCHERIFF (mardi, 19 h. 30)

Lampes allumées. Sur un chevalet d'architecte, un plan de la banlieue d'Indianapolis a été épinglé déjà tout strié de coups de crayons de couleur. Bard est debout devant le tableau. Winston est assis à la table. Il baille.

BARD. Et dans la voiture numéro 4 ?

WINSTON. Deux malabars de la police d'Etat : inspecteur Milland et Harry Joyce, plus une mignonne petite brunette des services auxiliaires. Ils ne s'embêtent pas, je te jure !

BARD. Quel secteur ?

WINSTON. Parcelles 277 à 299 du cadastre, de l'ouest de la rue Colman jusqu'à la rivière... (*Bard entoure d'un trait rouge une autre partie du plan.*) Mes gars à moi gardent le pont et la passerelle... Dis donc, Jess, tu ne trouves pas ça un peu maigre ?

BARD, *planté devant le plan*. Quoi ?

WINSTON. Ton dispositif. Ça ne fait jamais qu'une dizaine de flics et six voitures pour contrôler plus de trente-cinq mille mètres carrés de terrain. Griffin pourrait y faire passer un troupeau d'éléphants sans même qu'on s'en aperçoive ! Moi, à ta place...

(*Entrée en trombe de Fredericks. Bard et Winston se retournent d'un bloc.*)

FREDERICKS, *tonitruant*. Ça y est, Jess ! Tu as gagné, mon gars ! En plein dans le mille !

BARD, *la voix cassée*. Tu... Tu as la réponse du labo ?

FREDERICKS. J'en arrive ! Ils en ont bavé, je te jure ! Toutes les empreintes s'étaient brouillées dans les poches de Patterson. Rien sur les vingt-deux premiers chèques examinés. Et puis, brusquement, au vingt-troisième, voilà que Dietrich pousse un rugissement ! Ça y était, Jess ! C'était bien l'empreinte du pouce droit de Glenn Griffin !

BARD. Bon Dieu !... Pas de doute possible, hein ?

FREDERICKS. Pas de doute possible.

BARD. Qui est le signataire du chèque ?

FREDERICKS. Une femme. Eleonor Hilliard, 3, rue Cooper. En plein quartier ouest.

BARD, *à Winston*. C'est ton secteur, Tom. Tu connais ça ?

WINSTON. Oui... Elle a un mari qui travaille à Indianapolis aux Grands Magasins Johnstone, une fille dans les dix-neuf ans, drôlement bien fichue, et un môme en culottes courtes qui passe sa vie à coincer tous les boutons de sonnette du quartier avec des bouts d'allumettes. Pas de domestiques.

BARD. Merci... (*Il actionne le poste radio-émetteur. Des lampes s'allument.*) Urgent ! Commissaire Bard appelle voiture numéro 5... Commissaire Bard...

VOIX DE CARSON. Ici, voiture numéro 5. Inspecteur Carson. Vous avez du neuf, Jess ?

BARD. Un peu, oui !... Le labo a retrouvé les empreintes de Griffin sur un des chèques ! On le tient, cette fois !

VOIX DE CARSON. Vous avez un sacré flair, Jess ! Bravo ! Envoyer l'adresse !

BARD. Hilliard, 3, rue Cooper, entre l'avenue Keystone et la rivière. Alertez immédiatement les voitures 1, 2, 3 et 4...

VOIX DE CARSON. Vu.

BARD. Rassemblement général au carrefour Keystone et Harping. Planquez les voitures dans les allées particulières, débarquez les hommes dans le plus grand silence et cernez la maison. Ni sirènes ni coups de sifflet, sauf urgence. Embarquez en douce tout ce qui entre et tout ce qui sort, mais ne tirez qu'en cas d'obligation absolue !

VOIX DE CARSON. Bon. Et après ça, qu'est-ce qu'on fait ? On s'occupe de la maison ?

BARD. Non ! Il y a là-dedans une femme et deux gosses ! Pour l'amour de Dieu, ne faites rien

encore ! Attendez mes ordres !.. (*Silence dans le micro.*) Allô ! Carson, allô ! Vous m'entendez ?

(*Encore un petit silence.*)

VOIX DE CARSON, *sans enthousiasme.* Oui, Jess... C'est bon, on attendra... Terminé ?

BARD. Terminé. (*Il coupe le contact émetteur.*)

FREDERICKS. Tu es fou, Jess ? Il faut foncer, voyons ! Tout de suite !

BARD. Non. Il faut attendre.

FREDERICKS. Attendre quoi ? Nous ne serons jamais mieux placés. En profitant du bénéfice de la surprise nous pouvons tout régler en vingt minutes sans perdre un seul homme !

BARD. En vingt minutes, hein ?

FREDERICKS. Peut-être moins !

BARD. Et combien de temps, d'après toi, faut-il à un fou furieux pour loger une balle de revolver dans la tête d'un gosse ?

FREDERICKS, *bien en face.* Pas plus qu'il n'en faut à un flic pour se faire descendre !

BARD. C'est exact... Seulement, les flics c'est fait pour ça, Fredericks. Pas les enfants.

(*Un petit silence. Fredericks détourne les yeux.*)

FREDERICKS. Bon, ça va... Après tout, c'est toi le patron... Salut, Jess ! (*Il sort.*)

(*Bard se retourne vers Winston.*)

BARD. Finalement, je n'étais peut-être pas fait pour ce métier, Tom...

WINSTON. Qui est fait pour ce métier ? C'est un métier qu'on fait, voilà tout. Si on le fait mal on est un salopard et si on le fait bien on est une brute... Ceci dit, tu as une idée sur la suite des événements ?

BARD. Pas l'ombre !... Attendre, voilà. Attendre que quelque chose se présente...

WINSTON. Et s'il ne se présente rien ?

BARD, *sombre.* Alors tant pis... Tant pis pour tout le monde !... (*Il va vers le plan de la ville.*) Tom, je voudrais que tu me déniches une planque dans le voisinage immédiat de la villa Hilliard... Quelque chose qui domine la maison... Tu as ça en magasin ?

WINSTON, *souriant.* Peut-être bien... Je connais le quartier par cœur. J'y ai passé une bonne partie de ma jeunesse studieuse à escalader les murs des jardins pour aller faucher des pommes... Maintenant, c'est les miennes qu'on fauche !... (*Il regarde le plan aussi.*) Qu'est-ce que tu dirais du grenier des Wallings ?

BARD. Qui est-ce ?

WINSTON. Les voisins immédiats des Hilliard. Ils ont au-dessus de leur garage une sorte de pigeonnier qui domine tout le coin avec une vue imprenable sur notre petit ami Griffin. Ça te va ?

BARD. Au poil. File là-bas et installe tout en vitesse. Matériel radio portatif, haut-parleur, tout le fourbi habituel. Il te faut combien de temps ?

WINSTON. Le temps que tu me donneras.

BARD. Je t'en donne la moitié.

WINSTON. Je n'en espérais pas tant !...

(*Il sort. Bard reste seul. Puis il actionne le poste radio-émetteur.*)

BARD. Commissaire Bard appelle voiture numéro 5... Commissaire Bard appelle...

VOIX DE CARSON. Ici voiture numéro 5. Inspecteur Carson. J'écoute.

BARD. Ça va, là-bas ?

VOIX DE CARSON. Tout va bien. Le dispositif sera en place dans cinq minutes. Rien de neuf.

BARD. Rien... (*Un petit temps.*) Vous savez, Carson, je... je voudrais vous remercier, pour tout à l'heure... Vous avez été très chic de m'écouter... Je sais bien que je n'ai pas donné des ordres tout à fait réglementaires... J'aurais dû attaquer immédiatement bien sûr... Seulement, voyez-vous, c'est à ce gosse que je pense... Le gosse des Hilliard... Il doit avoir à peu près l'âge du mien... (*Il baisse la tête.*) ... L'âge que le mien aurait, je veux dire... Vous comprenez, Carson ?...

VOIX DE CARSON. Oui, Jess, je comprends. Ne vous en faites pas pour ça... Terminé ?

BARD. Terminé. (*Il coupe le contact-émetteur.*)

(*Les lumières s'éteignent du même coup. Elles s'allument aussitôt dans...*)

LE GRENIER DES WALLINGS (mardi, 20 h. 30)

Le troisième décor de la pièce peut être très petit. Ce qui importe, c'est qu'il soit surélevé au-dessus du niveau de la scène pour donner l'impression d'être vraiment perché quelque part dans la nature par rapport au reste du paysage. C'est un grenier avec une très large ouverture qui donne face aux spectateurs. Exactement, il faudrait que l'ouverture soit aussi large que le grenier lui-même. Impression de poussière et de vétusté. Une ou deux vieilles malles éventrées serviront de sièges. A genoux devant un poste radio-émetteur portatif. Tom Winston tient un tournevis dans une main et un micro dans l'autre.

WINSTON, *au micro.* Essai poste portatif ! Tom Winston appelle sergent Dutch... Tom Winston appelle sergent Dutch !... (*Il ressere quelque chose avec son tournevis.*) Appelle sergent Dutch... Tom Wilson appelle...

VOIX DE DUTCH. Le voilà ! C'est toi, Tom ? Ne gueule pas si fort, bon Dieu ! Tu vas faire sauter les fusibles !

WINSTON. Bouge pas, chéri. C'est l'ampli qui débloque...

(*Il se livre à un bref et mystérieux réglage avec son tournevis.*) Tu m'aimes mieux comme ça ?

VOIX DE DUTCH. Tu parles ! On dirait Donald Duck dans la « Traviata » ! Terminé ?

WINSTON. Terminé.

VOIX DE DUTCH. Chouette !

(*Winston reste encore quelques secondes à régler le poste. La porte s'ouvre et Bard paraît. Il porte un ciré noir serré à la taille et il tient sous le bras un fusil à balles sur le canon duquel a été fixé un viseur téléscopique.*)

BARD. C'est fini, Tom ? Ça marche ?

WINSTON, *le nez dans le poste.* Haute fidélité garantie ! Dutch n'en revenait pas ! (*Il se relève.*) Cette fois, ça y est !

(*Bard a déposé son ciré noir. Assis sur une des malles, il charge méticuleusement son fusil. Puis il l'épaule, face à la salle, le remet sur ses genoux et nettoie les lentilles du viseur téléscopique avec un morceau de chiffon. Ceci, pendant les répliques qui suivent.*)
Rien de neuf depuis tout à l'heure ?

BARD. Rien. (*Regard bref devant lui, par l'ouverture.*) Si je n'avais pas la certitude absolue qu'ils sont là-bas, je croirais presque que je me suis fichu le doigt dans l'œil... Qu'est-ce qu'ils fabriquent, bon Dieu ? Ils ne bougent pas plus que des pierres !...

(*Il en a fini avec le fusil. Il le pose contre la malle et se met à regarder vers la maison des Hilliard. Winston regarde lui aussi.*)

WINSTON. C'est rigolo, la vie, Jess... Regarde cette jolie petite maison avec ses lumières et son air sage... Elle est l'image même du bonheur et pourtant elle contient toute la peur du monde... (*Silence de Bard.*) Qu'est-ce que c'est, ce machin qui brille sur la pelouse ?

BARD. Un vélo qu'on a oublié de rentrer. Celui du gosse, sans doute...

WINSTON, *souriant.* Ils sont tous pareils, ces sacrés lardons ! Figure-toi que la semaine dernière, le mien... (*Il s'arrête, gêné devant le visage bouleversé de Bard qui regarde toujours droit devant lui.*) Bon. Là-dessus je vais aller rejoindre les copains. (*Il hésite.*) ... Tu... tu vas attendre encore longtemps, Jess ?... Si jamais Griffin se doutait de quelque chose...

BARD, *sans détourner les yeux.* Dans un quart d'heure je donnerai le signal...

WINSTON. Bien... (*Il fait un pas vers la porte, se retourne.*) J'arriverai le premier dans la maison... Je ferai tout ce que je pourrai pour le gosse...

BARD, *sans se retourner.* Je sais, Tom. Merci.

(*Winston va pour sortir. A ce moment la porte s'ouvre et Carson paraît, poussant respectueusement, mais fermement Dan Hilliard devant lui. Winston marque nettement l'arrêt, puis il se tourne vers Bard.*)

WINSTON, *souriant.* Peut-être bien que voilà là quelque chose que tu attendais, Jess. (*Il sort.*)

(*Bard s'est levé. Il regarde avec étonnement Dan qu'il ne connaît visiblement pas, puis Carson d'un air interrogatif.*)

CARSON. C'est M. Daniel Hilliard.

BARD, *il regarde Dan.* Ah !...

CARSON. Je l'ai cueilli au carrefour Harping au moment où il rentrait chez lui en voiture. Il n'est pas content du tout.

BARD, *dans un bref sourire.* Je comprends ça... (*A Dan.*) Je suis le commissaire Bard, de la Police municipale. Asseyez-vous, monsieur Hilliard.

DAN, *sec.* Certainement pas ! Je n'ai rien à vous dire... Cet homme m'a sauté dessus au moment où je rentrais chez moi et m'a traîné ici comme un malfaiteur sans l'ombre d'un motif. (*Par l'ouverture, il jette un bref regard vers sa maison, puis se retourne vers Bard.*) J'ignore totalement ce que vous faites en cet endroit et je ne veux pas le savoir. Cela ne me concerne pas ! Je vous somme de me relâcher immédiatement !

BARD, *il sourit.* Vous relâcher ? Mais vous êtes libre, monsieur Hilliard.

(*Dan, déconcerté, lui jette un regard surpris, hésite une fraction de seconde puis se dirige lentement vers la porte. Carson s'efface pour le laisser passer.*)

BARD. Glenn Griffin doit être en train de jouer avec votre petit garçon. Je comprends que vous ayez hâte de le rejoindre.

(*Dan baisse la tête puis revient à pas lents vers Bard. Il s'assied sur la malle, près du fusil.*)

DAN, *fatigué.* Comment avez-vous fait, pour savoir ?

BARD. C'est notre métier, monsieur Hilliard. Nous savons, voilà tout. C'est le principal.

DAN. Le principal ?... Qu'est-ce que ça change que vous sachiez ? Qu'est-ce que ça change que vous ayez cerné ma maison et truffé le quartier de vos mitrailleuses ? Au premier mouvement suspect, au premier coup de feu que vous tirerez, Griffin abattra un de mes enfants... mon petit garçon, sans doute... Il a neuf ans... (*Dans une rage soudaine, debout.*) Mais vous vous en fichez, vous, les flics ! Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, un enfant de plus ou de moins ? Vous ne savez même pas ce que c'est ! (*Silence de Bard auquel Carson jette un bref regard.*) Excusez-moi, je suis sans doute injuste... En tout cas la solution, s'il y en a une, est entre mes mains. Pas entre les vôtres. Je veux rentrer chez moi !

CARSON. Pour quoi faire ?

DAN, *désemparé.* Je ne sais pas... Je serai près d'eux, en tout cas... Laissez-moi partir !

CARSON. Monsieur Hilliard, il vaut mieux que vous restiez ici. Les forces de police vont bientôt donner l'assaut à votre maison. Moins il y aura de monde dedans, mieux ça vaudra.

DAN. Quoi ?... Mais vous êtes fou... Vous êtes fou ! Il ne faut pas... Je ne veux pas ! Il va les tuer ! Vous entendez ? Il va les tuer ! Laissez-moi passer !

CARSON. Non, monsieur Hilliard. Vous ne serviriez à rien. Nous avons trié les quinze meilleurs tireurs des trois polices de cet Etat. Laissez-les faire. C'est leur boulot.

DAN, *décomposé.* Ce n'est pas leur enfant... C'est le mien... C'est mon petit garçon à moi !... Je... je veux le tenir dans mes bras quand ça arrivera... Je... Je... Par pitié, laissez-moi passer !

CARSON. Non, monsieur Hilliard.

BARD. Laissez-le passer, Carson. C'est le droit de chacun d'aller se faire tuer pour qui lui plaît, même si ça ne sert à rien.

(*Un léger silence. Dan baisse la tête.*)

DAN, *bas.* Merci.

CARSON, *froid.* Vous accumulez les bêtises, Jess. (*Il s'efface pour laisser passer Dan.*) Bonne chance, monsieur Hilliard. (*Il tire de son étui un lourd pistolet de police et le lui tend.*) Prenez au moins ça. Il est armé. Il n'y a plus qu'à appuyer sur la détente.

(*Dan regarde l'arme et secoue lentement la tête en signe de refus.*)

DAN. Griffin me fouillera comme d'habitude dès mon arrivée. Cela ne servirait qu'à lui fournir une arme supplémentaire. Merci... (*Il va vers la porte, se retourne.*) Commissaire Bard, j'ai sur moi dix-huit mille dollars que je rapporte à Griffin. Je viens de les chercher à mon bureau où il se les était fait envoyer par poste aérienne. Il y en avait vingt mille, mais je suis passé tout à l'heure, sur son ordre, au café Lombardi, 221, avenue Mott, et j'en ai remis deux mille à un certain Aldo Spaletta qui s'est engagé, paraît-il, à vous tuer pour cette somme.

BARD. Merci, monsieur Hilliard. Mais Griffin s'est fait rouler. Ça ne vaut pas ça... (*A Carson.*) Vous le connaissez, vous, ce Spaletta ?

CARSON. C'est un vieux client de la maison. Ne bougez pas, Jess. Je m'en occupe... (*Il actionne le poste de radio. Dan, les mains dans les poches de son manteau, la tête basse, réfléchit à Dieu sait quoi.*) Allô ! Inspecteur principal Carson appelle voiture numéro 5... Inspecteur principal Carson appelle...

VOIX DE BRIAN. Ici, voiture numéro 5. Inspecteur Brian. J'écoute.

CARSON. Salut, Hart... Dis-moi, tu te souviens de Spaletta ?

VOIX DE BRIAN. Aldo ? Je le reconnaîtrais à deux cents mètres, les yeux bandés !

CARSON. Ça tombe bien. Il est dans le quartier, probablement entre la gare et le commissariat central, drogué jusqu'aux yeux comme d'habitude, en train de trimbaler son artillerie... Je te laisse carte blanche, Hart. Terminé.

BARD. Merci... (*D'un mouvement de la tête, il lui indique Dan qui n'a pas bougé d'un centimètre, les mains toujours enfoncées dans ses poches et le regard perdu droit devant lui.*) Vous avez changé

d'avis, monsieur Hilliard ?

(*Dan a un léger sursaut. Il regarde Bard.*)

DAN. Oui... (*Il vient vers eux.*) Finalement, j'accepte le revolver.

CARSON, *la main à son étui.* Excellente idée.

DAN. Non. Pas celui-là. Pas un modèle de police. Quelque chose que j'aurais pu acheter chez un brocanteur, par exemple...

BARD. Attendez... (*Il va vers son ciré noir et tire un autre revolver d'une des poches, beaucoup moins important celui-là.*) C'est mon préféré, monsieur Hilliard. Un Beretta italien absolument non réglementaire. Méfiez-vous, la détente est particulièrement douce...

DAN, *sans prendre le revolver.* Il est chargé ?

BARD, *surpris.* Naturellement !

DAN, *il regarde l'arme.* Pouvez-vous le charger à blanc ?

BARD, *ahuri.* A blanc ?

CARSON. Vous espérez arriver à quoi avec un automatique chargé à blanc, monsieur Hilliard ?

DAN. Cela me regarde. Est-ce possible, oui ou non ?

BARD, *interloqué.* Oui, sans doute, mais... (*Il regarde Dan.*) Bon... Je veux bien croire que vous savez ce que vous faites...

(*Dan se détourne vers l'ouverture et regarde la maison. Bard a tiré d'une caissette un nouveau chargeur. Il éjecte la balle réelle logée dans le canon du Beretta, puis retire le chargeur et le remplace par le nouveau.*)

Voici l'objet. (*Dan prend l'arme et la regarde.*) Maintenant, il est tout juste bon à faire partir un merle d'un cerisier...

DAN. Merci... (*Il met l'arme dans la poche de son manteau.*) Encore une question, commissaire. Quand comptez-vous attaquer ?

BARD. Pourquoi ?

DAN. Je vous demande vingt minutes de délai. Vingt minutes à partir du moment où vous m'aurez vu franchir le seuil de ma maison... (*Bard regarde Carson qui hausse les épaules.*) Vingt minutes seulement, commissaire... Il me les faut !

BARD. C'est bon. Vous les avez... Pas vingt et une, monsieur Hilliard.

(*Le signal du poste radio s'allume. Il abaisse le contact.*)

VOIX DE FREDERICKS. ... Numéro 1 appelle commissaire Bard...

BARD. C'est moi, Fredericks. Tu as du neuf ?

VOIX DE FREDERICKS. Un peu, oui !... Tu sais, Hank Griffin... Le frère de Glenn...

BARD. Eh bien ?

VOIX DE FREDERICKS. Il est mort... (*Silence de Bard qui jette un bref regard vers Dan.*) Dobster et moi on patrouillait à la hauteur du parking de la mairie quand on l'a aperçu qui essayait de faucher une Chevrolet... On lui a crié de mettre les mains en l'air. Au lieu de ça, ce ballot les a enfoncées dans ses poches en rigolant... Alors Dobster s'est énervé... Le plus bête c'est que le gosse n'avait rien d'autre sur lui qu'un billet de dix dollars !...

BARD, *sec.* Bravo !

VOIX DE FREDERICKS, *embêté.* Tout le monde peut perdre les pédales au moins une fois, Jess. C'est un métier difficile...

BARD, *dur.* Beaucoup trop difficile pour des types comme Dobster. Tu peux lui dire ça de ma part ! Terminé ! (*Il coupe le contact et se retourne vers Dan.*) Vous avez entendu, monsieur Hilliard ?

DAN. Oui.

BARD. Vous saviez en arrivant ici que Hank Griffin était parti de chez vous ?

DAN. Oui...

BARD. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

DAN. Je voulais lui laisser sa chance... (*Lentement, avec une sorte de surprise dans la voix.*) Hank Griffin, voyez-vous, c'était... c'était presque un ami...

(*Il sort. La porte se referme sur lui. Les lumières faiblissent.*)

DEMEURE DES HILLIARD (mardi, 21 h. 15)

Lumières allumées. Robish arpente lourdement le salon en jetant de temps en temps un regard sur l'extérieur, par la porte, et un autre vers Eleonor qui pleure doucement, écroulée sur le divan, le visage dans les mains. Glenn, assis dans un autre fauteuil, écoute anxieusement le poste portatif de T.S.F. posé devant lui.

VOIX DU SPEAKER. ... Finalement sur le score de sept à cinq. Quant à la rencontre qui devait opposer dimanche sur le terrain La Fayette les redoutables Damiers de l'Ohio au Club des Hérissons d'Indianapolis, tout laisse supposer qu'elle sera annulée à la suite de la blessure à la jambe du gardien des Damiers, le fameux Jakie Prince, dont les dernières nouvelles ne sont pas brillantes... Et maintenant, à demain tout le monde ! N'oubliez pas de sortir votre pardessus du placard ! On annonce une baisse générale de la température. Ici Kirk Obson, du Service des Informations, qui vous a résumé les der...

GLENN, *coupe le contact. Il semble soulagé.* Bon Dieu ! Robish, on a un de ces pots !

ROBISH, *sombre.* Ah ! oui ?

GLENN. Tu as vu ça ? Pas un mot sur Hank ! Sacré gosse, il a réussi à passer à travers ! A nous, maintenant !

ROBISH. Tu veux que je te dise, Griffin ? Tu es la plus grosse andouille des quarante-neuf Etats !... Alors, tu trouves ça normal ?

GLENN. Quoi ?

ROBISH. Tout ! Que personne ne s'occupe de nous à la Radio ni dans les canards, que ton frangin ait réussi à se tailler sans douleur et que le père Patterson ait été passé par profits et pertes en moins de douze heures ?... Ça ne t'épate pas ?

GLENN, *rejoui.* Pourquoi ça m'épaterait, gros sac ? Les flics sont toujours en train de cavaler derrière Hélène, tu comprends ? C'est pour ça que le gosse a eu la vie belle pour se tailler ! Quant à Patterson, tu penses comme ils vont se casser le bonnet pour un malheureux boueux !

ROBISH. Tu arranges tout, toi ! Et les gens du quartier, dis ? Où ils sont ? Aux bains de mer ? Voilà plus de trois quarts d'heure qu'il n'est pas passé une seule voiture sur la route !

GLENN. Et alors ?

ROBISH. Il en passait hier soir, bon Dieu ! Pourquoi il en passe plus, ce soir ?

GLENN. Tu m'embêtes, Robish. Si tu trouves qu'il n'y a pas assez de monde dehors, tu n'as qu'à aller faire un tour !

ROBISH, *têtu.* Et Hilliard ? Qu'est-ce qu'il fiche avec le fric, Hilliard ? Voilà plus d'une heure qu'il est parti le chercher !

GLENN. Tu vas un peu me laisser tomber, oui ? Hilliard devait faire le plein d'essence. Il sera ici dans cinq minutes, Hilliard ! Sage comme une image !

ROBISH. Ouais... En attendant, il n'y est pas !... (*Il fait un pas et tombe en arrêt devant Eleonor qui pleure toujours.*) Et celle-là qui n'arrête pas de chialer ! Tu parles d'une atmosphère ! Parole, Glenn, elle va finir par me ficher des complexes !

GLENN, *riant.* Vous entendez, madame Hilliard ? Vous êtes en train de réveiller le subconscient de l'ami Robish !... Allons, faites-nous une jolie risette...

ELEONOR, *dans une sorte de spasme.* Mes enfants... Vous allez emmener mes enfants...

GLENN. Et après ? Ça leur fera prendre l'air ! On les lâchera demain ou après-demain sur le bord d'une route un peu longue avec tout plein de jolis souvenirs... Pas vrai, Robish ?

ROBISH. Ben voyons ! On va pas les bouffer ! C'est juste pour garantir nos arrières, comme on dit dans l'armée !

GLENN. A propos, ils sont bientôt prêts, oui ? (*Il lève la tête vers le haut de l'escalier.*) Hé ! rouquine ! Je t'avais donné dix minutes ! Grouille !

ELEONOR. Griffin, je vous en supplie, emmenez-moi à leur place ! Laissez-les !... Ce sera la même chose, pour vous ! Je vous promets, je vous jure que...

GLENN, *la coupant.* Ecoutez, madame Hilliard, on a déjà discuté de ça pendant toute la soirée. Ça suffit !

La porte de la chambre de Ralphie s'ouvre et Cindy paraît, tenant Ralphie par la main. Ils sont tous les deux habillés pour sortir. Cindy a un manteau et un foulard de soie noué sous le menton, mais pas de sac. (Important.) *Ils descendent lentement et arrivent en bas de l'escalier. A bout de forces, Eleonor réussit tout de même à se lever et à ébaucher un sourire. Ralphie se jette sur elle dès qu'il la voit.*)

RALPHIE. Maman ! Garde-moi, maman !

ELEONOR, *elle le serre contre elle.* Mon amour, mon petit !... N'aie pas peur. Maman est là...

(*A ce moment, bruit d'une voiture qui s'approche. Claquement de portière. Ils regardent tous la porte. Glenn a tiré son revolver. Robish surveille l'extérieur par l'imposte vitrée.*)

ROBISH. C'est bien Hilliard, Glenn...

GLENN, *l'arme prête.* Seul ?

ROBISH. Tout ce qu'il y a de plus seul. Peut-être que t'avais raison, après tout...

GLENN. Ouvre la porte.

(*Robish ouvre. Dan paraît sur le seuil et entre. Robish referme la porte derrière lui. Dan regarde Eleonor, puis Cindy, sans un mot. Glenn vient vers lui.*)

GLENN. Vous avez pris votre temps, monsieur Hilliard... Je n'aime pas beaucoup ça...

DAN. Je suis tombé dans un embouteillage à la sortie de la ville.

GLENN. Ce n'est pas l'heure des embouteillages, pourtant... (*Dan hausse les épaules.*) Vous avez l'argent ?

DAN. Oui...

(*Il porte la main à la poche intérieure de son manteau. Glenn pointe son arme d'un geste vif.*)

GLENN. Bougez pas ! Les mains en l'air !... (*Dan obéit lentement.*) Je suis assez grand pour le prendre tout seul...

ROBISH, *un pas en avant.* Tu veux que...

GLENN, *tendu.* Bouge pas non plus, toi ! (*Robish s'immobilise. Glenn vient vers Hilliard, l'arme en avant.*) Plus haut que ça, les mains ! (*Dan obéit. Glenn le fouille. Il a un mauvais sourire en regardant Hilliard.*) Un embouteillage, hein ?... (*Il sort le Beretta de la poche d'Hilliard, recule d'un pas.*) Regarde un peu l'embouteillage de M. Hilliard, Robish...

ROBISH, outré. Ah ! la vache ! Il a ramené un feu !...

GLENN. Et pas n'importe quoi !!! (*Il a passé son propre revolver dans sa ceinture et examine le Beretta.*) Un Beretta, s'il te plaît ! (*Il éjecte à moitié le chargeur.*) Huit balles dans le chargeur... (*Il fait jouer la culasse.*) ... Et une dans le canon !

ROBISH, *écœuré.* Bon Dieu ! Après tout ce qu'on a fait pour lui !...

(*Glenn revient lentement vers Hilliard.*)

GLENN, *le Beretta à la main.* Alors on a voulu jouer au petit soldat, hein ?... On s'est cru assez malin pour rouler Glenn Griffin ?... (*Il gifle Dan qui a toujours les bras levés.*) On ne roule pas Glenn Griffin ! Baisse les bras, maintenant, et passe-moi le fric ! En vitesse !

(*Dan obéit, la tête basse. D'une autre poche, il sort une lourde enveloppe et la tend à Griffin.*)

DAN, *morne.* Il manque deux mille dollars, ceux que j'ai remis à Spaletta.

GLENN, *souriant.* Je veux bien te croire sur parole, mais si tu l'as vraiment fait, Aldo a dû te donner un mot de passe. C'était convenu entre lui et moi...

DAN, *morne.* Atlanta, 15 octobre 1950.

GLENN, *soulagé.* Ça va. Tu es idiot, mais tu es honnête, champion... Tu as pensé aussi au plein d'essence ?

DAN, *morne.* Il y a soixante-douze litres dans le réservoir... J'ai laissé les clefs sur le tableau.

GLENN. Très bien... Maintenant on va se séparer, Hilliard... Sans rancune, hein ? Naturellement, on emmène avec nous la rouquine et le moutard. Si tu restes tranquille il ne leur arrivera rien et tu les retrouveras intacts, parole de Griffin ! Sinon... (*Il se retourne vers Robish.*) Je prendrai le volant de la Lincoln. Tu conduis comme un pied. Tu passeras à l'arrière avec les gosses et tu tâcheras de les faire tenir tranquilles !

ROBISH. Et si jamais les flics nous prennent en chasse, qu'est-ce que je fais ? Je pleure ?

GLENN. Tu voudrais que je te refile un feu, hein ?

ROBISH. Et comment ! C'est normal, non ?

GLENN, *après une brève hésitation.* C'est normal... (*Il arrache son propre revolver de sa ceinture et le lui jette.*) Attrape !

(*Il a toujours le Beretta dans la main droite. Robish a saisi l'autre arme au vol.*)

ROBISH. Pourquoi tu me donnes pas plutôt le Beretta ? Il y a neuf balles dedans. Je me sentirais plus tranquille...

GLENN. Pas moi ! (*Il se tourne vers Eleonor qui tient toujours Ralphie serré contre elle.*) Allons, madame Hilliard, il est temps de vous décoller de votre môme ! On ferme ! Dépêchez-vous !

CINDY, *elle renifle.* Papa ! (*Dan lève la tête vers elle. Elle lui sourit.*) J'ai oublié mon sac dans la chambre de Ralphie. Va me le chercher, tu seras gentil... J'ai dû le laisser sur la commode...

GLENN, *agacé.* Allez-y, Hilliard, et grouillez-vous !

(*Dan se dirige vers l'escalier.*)

CINDY, *en larmes.* Avant de descendre, tu regarderas si je n'ai pas oublié d'y mettre mon mouchoir...

(*Dan monte vers les chambres et disparaît dans celle de Ralphie. Glenn s'est retourné vers Robish.*)

GLENN. En attendant, Robish, va donc jusqu'au bout de l'allée pour jeter un coup d'œil. On ne sait jamais...

ROBISH, *placide*. D'accord, Glenn. Dès que tu m'auras donné cinq mille dollars.

GLENN. Quoi ?

ROBISH. Les bons comptes font les bons amis. Tu m'as promis cinq mille dollars quand on s'est tirés ensemble du pénitencier, vu que tu avais besoin d'un malabar pour les gros travaux. Ces cinq mille dollars, faut me les donner, fiston...

GLENN. Ne fais pas l'idiot, Sam. Je te les donnerai après...

ROBISH. T'as beau m'appeler par mon prénom, ça change rien, Griffin. C'est maintenant que je les veux. Pas après. D'abord on n'est pas tellement sûr qu'y en aura un, « d'après ». (*Glenn hésite.*) Te creuse donc pas la tête ! Tu pourras jamais faire tout seul ce qui te reste à faire. T'as besoin de moi. Ça coûte cinq mille dollars, voilà tout...

GLENN. Bon, ça va... (*Il recule un peu, tire d'une seule main l'énorme enveloppe de sa poche.*) Ce sont des liasses de mille. Je vais t'en envoyer cinq...

ROBISH, *attentif*. C'est ça... Et pas à travers la gueule, si tu veux bien. Le truc est un peu vieux... (*Glenn a compté cinq liasses. Il les jette sur un fauteuil, près de Robish. Sans le quitter des yeux, l'autre se baisse, les prend et les fourre dans sa poche. Il a un bon sourire.*) Ça va. Maintenant je suis ton homme, Glenn ! On s'en tirera, sois tranquille. J'ai trop envie de les claquer, ceux-là !

(*Dan sort de la chambre de Ralphie. Il tient le sac de Cindy. Il a un visage de pierre qui ne laisse rien deviner. En arrivant en bas il a un bref regard vers Robish, qui tient toujours son arme, puis il vient vers Cindy.*)

DAN. Voilà ton sac, chérie...

(*Cindy prend le sac, l'ouvre, plonge la main à l'intérieur et en tire un mouchoir avec lequel elle s'essuie les yeux.*)

CINDY. Merci, papa... Je crois que ça va aller, maintenant...

DAN. Oui, Cindy. Ça va aller.

ROBISH. Tout le monde est prêt, cette fois ? Bon ! (*A Glenn.*) Je vais jeter un coup d'œil dehors. Si je siffle, c'est que tout ira bien... Tu n'auras plus qu'à amener la cargaison... (*Il sourit.*) A tout à l'heure. Et bravo ! Tu es vraiment un grand chef, fiston ! (*Il sort et referme la porte derrière lui.*)

GLENN, *sec*. Allez, les gosses ! Amenez-vous ! C'est le moment !

ELEONOR, *dans un souffle*. Dan... (*Il ne la regarde pas. Il a les mains enfoncées dans les poches de son manteau. Il regarde Glenn.*) Dan, tu ne vas pas les laisser faire, dis ?... Tu ne vas pas permettre...

DAN, *immobile*. Tais-toi, Ellie.

ELEONOR, *bredouillante*. Dan ! Ce n'est pas possible ? Ce n'est pas vrai ? (*Elle court vers lui, s'agrippe à son col.*) Je ne veux pas, Dan ! Je ne veux pas qu'ils partent !

DAN, *dur*. Lâche-moi !...

(*Il la repousse brutalement d'un coup d'épaule. Elle va s'écrouler sur le divan, vaincue, sanglotante.*)

GLENN, *souriant*. Bravo, champion. Tu commences à avoir la manière... Envoie le môme, maintenant ! Je vais... (*Il s'interrompt brusquement pour tendre l'oreille. On entend le bruit d'un moteur qui démarre.*) Qu'est-ce que c'est ? Un voisin ?

DAN. Non, Griffin. C'est Robish qui vous lâche. Il n'a plus besoin de vous.

GLENN, *tendu*. Tais-toi ! Jamais, Robish... (*On entend le démarrage violent de la voiture.*) Le porc ! (*Il saute sur la porte et l'ouvre à toute volée.*) Robish ! Robish ! (*Le bruit de la voiture décroît. Il hurle par la porte ouverte.*) Je te retrouverai, Robish ! (*Il se retourne, fou de rage, rentre dans la maison.*) Tu peux remiser ton sourire, Hilliard ! Ça ne change rien ! Je vais prendre le cabriolet de la rouquine et c'est elle qui conduira ! Je... (*On entend soudain, au loin, deux coups de sifflet aigus, puis deux coups de feu suivis immédiatement d'une longue rafale de mitraillette et du fracas caractéristique d'une voiture lancée à toute vitesse qui s'écrase contre un mur... Puis plus rien... Le silence... Glenn regarde Hilliard. Il a compris. Sa voix n'est qu'un murmure.*) Les flics...

DAN. La maison est cernée, Griffin.

(*Glenn fait un pas vers lui.*)

GLENN, *l'arme en avant*. Tu as fini par me donner, champion... Tu as eu tort...

DAN. Je n'ai rien dit.

GLENN, *élevant son arme*. Hank m'attend... Personne ne m'empêchera de rejoindre Hank...

(*Cindy baisse la tête. Glenn se fige.*)

DAN. Hank est mort.

GLENN, *bas*. C'est pas vrai...

DAN. Il a été abattu par la police en pleine ville, il y a à peine une heure... Abattu par la police, mais assassiné par vous, Griffin... Jour par jour !...

GLENN, *bas*. C'est pas vrai... Tu cherches à me faire du mal... Tu me détestes... Tout le monde me déteste, sauf Hank... Il n'est pas mort, je te dis, moi ! C'est pas possible que Hank soit mort !

(*La pièce se met à flamber soudain sous la lumière des projecteurs de la police en même temps que la voix de Fredericks éclate dans le haut-parleur.*)

VOIX DE FREDERICKS. Vous m'entendez, Griffin ? Ici, lieutenant Fredericks de la police d'Etat ! Robish et votre frère sont morts ! Toute résistance est inutile ! Vous avez deux minutes pour sortir de la maison !

GLENN, *hurlant*. Salauds ! (*A Dan.*) Tant pis pour toi, Hilliard ! Je t'avais prévenu...

(*Il braque son arme sur Ralphie qui regarde tout cela pétrifié de terreur. Eleonor se jette entre son fils et Glenn.*)

ELEONOR, *hurlant*. Non !

(*Glenn fait feu une fois... deux fois... Il a un regard de fou vers son arme.*)

DAN. Il est chargé à blanc, Griffin. (*Il sort de sa poche son propre revolver.*) Mais pas celui-là, sale voyou ! Pas celui-là !...

(*Il vise Glenn qui recule un peu, avec un vague sourire...*)

GLENN. Tu n'oseras pas, champion. C'est pas ton genre...

DAN. Vous avez raison... Je ne peux pas... Dieu merci, je ne peux pas... (*Il relève brusquement son arme.*) Et maintenant, dehors ! Vite !

GLENN, *reculant lentement*. Pourquoi tu ne tires pas ?... Ce serait tellement plus simple...

DAN. Dehors ! Allez mendier votre mort ailleurs !

GLENN, *il sourit*. Ma mort ?... C'est vrai que tu as toujours été une cloche !... Personne ne me tuera, Hilliard...

VOIX DE FREDERICKS. Plus qu'une minute, Griffin !

GLENN, *il enchaîne*. Personne ! Je vais sortir d'ici les bras en l'air, bien sagement, et personne ne me fera du mal... C'est la loi, tu comprends ?... Tout se passera très bien... C'est Robish qui a tué Patterson, pas vrai ? Eh bien, c'est lui aussi qui aura tué le gardien de la prison, voilà tout... Quinze ans de réclusion, c'est tout ce que je risque... Ça me fera tout juste le demi-siècle à la

sortie... Le bel âge ! Alors je reviendrai, Hilliard... Je reviendrai et je te ferai payer tout ça... Hank et le reste... Tu as bien compris ?... Dans quinze ans !... Pendant quinze ans. tu vas bouffer du Glenn Griffin jusque dans tes rêves, jusque sur la bouche de ta femme !... Tu vas drôlement t'amuser, champion !... A bientôt ! (*Il se retourne, ouvre brusquement la porte. Debout dans le faisceau aveuglant des projecteurs, il met ostensiblement les bras en l'air et crie.*) Ne tirez pas ! Je me rends ! Je me rends !

(*Il sort en courant, laissant la porte ouverte derrière lui. Un temps. C'est le silence... Puis, brusquement, un coup de feu éclate au dehors en même temps qu'un cri de mort. Puis, plus rien... Dan baisse la tête, laisse tomber son arme... Les lumières restent allumées chez les Hilliard et s'allument aussitôt dans le grenier des Wallings. Les deux décors restent éclairés jusqu'à la fin.*)

GRENIER DES WALLINGS (mardi, 21 h. 45)

Un genou à terre devant l'ouverture, Carson repose le fusil avec lequel il vient de tirer... Bard est debout à ses côtés, Carson se relève lentement sans cesser de regarder droit devant lui.)

CARSON. Je n'aurais pas tiré s'il ne s'était pas jeté brusquement à plat ventre... Qu'est-ce qui lui a pris ?

BARD, *sans le regarder.* Je crois qu'il a buté dans un vélo qui traînait par terre...

CARSON, *calme.* Un vélo ? Je n'ai pas remarqué...

(*Ils sont côte à côte, immobiles. Ils regardent la maison... Chez les Hilliard, personne n'a bougé d'un centimètre... Dan est debout, la tête basse... Eleonor serre Ralphie contre elle, comme si elle avait encore peur... Cindy regarde vers la porte grande ouverte...*)

LE RIDEAU SE FERME LENTEMENT

ABONNEMENTS : L'AVANT-SCÈNE, 27, RUE ST-ANDRÉ-DES-ARTS - PARIS 6e - DAN 67-25 - C.C.P. 7353.00

FRANCE ET COMMUNAUTE, NF **ETRANGER** N.F.	36,00 41,00	**ITALIE** : Dott. Carlo DI PRALORMO, Via Lambruschini 12, TORINO Lires	5.700
BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. van SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES, C. C. P. 2364-99 Francs belges	390	**LIBAN** : Mlle J. NADAL, immeuble Dandan, rue de Lyon, BEYROUTH Lib.	27
		PORTUGAL : LIVRARIA BERTRAND, 73, rua Garret, LISBOA Escudos	220
BRESIL : R. F. BESNARD, 91, av. Almirante-Barroso RIO-DE-JANEIRO et 131, rue Marconi, SAO-PAULO Cruzeiros	1.930	**MEXIQUE** : Librairie Française, A Paséo de la Reforma 12, MEXICO D. F. Pesos	1.612
CANADA : J. DURAND, 1481 Mansfield, MONTREAL Dollars C.	9	**SUISSE** : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE, C. C. P. 1.6390 Francs suisses	35
NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Bragegatan 8, STOCKHOLM 5, Postg. 3507-57 Couronnes suédoises	45	**VENEZUELA** : Max BLOT « Le Carnet de Caracas », Apartado 10.430, CARACAS Bolivars	35
ETATS-UNIS : George SINCLAIR, 505, Fifth Avenue NEW YORK 17 N.Y. Dollars	9	**YOUGOSLAVIE** : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, BELGRADE Dinars	2.500

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER : Pour les pays autres que ceux indiqués ci-dessus, règlement à Paris, par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.

RELIURES : Pour un an (23 numéros). France : **N F 17.** Etranger : **N F 19.**

NUMERO : France : **N F 2.** Etranger : **N F 2,40.**

Les demandes de changement d'adresse qui ne pourront être satisfaites que dans un délai de deux semaines, ne seront acceptées qu'accompagnées de la somme de 100 francs (1 NF) et de la dernière étiquette d'adresse.

La présente revue a adhéré à l'Arrangement International des Abonnements-Poste.

"LE VÉLO DEVANT LA PORTE"...

Il s'agit d'une histoire vraie, arrivée dans une petite ville des Etats-Unis, qui a donné lieu à un livre à succès, sous le nom de Desperate Hours, *devenu en français :* Terreur dans la maison. *Sous le titre,* La Maison des Otages, *le livre est devenu un film à succès, interprété par Humphrey Bogart. Il était fatal que la terrible aventure de la famille Hilliard devînt, également, une pièce à succès.*

Marc-Gilbert Sauvajon s'en est chargé en lui donnant, à nouveau, un titre plus insolite : Le Vélo devant la porte. *Marc-Gilbert Sauvajon est l'adaptateur-miracle. Nos lecteurs le savent bien, car on lui doit les versions françaises de :* Adorable Julia *(notre n° 138),* L'Amour des quatre colonels *(notre n° 155) et de* Romanoff et Juliette *(notre n° 169).*

Une partie de la critique a remarqué que pour un drame violent et rapide, comme celui-ci, le théâtre se trouvait en état d'infériorité par rapport au cinéma. C'est possible, mais le spectateur (ou le lecteur) d'une œuvre théâtrale n'a pas à se préoccuper de l'effet qu'elle peut produire sur l'écran. Le plaisir qu'il prend à la voir (ou à la lire) sous sa forme dramatique doit suffire, puisque, en définitive, c'est d'une pièce qu'il s'agit.

...ET LA CRITIQUE

JEAN VIGNERON :

Pièce bien construite et rondement menée

Cela dit — et reconnaissons que le handicap de la supériorité du cinéma ne pouvait guère, en l'occurrence, être surmonté — *Le Vélo devant la porte* (pièce) constitue un spectacle digne de retenir l'attention de tout amateur du genre. L'imposant décor à deux étages est une merveille de réalisme minutieux et l'autre agencement scénique (la salle de veille du commissariat) un jouet scientifique digne de l'« Oscar ».

Et Michel Etcheverry, dans le rôle du père de famille, est parvenu, lui, à faire oublier Frederic March..., tâche d'autant plus malaisée que l'aspect physique du comédien ne le servait pas, en la circonstance. Nommons encore, parmi les « méchants », Jess Hahn, dans une composition truculente de gangster complètement abruti et Gérard Blain, excellent truand « fleur-bleue » ! Jeanine Crispin, dont l'éloge n'est plus à faire, donne un relief singulier au personnage de la mère, et l'on a découvert, sous les traits charmants de la starlette Danièle Gaubert, une comédienne douée, intelligente et sensible.

Donc, ne prenons pas *Le Vélo devant la porte* pour un immortel chef-d'œuvre, mais saluons en lui une pièce bien construite et rondement menée.

La Croix.

MAX FAVALELLI :

Du suspense, encore du suspense, toujours du suspense

Il y a le théâtre cérébral et le théâtre viscéral.

C'est à ce premier genre qu'appartient *Le Vélo devant la porte* (joli titre !) présenté hier soir au Théâtre Marigny.

Du suspense, encore du suspense, toujours du suspense. Ce fut d'ailleurs tout d'abord une comédie américaine de Joseph Hayes, puis un film célèbre, *La Maison des Otages*, dans la meilleure tradition du thriller. Avec l'adresse qu'on lui connaît, M. Marcel-Gilbert Sauvajon a transposé le tout. Et si l'on y ajoute l'adresse de M. Jean-Pierre Grenier, comme metteur en scène, on a la certitude d'avoir pendant trois heures la chair de poule, la gorge nouée et une petite rigole de sueur entre les omoplates.

Le thème a la simplicité des grandes tragédies eschyliennes...

... Tout, dans ce domaine, est lié à la précision et au réalisme des détails. Avec Jean-Pierre Grenier (aidé par le décorateur François Ganeau qui a édifié une ravissante demeure coupée en deux ainsi qu'une tranche de cake) il ne manque pas un bouton de porte. Le standard de la police marche à la perfection, les détectives boivent de la bière en boîte, made in U.S.A., et les « sulfateuses » viennent de Chicago. On s'y croirait.

Paris-Presse.

GABRIEL MARCEL :

Une soirée très divertissante

Dans un genre bien différent, je trouverais tout à fait malhonnête de ne pas dire que j'ai passé personnellement une soirée très divertissante au *Vélo devant la porte*, au Théâtre Marigny. C'est une pièce criminelle américaine, très adroitement adaptée par M. Marc-Gilbert Sauvajon. C'est un sujet de film, mais fort bien transposé et les interprètes sont excellents, en particulier MM. Hanin, Gérard Blain, Michel Etcheverry. Je ne sais pourquoi la critique dans l'ensemble s'est montrée sévère pour cette pièce, dont la qualité scénique est évidente.

Les Nouvelles Littéraires.

CLAUDE BERLIOZ : :

Climat psychologique et « situation »

L'action se déroule sur deux plans : d'une part, nous voyons vivre, face à face, la famille Hilliard et le trio des bandits ; d'autre part, nous suivons l'action de la police qui, sous la direction du commissaire Bard, ennemi mortel du chef des gangsters, Glenn Griffin, poursuit ses recherches. Quant au « vélo » qui donne son titre à la pièce, il est en quelque sorte l'instrument du destin : c'est parce qu'il l'a vu devant la porte des Hilliard que Griffin a choisi leur maison comme abri. C'est une bicyclette d'enfant : y a-t-il meilleur otage qu'un enfant ? Et le même vélo permettra finalement à la justice immanente de s'exercer... Dans l'interprétation de cette œuvre, où le climat psychologique ne le cède en rien à la qualité de la « situation », on remarquera Roger Hanin (hallucinant Glenn Griffin) et Jess Hahn (le gangster Sam Robish, qui apporte la note d'humour) au milieu d'une excellente distribution.

La Semaine Radiophonique.

MARCELLE CAPRON :

Deux actes américains en diable

Je n'ai pas vu le film qu'on a tiré de « Desperate Hours » de Joseph Hayes, d'où Marc-Gilbert Sauvajon, qui s'y connaît en adaptations, a tiré, lui *Le Vélo devant la porte*, deux actes américains en diable. On me dit que ce film est très bon. Nous imaginons facilement quel excellent traitement une telle histoire peut recevoir du cinéma.

Grâce à l'adaptateur, grâce au metteur en scène Jean-Pierre Grenier, grâce aux acteurs, elle n'en reçoit pas un mauvais du théâtre. Et si le film nous fait croire, dit-on, à l'argument, la pièce, terrible, nous amuse bien. C'est visiblement ce qu'a voulu l'auteur.

Combat.

ROGER NAHON :

Une interprétation de premier choix

L'interprétation du *Vélo devant la porte* est de premier choix :

Les bons ont comme principaux interprètes Michel Etcheverry, qui donne une sorte d'authenticité à ce drame ; Janine Crispin, fine et sensible ; Danièle Gaubert, une nouvelle mais charmante comédienne dont on reparlera, et le petit Patrick.

Les mauvais sont de caractère différent. Le chef, dont le rôle est tenu par Roger Hanin, n'a rien d'humain sauf l'affection qu'il a pour son jeune frère Hank (Gérard Blain). Ce dernier a réussi une composition fort remarquable de gangster sentimental, tandis que Jess Hahn (Sam Robish) est un tueur classique, lourd et ivrogne.

Parmi les « autres », Marcel Bozzufi est un remarquable commissaire ; il est secondé par Henri Poirier, Pierre Fromont et Max Amyl.

Précision et réalisme des détails contribuent à faire du *Vélo devant la porte* une pièce qu'il faut voir et peut-être même revoir.

Le Populaire Dimanche.

Un acte de
Simone Dubreuilh

A GUY BERNARD.
MON AMI, AVEC MA TENDRESSE.

"L'HEURE DU THÉ"

PERSONNAGES

Mrs. Duncan, 60 ans
Mrs. Soap, 55 ans
Mrs. Clerk, 52 ans
Barmaid Rose, 24 ans
Un photographe

scène 1

Lorsque le rideau se lève, la scène représente le coin d'un salon de thé typiquement anglais dans une petite ville quelconque du Pays de Galles, un jour d'extrême chaleur. Entrent, essoufflées, l'air inquiet mais joyeux, deux dames portant deux ombrelles. Elles jettent des regards circonspects autour d'elles, puis s'étreignent avant de prendre place à une table en bambou sous l'œil indifférent, un peu narquois, d'une barmaid jeune, rousse, provoquante et sûre d'elle. La première des deux dames, Mrs. Duncan, est grande, vêtue de noir avec des cheveux blancs, une timidité naïve et têtue qui contraste avec sa taille. La seconde, Mrs Soap, est plus petite, beaucoup plus vulgaire, blondasse avec une coiffure à chignon qui laisse passer des mèches. Elle apparaît tout de suite comme un mélange bizarre et désordonné de maternité criarde et de sensiblerie arrogante. Elle est vêtue d'un ensemble typiquement britannique de laine vert — un vert indéfinissable. La barmaid ferme un poste de radio ouvert sur une voix de speaker...

Mrs SOAP. Sauvées...

Mrs. DUNCAN. Quelle course !

Mrs. SOAP. Quelle chaleur !

Mrs. DUNCAN. Quelle joie !

Mrs. SOAP. Johnny...

Mrs. DUNCAN. Ma chérie...

Mrs. SOAP. Le merveilleux Johnny !

Mrs. DUNCAN. Mon pauvre Johnny !

Mrs. SOAP. Notre cher Johnny ! (*Un temps.*)... La manière qu'il a de demander un œuf à la coque.

Mrs. DUNCAN. ... La manière qu'il a de rompre le pain et d'éponger une sauce...

Mrs. SOAP. ... La manière qu'a Johnny de dévisager les femmes de cinquante ans.

Mrs. DUNCAN. ... La manière qu'il a de mettre les coudes sur la table.

Mrs. SOAP. ... La manière qu'a Johnny de ne pas offrir de fleurs, de ne pas offrir son bras, de se réserver le haut du pavé...

Mrs. DUNCAN. Un vrai gentleman...

Mrs. SOAP. Ici, très chère, on sera tranquilles. Qu'en pensez-vous ? Il est vrai qu'il y a ce vasistas. (*Elle désigne un vasistas ouvert au-dessus de la table à thé.*) Mais j'appelle la barmaid. Hep ! Hep !

BARMAID. Quoi ?

Mrs. SOAP. Pourriez-vous fermer ce vasistas ? Mon amie, Mrs Duncan, est en nage et un courant d'air...

BARMAID, *montrant du menton le vasistas.* Sans ça, on respire plus. D'habitude les clientes se plaignent pas.

Mrs. SOAP. Eh bien, nous, nous nous plaignons !

Mrs. DUNCAN. Je vous en prie, Mademoiselle. Ça ne me gêne pas.

Mrs. SOAP. En sueur comme vous êtes, Winnie, après l'épreuve que vous venez de subir. Johnny me traiterait de criminelle... (*Silence gêné un quart de seconde. A la barmaid.*) Je m'adresse à vous poliment, Mademoiselle, il n'y a aucune raison pour que vous fassiez passer votre bien-être avant celui des clients... Aucune.

BARMAID. Ho là là, Ho là là !... (*Claquant des talons, elle se dirige, méprisante, vers un tabouret, le tire, s'arrête, un instant, pour dévisager Mrs Duncan, l'air de dire « Si vous voulez que je le ferme, poussez-vous de là ». La timide Mrs Duncan ayant esquissé trois pas en arrière après s'être levée, la barmaid consent à monter sur le tabouret, claque le*

vasistas, redescend, puis se plante devant les deux clientes.) Ce sera quoi ?

Mrs. SOAP. Deux thés, n'est-ce pas, Winnie ? Deux thés citron.

Mrs. DUNCAN. Un au lait, si cela ne vous ennuie pas, Mollie.

Mrs. SOAP. Deux thés dont l'un au lait et l'autre au citron avec des buns et des muffins, du beurre, de la marmelade. (*Comme la barmaid reste debout à les regarder.*) C'est tout.

BARMAID. Ah bien ! (*Elle s'éloigne en claquant des talons.*)

Mrs. SOAP, *confidentiellement à Mrs Duncan.* Elle restait plantée pour surprendre ce que nous allions dire. Si, si, il faut les dresser ou bien... (*Geste vague voulant dire que le pire est toujours possible avec ces créatures.*) Comment vous sentez-vous, ma chérie ?

Mrs. DUNCAN. Bien, bien... (*Consultant sa montre.*) Cinq heures juste.

Mrs. SOAP, *soupirant.* L'heure du thé et le pauvre Johnny qui ne peut être avec nous. Je l'ai trouvé un peu pâlot.

Mrs. DUNCAN. Il a toujours été un peu trop blanc. Mon pauvre père répétait à chaque vacance, quand nous débarquions à la gare et qu'il faisait sauter Johnny dans ses bras : « Ce drôle a grandi comme une asperge. Mais il est pâle comme un... (*Bas, elle dit quelque chose qui fait éclater Mrs. Soap d'un rire bon enfant et vulgaire.*) Si, si, je vous jure, il répétait cela et Johnny faisait sa lippe. Comme ça. (*Elle tente d'imiter, une lèvre dépassant l'autre.*) Il l'avait encore aujourd'hui sa lippe boudeuse, le pauvre enfant, lorsque... (*Elle se met à pleurer.*)

Mrs. SOAP, *maternelle.* Voyons, voyons, Winnie. (*Changeant de ton et repensant à ce que vient de lui chuchoter Mrs. Duncan.*) Un pet... Pâle comme un pet. Votre pauvre père devait être un fier lapin.

Mrs. DUNCAN, *souriant avec fierté à travers ses larmes.* Pour un fier lapin, ç'en était un. Même une année avant sa mort, à 89 ans, eh bien... (*Elle chuchote à nouveau quelque chose à l'oreille de Mrs. Soap qui s'esclaffe.*)

Mrs. SOAP. Non... Vous ne me l'aviez jamais dit.

Mrs. DUNCAN, *rougissante.* C'est que ce sont là plutôt des histoires d'hommes... (*Un temps.*) Je ne sais pas ce qui m'a poussée à vous dire ça maintenant.

Mrs. SOAP. Il faut bien réagir. (*Un temps.*) Et elle, qui était-ce ?

Mrs. DUNCAN, *toujours confidentielle.* Une belle épicière de trente-cinq ans, plantureuse et blanche. (*Elle rit faiblement.*) Et chaque soir, avant le dîner, mon pauvre père prenait sa canne et son canotier de paille et, quand il revenait, il avait toujours dans sa poche... devinez quoi, Molly ? ...(*Sûre de son effet.*) Un quart de fromage râpé !

Mrs. SOAP, *que ça ne fait pas rire du tout.* Non !

Mrs. DUNCAN, *hochant la tête et riant d'un petit rire.* Si, si.... et il se faisait apporter une assiette calotte pour couvrir son potage après l'avoir saupoudré. « Ça file c'est meilleur », disait-il. Il manquait d'imagination, le pauvre homme. Juste le contraire de Johnny.

Mrs. SOAP. La manière qu'a Johnny de conter une bonne histoire !...

Mrs. DUNCAN, *se remettant à pleurer.* Pardon, Molly, mais c'est plus fort que moi. Je manque de caractère. Vous, vous avez été admirable. C'est à vous plus qu'à toute autre que Johnny et moi devons tout. Si, si. A vous, à votre mari, Mr. Soap, et à Mrs Clerk.
Si la pauvre Virginia...

Mrs. SOAP, *vivement.* Virginia. Elle aurait crié plus fort que nous. Elle n'aurait pas toléré qu'on accusât son Johnny de quoi que ce soit.

Mrs. DUNCAN. Il est vrai que si la pauvre chère Virginia était encore de ce monde... Suis-je bête de dire des choses pareilles ? Je la revois la première fois que Johnny me l'a présentée. « Moman, Moman », a-t-il crié de la porte du jardin. Il entrait plutôt par cette petite porte-là que par la grande entrée. Cela remontait à son enfance, quand il chapardait des poires d'hiver dans la réserve.
« Moman », il mettait l'accent sur la première syllabe comme un bébé « Moman », j'ai une surprise pour toi. Une fameuse surprise, tu sais. Est-ce que je peux faire entrer la surprise ? » Et moi, toute bête et sans regarder par la fenêtre, je réponds : « Si ta surprise ne doit pas salir ni érafler la peinture des murs, fais-la entrer. » Alors j'entends des éclats de rire... oh ! oh ! oh !... Ah ! ah ! ah !... Je descends et qu'est-ce que j'aperçois entre les plantes vertes, dans le salon de musique, rouge, le nez vers le tapis, intimidée et pouffant de rire ? Virginia.
Je ne me consolerai jamais de sa disparition.

Mrs. SOAP. La manière qu'a Johnny de faire sa raie du côté gauche.

Mrs. DUNCAN. Elle se tenait entre les plantes vertes, un araucaria et un phénix. L'araucaria est mort presqu'en même temps qu'elle, la pauvre. (*Elle se remet à pleurer.*)

Mrs. SOAP. Voyons ! Winnie, voyons ! Qu'est-ce que je devrais dire, moi ?

Mrs. DUNCAN, *naïvement.* Oh ! vous, vous n'étiez que la mère de Virginia.

Mrs. SOAP, *conciliante.* Je sais bien, ça n'est pas la même chose. Moi, évidemment, je l'ai connue bébé. Potelée, avec de grands yeux bleus. On pouvait la laisser dans son parc des journées entières, elle ne bronchait pas. Même lorsque son petit derrière a été tout gercé de pipi à cause du talc de mauvaise qualité... Ce salaud de Monsieur Popp qui nous vendait pendant le blitz, du savon qu'il fabriquait dans son arrière-boutique avec de la soude. Quelle honte, on devrait pendre ces gens-là. (*Un temps.*) Ses cheveux bouclaient sur les doigts. Je tournais, et voilà une boucle. Et une autre ! Et encore une autre. Toute la tête comme un petit mouton... Bêêê... Bêêê... Encore un détail : pour dormir, elle ne suçait pas le pouce comme les autres bébés, non, mais l'index. Oui, l'index.

Mrs. DUNCAN. L'index, l'index. (*Elle se remt à pleurer.*) Elle se tenait entre les plantes vertes. Elle portait une robe blanche avec un col claudine.

Mrs. SOAP. Mais non, Winnie. Une robe à petits carreaux roses et un petit col rond.

Mrs. DUNCAN, *très douce.* Vous devez faire erreur, Molly.

Mrs. SOAP. Mais je m'entends encore dire à Virginia : « Prends plutôt ta robe à petits carreaux roses et à col rond. » Même j'ai ajouté : « Ta robe blanche à col claudine est froissée, je la repasserai tout à l'heure. »

Mrs. DUNCAN, *toujours douce, mais pincée.* Je ne voudrais pas vous contrarier, Molly, mais Virginia portait une robe blanche à col...

Mrs. SOAP. Dites donc tout de suite que Virginia m'a désobéi.

Mrs. DUNCAN. Moi, dire une chose pareille ! Moi, accuser Virginia ? (*Les larmes se remettent à couler.*)

Mrs. SOAP. Nous n'allons tout de même pas nous quereller un jour pareil pour une robe rose ou blanche... Un jour où Johnny...

Mrs. DUNCAN, *riant*. Vous avez raison, quelles sottes nous faisons. « Embrasse moman, Virginia » — et la petite m'embrasse à son tour. Elle avait la joue si rouge de confusion qu'elle brûlait et les larmes qui coulaient dessus, luisaient. Virginia était une vraie jeune fille. C'est si rare, Molly.

Mrs. SOAP. Et Johnny, si vous croyez qu'il existe un seul garçon de cette trempe dans tout le comté. Je l'entends encore dire à mon mari. Et vous savez que Mr. Soap n'est pas commode. Tout d'une pièce. Tout bon tout mauvais. Enfin. (*Elle soupire.*) « Mr. Soap, j'ai l'honneur de solliciter la main de votre fille, Mademoiselle Virginia. Je crois qu'elle a un penchant pour moi. Je gagne 3 livres 5 par semaine sur quoi j'économise 1 livre sauf les semaines où tombe la quittance de gaz et d'électricité. »

Mrs. DUNCAN, *attendrie*. Le sacré menteur !

Mrs. SOAP. Ne m'interrompez pas tout le temps, Winnie, ou bien...

Mrs. DUNCAN. Pardon, Molly...

Mrs. SOAP. « Je ne bois pas. Je ne joue pas aux courses. Je vais au culte le dimanche. Je rêve d'un foyer. J'ai une bonne santé et j'hériterai la maison de mes parents à leur mort. »

Mrs. DUNCAN. Juste ce qu'il fallait bien sûr.

Mrs. SOAP. Pas un mot de trop, Winnie. Pas un mot de trop. « Tournez-vous, mon garçon », a dit Mr. Soap. « C'est bon, vous avez l'air robuste. C'est que je ne veux pas de mauviettes pour petits-enfants. » Puis à brûle-pourpoint : « Que pensez-vous, jeune homme, de la Reine d'Angleterre ? »

Mrs. DUNCAN. Non !

Mrs. SOAP. Alors Johnny sans se démonter : « Je ne vise pas si haut et je préfère vivre avec Virginia que vivre avec la Reine d'Angleterre, mais si l'occasion s'en présentait... »

Mrs. DUNCAN. Vous inventez, Molly.

Mrs. SOAP. On n'invente pas les réponses de Johnny.

Mrs. DUNCAN, *riant*. C'est vrai... Mr. Duncan, lui, il est vrai qu'il s'empoisonne l'existence avec les V. I., les spoutniks, les satellites artificiels et la bombe atomique. « Johnny, tu vas faire une bêtise. Avec tous ces déchets atomiques qu'on mâche, toutes ces poussières atomiques qui tombent du ciel, vous donnerez le jour à des monstres. » A la fin, pourtant, il demandait tout le temps : « Où est Virginia ? Je veux voir Virginia. » Même après l'accident : « Cette petite-là a plus de sens que toi, vieille fève. » (*Mrs Soap sursaute. Mrs Duncan devient très humble.*) Quand nous nous sommes mariés, en juin, c'était l'époque des fèves. Mr. Duncan adore les fèves. Il en voulait à tous les repas. Il les préfère à la croque-au-sel. Maintenant, tout naturellement, je suis devenue sa vieille fève. Mais c'est gentil, Molly. (*Un temps.*) J'aime bien quand il me le dit.
Il n'y pense plus souvent.
Mr. Duncan est comme il est.

Mrs. SOAP. On est comme on est, bien sûr !
Tiens, voilà le thé.
Enfin. On y aura mis le temps.

BARMAID. Y'a thé et thé.

Mrs. SOAP. Si je vous avais chez moi, ma fille...

BARMAID. Comme j'irai jamais chez vous.

Mrs. SOAP. Quelle insolence !

BARMAID. J'vous ferai remarquer que moi j'dis jamais rien. C'est vous, toujours, qui m'provoquez. Alors moi, j'me rebiffe.

Mrs. DUNCAN. Laissez, Molly. Laissez. Quand Johnny...

Mrs. SOAP. Oui, c'est ça, ma fille. Quand Johnny rentrera on lui demandera de venir faire un petit tour par ici...

BARMAID. Vous n'oseriez pas.

Mrs. SOAP. Nous n'oserions pas, et pourquoi ça ?

BARMAID, *très calme et très douce*. Parce que votre Johnny est en taule.

Mrs. SOAP, Mrs. DUNCAN. En...

BARMAID. En prison, si vous préférez, mes jolies !

Mrs. DUNCAN, *fondant en larmes*. Molly, comment sait-elle ?

BARMAID. Pleurez pas comme ça, Mrs Duncan. Vous, vous êtes bien douce et bien avenante. C'est l'autre qui me tape sur les nerfs. (*A Mrs. Soap.*) Si vous croyez que je n'ai pas vu votre manège. Vous arrivez tout droit du tribunal. Vous longez le trottoir d'en face avec les journalistes et les photographes au derrière et puis, pfft... vous avisez une porte cochère. La meute file son train sans vous voir et vous, peinardes... vous traversez comme deux poules qui ont le feu aux fesses et comme la meute rapplique vous vous engouffrez ici à la « Chèvre d'Or », faute d'entrer ailleurs. Pas vrai ? (*Un temps.*) Si j'voulais vraiment vous embêter, hein ? Qu'est-ce que j'ferais, moi, Rose ? Qu'est-ce que j'ferais ? (*Elle se dirige vers la porte et l'entrouvre.*)

Mrs. DUNCAN. Non, non, mademoiselle Rose, pour l'amour de Dieu !

BARMAID, *la main sur la poignée de la porte*. « Hep là, mignons, vous cherchez deux dames respectables, eh bé, entrez donc à la « Chèvre d'Or », tout le plaisir est pour moi. Même que ces deux dames respectables ont exigé que j'ferme le vasistas sans quoi on crève de chaleur.

Mrs. DUNCAN. Mademoiselle Rose !

Mrs. SOAP. L'horrible créature !

BARMAID, *agitant la porte*. Chiche ! Et puis non. J'suis pas la patronne et la publicité, j'm'en tape. (*Un temps.*) Et puis, surtout y'a Johnny. (*Un temps.*) Johnny et moi...

Mrs. DUNCAN. Vous connaissez Johnny ?

BARMAID. Si je connais Johnny !
La manière qu'a Johnny de boire un demi.
La manière qu'il a de se faire offrir des cigarettes.
La manière qu'a Johnny de bluffer au poker et de tricher aux dés...

Mrs. SOAP. Oublions ce que nous nous sommes dit. Embrassez moi, Mademoiselle Rose.
(*Elles s'embrassent.*)

BARMAID. C'est même lui, Johnny, qui m'a fait rentrer ici.

Mrs. DUNCAN. Racontez-nous ça.

BARMAID. Y'a pas grand-chose à dire.

Mrs. SOAP. On vous en prie, Winnie et moi.

BARMAID. Mais d'abord, on rouvre le vasistas.

Mrs. SOAP, Mrs. DUNCAN. Bien sûr, bien sûr.

Mrs. DUNCAN. Laissez-moi faire. Si, si, je vous prie. Mademoiselle Rose. (*En sens inverse, elle fait maladroitement les manœuvres effectuées par la barmaid.*)

BARMAID. Ouf ! J'arrivais de ma province, veuve. Ça n'en a peut-être pas l'air, mais j'suis veuve, tout c'qu'il y a de plus veuve.

Veuve, sans un penny en poche et Johnny, comme ça...
... La manière qu'a Johnny de vous emmener balader dans la voiture des autres.
Mangez donc vos buns, Mrs. Duncan, autrement ce sera froid, et froid, c'est indigeste. (*Un temps.*)
J'avais demandé mon après-midi de congé pour aller au procès, mais la patronne l'a refusé. Une vraie vache. Entre nous bien sûr.
Et puis, cette chaleur. Y'a sûrement de l'orage dans l'air. (*Un temps.*) Pensez donc le matin même où, dans l'jardin du presbytère... Eh bien, Johnny était accoudé à ce bar, tout gentil, tout calme, tout gai. Comme ça. (*Elle s'accoude sur un seul coude, très à l'oblique, les jambes négligemment croisées.*) à son habitude. Même, il m'avait parlé de Virginia. « A peu près grande comme ça », tu vois, et il a levé la main à cette hauteur. Et puis : « Elle a suivi des cours de cuisine. »
C'est vrai ou pas, Mrs Soap ?

Mrs. SOAP. C'est vrai, pendant un an à une guinée par mois, trois fois par semaine, les lundi, jeudi, vendredi.

BARMAID. « Tu vois, Rose, ça fait quinze mois qu'on est fiancés, Virginia et moi, et pas un nuage, pas une querelle, pas ça !... T'en reviens pas ? » « Non, Johnny, j'en r'viens pas, avec ton caractère emporté » « Pourtant c'est comme ça. »

Mrs. SOAP. Jamais de mauvaise humeur. Jamais un mot plus haut que l'autre.

Mrs. DUNCAN. La manière qu'a Johnny de serrer contre lui les filles en dansant... (*Elle rit doucement.*)

BARMAID. ... La manière qu'il a de les embrasser dans le cou.
On a trinqué tous les deux. « A toi, Rose. » « A toi, Johnny. » « A ton bonheur. » Puis il est parti en sifflotant Tarataratutura...
Gai comme un pinson.
Et dire qu'une demi-heure après dans le jardin du presbytère...
Trois ans de prison. C'est du gâteau. (*Un temps.*)
J'ai entendu la radio comme vous arriviez.
Il y a pas si longtemps encore Johnson le charpentier, a été pendu.

Mrs. DUNCAN. Je me moque de Johnson le charpentier.

BARMAID. Et Dewis, le gros marchand de biens qui avait étranglé une divorcée... Et John Austin, le petit John Austin. Il s'agissait pourtant de sa marâtre qui le battait comme plâtre.

Mrs. SOAP. Vous n'allez tout de même pas comparer Johnny à cet ignoble Dewis.

Mrs. DUNCAN. Ni à John Austin !

BARMAID. Trois ans, ça fait trente-six mois. En trente-six mois une femme peut être enceinte quatre fois.

Mrs. DUNCAN. On n'a jamais vu, mademoiselle Rose, une femme être enceinte quatre fois consécutives. (*A Mrs. Soap.*) Même la petite Winston ne l'a été que trois fois en trois ans avec ce sacré George Pitt.

Mrs. SOAP. Mais Johnny vaut bien deux fois George Pitt.

BARMAID. La manière qu'a Johnny de tirer en s'asseyant les jambes de son pantalon afin qu'on voie ses chaussettes... (*Un temps.*)
Il y a une question que je voudrais bien vous poser, Mrs Duncan.
A ce rendez-vous dans le jardin du presbytère, c'est-il vrai que Virginia ait dit à Johnny qu'elle en aimait un autre, un certain Harry Clerk ? Et patati et patata ?...

Mrs. DUNCAN. Il n'y a plus guère que la parole de Johnny (*Souriante.*) et la parole de Johnny, ma chérie...
Pour un farceur, c'est un farceur...

BARMAID. Vous le croyez donc coupable, Mrs Duncan ?

Mrs. DUNCAN, *souriante*. Oui, tout de même, je crois Johnny coupable.

Mrs. SOAP, *outrée*. Johnny coupable !

Mrs. DUNCAN. Oui, coupable Molly. Ça changerait quoi à quoi puisque je l'aime ?

Mrs. SOAP, *à la barmaid*. L'entendez-vous ? Entendez-vous cette folle. Et elle s'est évanouie quand Mrs. Balcombe, la papetière, Mrs. Leave, la boulangère et Mrs. Ewitt, la femme du médecin, sont venues lui annoncer la nouvelle. Et elle n'a rien vu, rien entendu, mais Johnny est coupable. Et elle le dit en souriant. Dieu soit loué, au tribunal on l'avait serinée, sinon le pauvre Johnny...

Mrs. DUNCAN. Pourtant, Molly, j'ai raison, la culpabilité ne change rien à rien. On aime ou on aime pas. Johnny coupable est aussi aimable que Johnny innocent...

BARMAID. Bien sûr, mais ces gens-là... (*Geste vague.*)
... La manière qu'a Johnny de tirer à la carabine à la foire d'Harrogate et de descendre les pipes, les œufs et les fleurs en papier...

Mrs. SOAP. « Ce qu'il a fait, Votre Seigneurie, ce qu'il a fait, c'est contraint et forcé. Comme à la guerre, Votre Seigneurie. Est-ce qu'un soldat est considéré comme criminel s'il tue sa fiancée qui se trouve de son propre gré, dans une ville ennemie qu'il a ordre d'assiéger ? » Voilà ce que j'ai dit au tribunal. « Non, n'est-ce pas, Votre Seigneurie ? Eh bien, Johnny, c'était tout comme. Sa fiancée était passée dans les rangs ennemis »...
« C'est ma fille, Virginia, oui, Votre Seigneurie, ma propre fille Virginia, qui a dicté son geste à son fiancé. »

BARMAID. La victime serait donc, Mrs Soap... ?

Mrs. SOAP. Johnny...

BARMAID. Et le coupable... Mrs. Soap ?

Mrs. SOAP. Ma fille, Virginia.

Mrs. DUNCAN. Pourtant, la pauvre chère petite...

Mrs. SOAP. La pauvre chère petite ! la pauvre chère petite ! Coupable, voilà ce qu'elle est. La vraie coupable, c'est Virginia. Je le lui ai dit et redit quand on l'a ramenée à la maison tout de suite après l'accident. « Tu as tort, Virginia, tu as tort. On ne froisse pas un garçon comme Johnny ! Tu n'as que ce que tu mérites ».

BARMAID. Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

Mrs. SOAP. Rien...

BARMAID. Vous lui aviez cloué le bec ?

Mrs. SOAP. Pas exactement.

BARMAID. Elle vous a tenu la dragée haute ?

Mrs. SOAP. Pas exactement.

BARMAID. Alors ?

Mrs. SOAP. Elle était déjà morte...

Mrs. DUNCAN. Mon Dieu ! (*Elle s'évanouit à demi.*)

Mrs. SOAP. Voyons, Winnie, ne prenez donc pas les choses tellement au tragique.

Mrs. DUNCAN, *très timide*. C'est que la pauvre petite...,
... traitée comme elle l'a été pendant tout le procès.
Sans pouvoir se défendre ni s'expliquer.
C'était comme si... enfin...
Virginia n'était pas fille à garder la bague de fiançailles de Johnny si elle était engagée ailleurs. Une très jolie améthyste foncée, montée sur or, à l'ancienne. Elle venait de ma grand-mère, laquelle

l'avait reçue d'un jeune officier, lequel avait eu l'honneur d'approcher la Reine Victoria...
Et cette bague, Virginia l'avait encore à sa petite main lorsque...

BARMAID. Si, Mrs. Soap, elle a raison, l'os, c'est cette bague et elle l'avait encore au doigt lorsque... (*Elle mime le geste d'étrangler.*) Ksss...

Mrs. DUNCAN. Elle l'avait, Molly.

BARMAID. Ou bien Virginia s'était engagée avec l'autre aussi...

Mrs. SOAP. Mrs. Clerck a elle-même affirmé tout à l'heure devant le tribunal que son fils avait dû rêver, que tout ce qui lui était arrivé par la suite c'était bien de sa faute à lui, Harry, et pas de la faute de Johnny...

BARMAID. La manière qu'a Johnny de faire endosser par les autres ses promesses...
La manière qu'il avait, en dansant, de serrer la fiancée des autres garçons...

Mrs. SOAP. Vous voyez, ma chérie !

Mrs. DUNCAN. Mais le pauvre Harry Clerck, comme Virginia, il est...

Mrs. SOAP. Il est mort ! et après, Winnie ? On a bien raison de dire que ce sont les vivants qui sont le plus embêtés... (*Un temps.*)
Si Virgina s'était davantage confiée à ses parents comme une jeune fille doit faire... Moi et Mr. Soap on aurait averti et réconforté Johnny. « Mon petit Johnny, même si elle te dit qu'elle aime Harry Clerk, ne la crois pas. »
Aussi simple que cela.

BARMAID. Il a pourtant bien fallu que Johnny serre un peu fort pour que (*Elle mime le geste d'étrangler.*) ... Ksss.

Mrs. SOAP. Un peu fort..., un peu fort, comme si un homme pouvait mesurer sa force.
Comme ça pour rire, à la suite d'un pari avec des amis de régiment, Mr. Soap étouffa un canari entre ses deux doigts. Pas le pouce et l'indez, non, l'annulaire et le majeur... Couic ! Et pourtant, Mr. Soap. Tout l'un ou tout l'autre, mais les animaux, c'est sacré !
... Le médecin légiste a d'ailleurs dit qu'elle n'avait pratiquement pas souffert.

BARMAID. On a écrit dans les journaux que c'était dans un dernier baiser que Johnny...

Mrs. SOAP. Quel gaillard !

Mrs. DUNCAN. La pauvre enfant !

BARMAID. Si elle 'a rien senti et qu'elle ait eu du plaisir, de quoi s'plaint-elle ?...
La manière qu'a Johnny de poser ses deux mains sur le cou d'une femme qu'il embrasse...

Mrs. SOAP. C'est d'ailleurs ce qu'a plaidé l'avocat.
Il m'est arrivé, voyez-vous, Winnie, d'envier ma propre fille, Virginia...
Savoir comment nous mourrons, vous et moi !

Mrs. DUNCAN. La vie a pourtant, Molly, bien des bons côtés. Certaines journées de juin à la campagne et les couchers de soleil sur Brighton...
Je me souviens, à la maison, quand les petits étaient heureux : « Mon Johnny, mon Johnny », et tout de suite après ils s'embrassaient comme au cinéma. Dans le jardin, ou, s'il pleuvait, dans la buanderie et je disais à Mr. Dunran : « Je ne vais pas descendre, ça les gênerait » et Mr. Duncan tapait du pied. « On ne devrait plus s'aimer dans un temps empoisonné comme le nôtre. S'aimer, se reproduire, c'est criminel. Il faudrait châtrer l'humanité. » Mais il les laissait faire.

Mrs. SOAP. Si elle tenait tant à la vie pourquoi votre Virginia a-t-elle tout fait pour que le malheureux Johnny... ?

Mrs. DUNCAN. Mais, Molly...

Mrs. SOAP. Je l'imagine si bien cette petite mijaurée : « Fixer la date de notre mariage, on a bien le temps ! et puis à quoi bon se marier ? Et si je ne t'aimais plus ? Et si j'aimais quelqu'un de bien mieux que Johnny Duncan ? Qui cela ? Ta, ta, ta... Je ne le dirai pas. Eh bien puisque tu m'y pousses... » et cette étourdie méchante lance à la volée : « Harry Clerk ! » Mais oui, le champion de boxe du Pays de Galle Harry Clerk : « Harry Clerk ! » Alors le pauvre Johnny : « Harry Clerk ? » Et elle : « Bisque, bisque, rage, Harry Clerk. » Et lui, comme fou : « Harry Clerk ! » Et elle de plus en plus enjouée la misérable : « Harry Cler... »... Alors... (*Elle éclate de rire.*)

BARMAID, *elle mime le geste d'étrangler*. Ksss... (*Elle rit aussi.*)

Mrs. DUNCAN, *se laissant gagner par le rire*. Tout de même on ne devrait pas...

BARMAID, *recouvrant son sérieux*. Pardon, ça ne colle pas du tout. Pour qu'ils se soient embrassés et que Johnny (*Elle mime le geste d'étrangler.*) ... Kss... en l'embrassant, faut pas qu'il ait été vraiment en colère ou bien qu'il se soit rudement dominé. (*Un temps.*) A moins qu'elle n'ait été plus loin encore... « Allons, Johnny, te fiche pas en rogne comme ça. C'était pour te faire marcher, pour voir si tu m'avais toujours dans ton cœur. La preuve, embrasse-moi. » (*Un temps.*) Mais alors, ça ne colle pas non plus. Si sa colère était tombée, il avait plus de raisons, lui, de la... (*Elle mime le geste d'étrangler.*) ... Ksss ... (*Un grand silence.*)

Mrs. SOAP. Si vous voulez mon avis, la petite a dû être pire.

Mrs. DUNCAN. Pire, la pauvre petite ?

Mrs. SOAP. Pire ! (*Un temps.*) Le pauvre Johnny change de couleur en entendant prononcer le nom d'Harry Clerk, mais elle le rassure : « Johnny chéri. C'est pas vrai... J'ai pas voulu. Embrasse-moi », et puis, en plein baiser : « Je ne t'ai pas menti tout à l'heure. Je ne t'aime plus. J'aime Harry Clerk ! »

BARMAID, *mimant le geste d'étrangler*. Et coetera, et coetera. Ksss... Ksss...

Mrs. DUNCAN, *souriante*. Et si c'était Johnny qui avait profité de sa faiblesse, à elle, Virginia pour...

BARMAID, *mimant le geste d'étrangler*. Ksss... Ksss... Vous êtes folle !

Mrs. DUNCAN. Logiquement...

Mrs. SOAP. Quand je vous disais qu'elle était folle. Folle à lier. A ses yeux, Johnny, et moi, et Mr. Soap, et même vous, mais oui, vous, Miss Rose, pourquoi pas vous, Miss Rose, avons profité de la faiblesse de cette « pauvre Virginia ». Et maintenant, elle va tout aussi bien prétendre que j'ai dit du mal de ma propre fille.

Mrs. DUNCAN. Vous l'avez appelée garce et mijaurée, Molly.

Mrs. SOAP. Et après ? Ne l'a-t-elle pas été, garce et mijaurée ? Depuis quand dire la vérité est-il duplicité ? Allons ! Winnie, réfléchissez. A force d'indulgence et de scrupules vous en arrivez à être d'une cruauté avec votre propre fils.
Encore une tasse de thé, mais si...
Cette marmelade est excellente.
Un fils comme Johnny.
Avoir la chance d'avoir un fils comme Johnny.

BARMAID. Sûrement qu'on ne lui sert pas du thé aussi bon à la prison.

Mrs. DUNCAN. Il a tout de même bien de la chance d'être emprisonné en Angleterre plutôt qu'en

France ou en Italie. Là, ils ne servent pas de thé à cinq heures dans les prisons, à ce qu'on m'a dit.

Mrs. SOAP. Quelle horreur ! Embrassez-moi, Winnie. (*Elles s'embrassent avec attendrissement.*)
Vous étiez là, Winnie, lorsque Mr. Soap s'est avancé et qu'il a pris la parole : « Votre Seigneurie », a dit Mrs. Soap, « Votre Seigneurie, Johnny Duncan n'est pas mon fils, sinon il s'appellerait Soap et non Duncan. » Puis lorsque le calme fut rétabli car cela fit sensation, « Johnny Duncan n'était, en apparence, que le fiancé de ma fille unique Virginia. S'il n'a pu devenir mon gendre c'est par un concours de lamentables circonstances sur quoi je ne reviendrai pas, et pourtant, je tiens à l'affirmer ici...

Mrs. SOAP, Mrs DUNCAN, Je-considère-toujours-Johnny Duncan-comme-mon-fils. »

Mrs. SOAP. Vous étiez là, Winnie ?

Mrs. DUNCAN. J'étais là, Molly ! Puis Mr. Duncan s'est avancé à son tour.

Mrs. SOAP. Votre mari, ma chérie et le père de Johnny. Eh bien qu'est-ce qu'il a fait, Mr. Duncan ? Dites à Miss Rose ce qu'il a fait ?

Mrs. DUNCAN. Mr. Duncan a tenu à serrer la main de Mr. Soap bien que le juge Prescott ait dit que ça n'était pas son tour de témoigner. Il s'est ensuite tourné vers le public et il a dit...

Mrs. DUNCAN, Mrs SOAP. « Il-est-bon-que-mon-pauvre-Johnny-ait-désormais-deux-pères-au-lieu-d'un ». (*La barmaid pleure et se mouche bruyamment.*)

Mrs. SOAP. Vous voyez ! Tout le monde pleurait.

BARMAID. Et lui, Johnny ?

Mrs. SOAP. Oh ! lui, toujours pareil, n'est-ce pas, Winnie ?

BARMAID. Gai et gentil, je parie, distribuant des sourires, des inclinaisons de tête et des clins d'yeux.

Mrs. SOAP. Et beau, Miss Rose. Beau ! Il portait son costume bleu des dimanches avec le nœud papillon bleu de ciel, dernier cadeau de Vir...

Mrs. DUNCAN, *très douce.* Mais non, Molly ! son complet gris anthracite et un nœud papillon gris tourterelle.

Mrs. SOAP, *après s'être mouchée.* Passe encore, Winnie, pour la robe blanche de Virginia, mais pour le complet anthracite de Johnny !... D'ailleurs c'était le complet qu'il portait dans le jardin du presbytère le jour où... le veston a même une tache de je ne sais trop quoi sur le revers gauche. Je voulais l'enlever l'autre jour, à la prison, pendant l'heure de la visite. J'avais réussi à apporter un nouveau détachant américain. Mais Johnny m'a dit que ça n'était pas la peine, que c'était d'ailleurs à sa mère seule, à vous seule, Winnie...

BARMAID. La délicatesse de Johnny pour tout ce qui touche les femmes.

Mrs. SOAP. Eh bien cette tache de je ne sais quoi était encore tout à l'heure sur le revers de son veston.

Mrs. DUNCAN. Mais non, mais non, Molly ! Il y a dix jours de cela, Johnny m'a écrit : « Je voudrais être bien propre pour comparaître. » Alors j'ai dû hâter le tailleur qui, lui, s'entêtait. « Maintenant qu'il est là où il est, votre fils, Mrs. Duncan, il a bien le temps d'attendre. Je vais faire les autres clients pressés avant lui. Quand il sortira, la mode aura changé et ça sera du tissu gâché. » Il a fallu que je me fâche. Oui, et que je revienne trois fois. Le complet a été livré la veille du procès...

BARMAID, *bas à Mrs. Soap.* Puisqu'elle s'entête. (*Haut.*) L'essentiel, Mrs Duncan, c'est que Johnny ait retourné les jurés.

Mrs. DUNCAN. Le plus dur, ça a été l'éleveur de porcs. Il restait le menton appuyé sur sa canne, sans broncher. Les autres s'essuyaient les yeux et lui, le marchand de porcs, il était là comme une bûche. Mais Johnny l'a possédé, lui aussi.

Mrs. SOAP, Mrs DUNCAN. « J'ai-été-comme-une-truie-maladroite-qui-écrase-ses-petits-sous-son-propre-poids-en voulant-mieux-les-réchauffer. » (*Elles rient.*)

Mrs. DUNCAN, *riant.* C'est que, voyez-vous, mon Johnny est un fieffé menteur !

Mrs. SOAP, *vexée.* Menteur ! Johnny. Le plus loyal des garçons !

BARMAID, *rêveuse.* ... La manière qu'a Johnny de se tirer des plus mauvais pas...

Mrs. DUNCAN, *suave.* Et si, au lieu que ce soit Johnny qui ait tué Virginia, c'était Virginia qui avait tué Johnny ? (*Elle rit doucement comme on roucoule.*)

Mrs. SOAP. Comme si Virginia avait pu avec ses deux petites mains frêles !... Vous avez décidément, Winnie, l'esprit mal tourné...

Mrs. DUNCAN. Je suppose seulement, Molly, je suppose. Si cela était arrivé, auriez-vous témoigné en faveur de Virginia exactement comme vous l'avez fait en faveur de Johnny ?

Mrs. SOAP. Virginia étant ma fille, quelle supposition stupide !

Mrs. DUNCAN. Mais Virginia était « déjà » votre fille, Molly, quand Johnny... et pourtant... Quand j'étais petite fille on me disait : « Ce n'est pas le ver dans la cerise qui est laid, c'est l'idée que tu te fais d'un ver. Peut-être qu'aux yeux de Dieu le ver est plus beau que la cerise et la cerise plus belle que toi... »
Vous le disait-on aussi, Molly ?
(*Mrs. Soap, furieuse, va répliquer, mais entre à ce moment, en coup de vent, une troisième petite dame quinquagénaire, boulotte, cheveux noirs, voile de crêpe noir, les yeux rougis et dans une extrême agitation. Apercevant Mrs. Soap et Mrs. Duncan.*)

Mrs. CLERK. Ah ! mes chéries... J'en perds le souffle.

Mrs. DUNCAN. Mon Dieu, qu'avez-vous, Millie ? Miss Rose, un petit cordial pour Mrs. Clerk. (*Miss Rose verse un cordial tandis que Mrs Clerk affalée sur un fauteuil en rotin respire avec peine et que l'éventent Mrs Soap et Mrs Duncan.*)

Mrs. CLERK. Cela retape. C'est fort. Merci, Miss Rose.
Vous leur avez échappé.
Pas moi, mes chéries.
J'ai eu beau courir.
Il a fallu que je leur raconte comment le pauvre Harry avait aperçu Virginia, le jour de la fête patronale, lui en Robin Hood et elle en reine Mathilde.
Il a fallu que je leur raconte son premier 15 rounds contre Moss-le-Buffle tenant du titre.
D'entrée, Harry dépêche au Buffle un direct du droit, bien en ligne. Tout de suite après un magnifique une-deux cueille le Buffle au menton. Le Buffle accuse le coup, vacille, se découvre. Un gauche au foie, au troisième round, et le Buffle s'agenouille. On le compte 6... 1, 2, 3, 4, 5, 6 et il reprend conscience et ouvre un œil, le gauche, l'autre, le droit, est à moitié fermé. L'arcade sourcillière entamée saigne. 7, 8, le Buffle tente de se relever et tombe à genoux. 9. Il bat l'air de ses bras, ses yeux chavirent. 10, le Buffle s'affale, les bras en croix. « Harry Clerk vainqueur par K. O. » « Harry Clerk, champion welter du Pays de Galles. » Hurrah.
« Je vaux bien Johnny Duncan, hein ! » et dans le vestiaire Harry se met à sauter d'un pied sur l'autre comme à l'entraînement. « Alors c'est moi et

pas Johnny Duncan qui conduirai Virginia à l'autel. »

Mrs. SOAP. Harry a dit ça ?

Mrs. CLERK. Ça, et pas mal d'autres choses.

BARMAID. Quelles choses, Mrs. Clerk ?

Mrs. CLERK. Par déférence pour Mrs. Duncan...

Mrs. SOAP. Mais si, mais si... N'est-ce pas, Winnie ?

Mrs. DUNCAN. Je vous en prie, Millie.

Mrs. CLERK. Harry a dit que votre Don Juan de 36e ordre a eu peur de se mesurer avec Harry Clerk dans le jardin du presbytère, qu'il a pris ses jambes à son cou...

Mrs. SOAP, Mrs. DUNCAN. ... de trente-sixième ordre.., de trente-sixième ordre...

BARMAID. Dans le jardin du presbytère..., dans le jardin...

Mrs. CLERK. Alors j'ai poussé les hauts cris. « Tu n'es pas fou, Harry. Fou et honteux de mentir comme tu fais, honteux de salir un honnête garçon comme Johnny Duncan. Et puis tu sens l'alcool. Va au lit ! »

BARMAID. Et il est allé au lit ?

Mrs. CLERK. Naturellement il y est allé.
Un peu plus tard, je suis montée le border. Oui, mes chéries, à plus de vingt ans, je bordais encore ce grand dadais. « Avoue que tu as menti, Harry ». Mais il s'en entêté. « Virginia l'a vu détaler. Si, si, elle l'a vu, de ses propres yeux. VU »
Il m'a embrassée après avoir dit sa prière et il s'est endormi comme un gros bébé. Quand il dormait, Harry avait l'air d'un innocent gros bébé.
Le lendemain, c'était...

Mrs. DUNCAN. Ma pauvre Millie !

Mrs. CLERK. Un policeman qui habite à deux maisons de chez nous est venu me dire ce que le pauvre Johnny avait dû faire à Virginia à cause de mon fils.

Harry venait tout juste de rentrer. Alors...

« Vas-y tape, maman !... » Pourtant j'étais trois fois plus petite que lui mais j'ai la main sèche. « Tape, maman ! ». J'en avais mal à la main, puis il s'est passé la tête sous l'eau et il est parti à son travail. Vous savez la suite.
Quelle honte !

Harry Clerk, se pendre ! Déshonorer son nom, sa famille.

Mrs. SOAP, Mrs DUNCAN, BARMAID. Ma pauvre Millie.

Mrs. DUNCAN. A votre place, je crois que je haïrais Johnny.

Mrs. CLERK. Haïr Johnny, haïr le gentil Johnny !

Mrs. SOAP. Puisqu'on vous répète, Winnie, qu'Harry et Virginia étaient coupables au regard de Dieu. Ils avaient décidé de léser Johnny. Ils l'avaient sciemment, poussé à la dernière extrémité. Puisqu'ils avaient fait de Johnny un assassin.

Mrs. SOAP, Mrs CLERK, BARMAID. Ils-sont-morts. Dieu-prenne-leur-âme-en-pitié !

Mrs. CLERK. La preuve que vous vous trompez. Cette lettre. Une lettre laissée par Harry sur son lit avec dans le coin la mention : « Pour maman - strictement personnelle. » (*Elle tend la lettre.*) Ici, voyez...

Mrs. SOAP, *arrachant la lettre et la lisant.* « Ma chère maman... »

Mrs. CLERK. Il m'aimait bien.

Mrs. SOAP. « Ma chère maman, au moment de mettre fin à mes jours... »

Mrs. CLERK. Sans « s » à jours, mais le pauvre enfant était brouillé avec l'orthographe. Ne lui en tenez pas rigueur, Molly.

Mrs. SOAP. « Au moment de ... etc..., je tiens à informer les habitants de notre ville et les sportifs qui m'ont encouragé lors de mon combat contre Moss-le-Buffle, je tiens à leur dire : Je n'en veux pas à Johnny Duncan. »

Mrs CLERK, Mrs SOAP, BARMAID. Il-n-en-veut-pas-à-Johnny-Duncan.

Mrs. SOAP. « Je ne suis qu'un pauvre boxeur, mais je suis bien persuadé de cela. Une série de coups bas fortuits fait croire à l'existence de la justice divine, mais cette justice est aussi provisoire qu'un titre de champion welter du Pays de Galles.
« Je demande donc à ma chère maman de veiller sur Johnny puisqu'en somme c'est lui, Johnny Duncan, que Virginia m'a préféré jusqu'à son dernier souffle... et que Virginia était ce que j'aimais le mieux au monde avec la boxe.
« Ton Harry. »

(*Mrs. Clerk finit d'un trait son cordial et renifle.*)

Mrs. CLERK. Quoi qu'on ait pu dire contre mon pauvre Harry, il avait bon cœur.

Mrs. SOAP. Il avait bon cœur, mais Johnny aussi a bon cœur.

Mrs. DUNCAN, *doucement.* Je ne pense pas, Molly, que Johnny ait jamais eu la moindre parcelle de cœur.

BARMAID. Sans doute a-t-elle raison Mrs Soap. (*Un temps.*) ... La manière qu'a Johnny d'être tout à fait sans cœur.

(*Elles rient toutes les quatre. A ce moment l'horloge sonne 6 heures.*) Déjà 6 heures !

Mrs. SOAP. Six heures. Six heures mes chéries. On bavarde. On bavarde pour ne rien dire et on n'a encore rien arrêté de précis. Au lieu de penser à nous, si nous pensions à Johnny.

Mrs. CLERK. Le pauvre Johnny. Egoïstes que nous sommes.

Mrs. SOAP. Etes-vous d'accord pour que nous organisions pendant ces trois dures années une véritable chaîne de visites ?

Mrs. CLERK. Parfait ! Parfait !

BARMAID. Chacune son tour.

Mrs. DUNCAN. Chacune son jour...

Mrs. SOAP. Je peux venir le samedi et le dimanche.

Mrs. CLERK. Moi, le plus commode serait le mercredi et le vendredi.

BARMAID. Et moi je suis libre le jeudi. C'est mon après-midi de congé.

Mrs. SOAP. Vous Winnie, vous pourrez ainsi venir les lundi et mardi.

Mrs. DUNCAN. Je croyais pourtant que Mr. Duncan et moi, étant le père et la mère de Johnny...

Mrs. SOAP. Raison de plus, raison de plus, Winnie.
Il est bien entendu que chacune de nous, à chaque visite, apportera un colis de nourriture au pauvre Johnny.

BARMAID. Un barman qui connaît la sœur d'une fille de cuisine de la prison dit la nourriture très mauvaise.

Mrs. SOAP. Une bonne bouteille de bière.

Mrs. CLERK. Du tabac pour la pipe. Je donnerai à Johnny la pipe de mon pauvre Harry.

BARMAID. Un peu de viande froide et des fruits.

Mrs. SOAP. Et toujours du Chester. Il en raffole.

Mrs. DUNCAN. Mais non, Molly, Johnny déteste le Chester.

Mrs. SOAP. Johnny, détester le Chester. Après la robe blanche et le complet gris anthracite. Vous perdez tout à fait la cervelle, Winnie.

Mrs. DUNCAN, *se met à rire longuement toute seule et son rire monte... monte...* Pauvres sottes que vous êtes, vous Molly, vous Millie. Sottes et aveugles. Même vous Miss Rose. Moi seul connais le vrai Johnny, méchant, paresseux, menteur, voleur et assassin, mais qu'importe puisqu'il est mon fils, qu'il est beau et que je l'aime. (*Un temps.*) Même s'il n'était pas beau, je l'aimerais, tandis que vous...
Sur l'affaire du jardin du presbytère, il écrivait dans son journal, il écrivait à la date de l'incident... « bon débarras ».

Mrs. SOAP, Mrs CLERK, BARMAID. Bon débarras ! bon débarras ! Mais ça ne veut rien dire. Rien. Rien-de-rien.

Mrs. DUNCAN, *riant aux éclats.* Sottes, sottes et aveugles que vous êtes. Et cette lettre qu'il m'a fait passer par son avocat juste avant son jugement quand il craignait qu'on le pende, mes chéries...
(*Mrs. Soap veut s'en emparer.*)
Non, Molly. Je veux, moi-même vous la lire.
« Maman chérie,
« J'ai profité de la bêtise de cet imbécile de Clerk qui claironnait son amour pour Virginia, pour me débarrasser de cette petite sotte.
« S'il m'advenait d'être pendu, sache que j'ai fait tout ça, et que j'en suis bien fier et bien content, pour une jolie veuve du Lancashire à laquelle j'ai fait un enfant... »
(*Barmaid pousse un cri, Mrs. Soap et Mrs. Clerk se lèvent, foncent sur Mrs Duncan brandissant leurs ombrelles et vocifèrent en lui tapant dessus et la barmaid se joint à elles.*)

BARMAID. Faites-la taire ! Faites-la taire !

Mrs. SOAP. Cette idiote qui n'a jamais aimé son fils.

BARMAID. C'est un document qu'elle a forgé !

Mrs. CLERK. Cette idiote tout juste bonne à être la mère de mon pauvre Harry.

Mrs. SOAP. Cette idiote indigne d'être la mère de Johnny.

BARMAID, Mrs CLERK, Mrs. SOAP. Johnny-le-premier-criminel-anglais-à-avoir-échappé-à-la-pendaison-parce-qu'il-a-été-victime-d'une-machination.

BARMAID. D'une infernale machination de la fatalité.

Mrs. SOAP. D'une malchance indigne.

Mrs. CLERK. Indigne !

Mrs. SOAP. Malfaisante !

(*A ce moment entre un photographe de presse.*)

PHOTOGRAPHE, *s'épongeant.* Pas trop tôt... Enfin, je mets la main sur elles...
(*Les trois bourreaux demeurent la main en l'air, gestes suspendus puis se ravisant, avec une précision et un flegme tout britannique font semblant de réconforter Mrs. Duncan qui, le chapeau cabossé, l'œil au beurre noir, sourit aux anges.*)

Mrs. SOAP. La chaleur, elle vient de nous faire une crise de nerfs.

Mrs. CLERK. Pffft... Elle nous file entre les doigts, se cognant partout.

BARMAID. J'essaye de lui faire avaler un cordial. Ouvrez la bouche, Mrs Duncan. Ouvrez-la. Mieux que ça. Bravo. Buvez. Doucement. Vous vous sentez mieux ?

Mrs. DUNCAN. Un peu mieux, ma chérie... Et puis, je suis si contente d'avoir raison.

PHOTOGRAPHE. Elle est si contente ?

Mrs. DUNCAN. D'avoir eu raison. D'avoir eu raison.

Mrs. SOAP. Raison parce que Johnny était...

Mrs. DUNCAN, *suave.* Cou-pa-ble.

Ensemble. Mrs. SOAP, BARMAID, Mrs. CLERK. I-nno-cent - I-nno-cent...

Mrs. DUNCAN. Cela ne revient-il pas au même lorsqu'on est aimé ?

PHOTOGRAPHE. Oh ! moi !... Et maintenant, souriez... Quel joli groupe ! A faire pleurer les lecteurs de l'*Evening-Daily*, 3.000.000 d'exemplaires. Ne bougeons plus. Parfait Mesdames. On titrera : « A l'heure du thé l'amitié plus forte que la mort. » Et comme légende, quelque chose comme : « Deux mères douloureuses, celle de Virginia Soap, 18 ans, qui fut étranglée par son fiancé, Johnny Duncan, 23 ans, et celle de Harry Clerk, 20 ans, qui se pendit par désespoir, ont tenu à réconforter la maman du gentil Johnny Duncan, condamné à trois ans de prison, sous l'œil attendri de la barmaid de la « Chèvre d'Or », Miss... « Miss » comment ?

BARMAID. Miss Rose. En vérité, on devrait dire « Mrs » Rose, parce que je suis veuve.

PHOTOGRAPHE. Veuve et si jeune, comme c'est intéressant. Etes-vous d'ici, Miss, pardon Mrs Rose ?

BARMAID. Non, du Lancashire...

PHOTOGRAPHE. Veuve et du Lancashire, comme c'est intéressant...

Mrs. SOAP, Mrs. CLERK. Veuve-du-Lan-cas-hire...

PHOTOGRAPHE. Et vous comptez rester parmi nous ?

BARMAID. A vrai dire je me plais beaucoup ici. J'aimerais assez m'y fixer.

Mrs. DUNCAN. A propos vous ne m'avez pas laissé, tout à l'heure, chère Miss Rose, le temps de vous lire le post-scriptum de la lettre de Johnny... : « Encore un service, le dernier, Maman chérie et je serai en règle avec ma conscience... Veux-tu dès que possible te rendre au salon de thé de la « Chèvre d'Or » et dire à Miss Rose que, fidèle à mes engagements, je l'épouserai dès ma sortie de prison si les jurés me laissent la vie... »

BARMAID. Quelle joie !

Mrs. DUNCAN. Ma chérie, ma bru !

Mrs. CLERK. Le merveilleux Johnny !

Mrs. SOAP. La conscience de Johnny !

Mrs. DUNCAN. Mon pauvre Johnny !

Mrs. CLERK. Johnny fidèle à sa parole jusque dans la prison !

Mrs. SOAP. Notre cher Johnny !

BARMAID. ...La manière qu'a Johnny de déclarer sa flamme ! (*Un temps.*) Vous avez peut-être trop d'air, maman ? (*Elle va fermer le vasistas.*)

Mrs. DUNCAN, *rayonnante.* Merci, ma chérie, et maintenant, si nous tricotions pour Johnny ?

PHOTOGRAPHE. Merveilleux, tricotez, et je double ma photo...
(*Tandis qu'il braque son appareil en s'agenouillant au bord du proscenium, Mrs. Soap, Mrs. Clerk et Mrs. Duncan sortent toutes les trois de leurs trois sacs, trois tricots. La barmaid passée derrière le bar, revient avec un petit pliant, s'installe devant et tricote aussi... une brassière.*)
Ne bougeons plus !
(*Elles s'immobilisent et chantent la complainte du pauvre Johnny.*)

COMPLAINTE

— I —

(*chantée par la barmaid*)
Le beau Johnny
Dans sa prison
Baise la mèche
De cheveux blonds
De Virginia
Qu'il étrangla
De ses deux mains

(*Tous*)
Dans le jardin
Du presbytère.

— II —

(*chantée par le photographe*)

Gentils cheveux
De Virginia
Intercédez
En ma faveur
J'aime une veuve
Du Lancashire
J's'rai bientôt père
D'un orphelin

(*Tous*)

Dans le jardin
Du presbytère.

— III —

(*chantée par le photographe*)

Puisse ma mère
Lui tricoter
Une brassière
Puisse la mère
De Virginia
Lui tricoter
Un cache-nez

(*Tous*)

Dans le jardin
Du presbytère.

— IV —

(*chantée par le photographe*)

Puisse la mère
Du pauvre Harry
Me préparer
Un café fort
Puisse Miss Rose
Me conserver
Un cœur fidèle
Et un lit chaud

(*Tous*)

Dans le jardin
Du presbytère.

— V —

(*chantée par la barmaid*)

Dans trois années
Il sortira
Le beau Johnny
Qui étrangla
Sa fiancée
Et l'orphelin
Emerveillé
Criera « Papa »

(*Tous*)

Dans le jardin
Du presbytère.

— VI —

(*chantée par la barmaid*)

Le cœur battant
Les yeux mouillés
De douces larmes
La belle veuve
Du Lancashire
S'avancera
Vers son amant
Trois ans fidèle
T'ai attendu
Mon beau Johnny

(*Tous*)

Dans le jardin
Du presbytère.

— VII —

(*chantée par le photographe*)

Moralité :
En étranglant
Sa fiancée
Le beau Johnny
A pu trouver
Le vrai bonheur
Un vrai foyer
Mais il fallait
Prendre ses risques

(*Tous*)

Dans le jardin
Du presbytère.

Et le rideau tombe car c'est la...

FIN

PIÈCES POUR RIRE

L'approche des fêtes de fin d'année provoque toujours, dans les théâtres parisiens, une avalanche de pièces comiques. La nouvelle vague 1959-1960 a été particulièrement hilarante et déferlera, sûrement, de nombreux mois des hauteurs de la place Blanche jusqu'aux Boulevards.

Certes, le genre — traditionnel entre tous — du vaudeville ne s'en trouve pas renouvelé. Il apparaît, néanmoins, au terme de cette décade, sympathiquement rajeuni. Qu'on en juge. Trois pièces gaies viennent de voir le jour, presque simultanément, aux feux des prospecteurs : *La Jument du Roi,* de Jean Canolle (Théâtre de Paris), *Blaise,* de Claude Magnier (Nouveautés), et *Mousseline,* de Louis Velle (Théâtre Fontaine). Toutes les trois sont dues à des auteurs jeunes, mais qui ont déjà fait leurs preuves. Toutes les trois sont dues à des auteurs qui pratiquent (ou ont pratiqué) le théâtre des deux côtés de la rampe. A noter, cependant, qu'aucun de ces auteurs-acteurs n'interprète sa propre comédie. Timidité ou appréhension ? Non pas. Mais ces familiers des planches, qui ont le sens de la réplique ou de la situation comique, savent par expérience qu'au théâtre ce n'est pas, forcément, par soi-même que l'on est le mieux servi...

Jean Canolle affectionne les pièces historiques. *Lady Godiva* (notre n° 177) lui ayant donné le goût de l'histoire d'Angleterre, il a découvert la piquante aventure d'Anne de Clèves qui, ayant été choisie par Henry VIII pour être sa quatrième épouse, ne parvint jamais à consommer son union avec un mari, pourtant, grand consommateur de femmes... La farce est grosse, évidemment. Surtout par les développements qu'elle suppose. N'assistons-nous pas, en effet, à la nuit de noce du roi anglais et de sa « jument » allemande ? Nuit blanche, s'il en fut ! Les deux conjoints, ignorant réciproquement la langue de leur partenaire, n'en sont-ils pas réduits à faire appel... à un interprète ?

Bien exploitée par l'auteur, la scène est haute en couleurs. D'autant plus qu'elle est revécue par Jacques Fabbri (Henry VIII), avec sa truculence et son extraordinaire présence, par Sophie Desmarets (Anne de Clèves), toute finesse — malgré sa taille postiche — et vivacité, et par Claude Piéplu (l'interprète indispensable), cocasse et savoureux à souhait. Jean Canolle doit beaucoup à ce trio exceptionnel. Jacques Fabbri doit, également, à Jean Canolle, pour lui avoir fourni une riche matière en effets de mise en scène et en gags variés. Le tout rehaussé de superbes décors et de costumes d'Yves Faucheur et d'une musique spirituelle, comme il se doit, d'Edgar Bischoff.

Claude Magnier, lui, ne cherche pas son inspiration dans les vieilles chroniques. Son modèle, c'est Feydeau. Il affectionne les belles mécaniques à provoquer les rires au moment opportun. *Oscar* (notre n° 173) n'aurait pas été désavoué par son maître. *Blaise,* sa dernière comédie, s'inscrit dans la même lignée. Bien que préférant *Oscar* à *Blaise,* plus mouvementé et plus original à la fois, je dois reconnaître que Claude Magnier a rassemblé, à nouveau, tous les ingrédients pour faire un excellent vaudeville. Les portes claquent, les quiproquos s'accumulent, les maris trompent leurs femmes, la riche héritière se déshabille, et, comble de l'inattendu, le jeune célibataire, objet de toutes les convoitises féminines, finit par épouser la bonne.

Si l'on ne cherche pas à débrouiller la psychologie des personnages (l'intrigue est suffisamment compliquée pour accaparer l'attention du spectateur), si l'on n'est pas un maniaque de la vraisemblance et de la logique, si l'on ne va pas au théâtre pour penser ou pour éprouver des émotions fortes, l'on prendra un vif plaisir à *Blaise.* Parce que l'affaire est menée rondement par un auteur qui a le tour de main. Parce que les effets de surprise les plus prévus éclatent au moment le moins prévisible. Parce que le metteur en scène, Jacques Mauclair, a su imprimer un rythme de plus en plus accéléré qui laisse, au dernier baisser de rideau, le public pantois. Parce que c'est délicieusement joué par Marie-Josée Nat bien encadrée par de solides acteurs de boulevard : François Guérin, Micheline Dax et André Bervil. Parce qu'il s'agit d'un spectacle gai et sans prétentions... et qu'il tient ses promesses.

Si Claude Magnier est notre Feydeau 1960, Louis Velle est notre Marivaux. Toutes proportions gardées, bien sûr. Il ne s'agit plus, ici, de remonter soigneusement, pendant trois actes, un mouvement d'horlogerie qui se déclenchera, brusquement, au quatrième. Non. Si le comique de Louis Velle est moins percutant, il est plus raffiné. Sa première comédie, *A la Monnaie du Pape* (notre n° 131) témoignait déjà d'une fantaise délicate et nuancée.

Mousseline, sa seconde pièce, est légère et mousseuse comme son titre. Délibérément conventionnelle, à la manière de Marivaux, elle transpose allégrement dans un monde d'opérette une intrigue moliéresque, celle de *L'Ecole des Femmes.* Là encore des fils de famille épousent des caméristes, des princes ne dédaignent pas de se travestir pour conquérir leurs bergères. Pas de surprise, donc, dans le déroulement des opérations. Mais cette convention l'auteur l'a, également, voulue. Il a surtout voulu nous montrer qu'il pouvait divertir, honnêtement et sainement, un public d'aujourd'hui avec un conte de fées, comme on les appréciait dans les salons du XVIIIe siècle. A force de talent, de doigté, d'habileté il y parvient indiscutablement.

Mousseline et *Blaise* constituent de fort divertissantes soirées que l'on peut aller voir. En attendant de les lire prochainement.

Guillaume Hanoteau raconte :

LA JUMENT DU ROI

de Jean Canolle

« La Jument du roi »
de Jean Canolle
a été créée le 11 décembre 1959
au Théâtre de Paris
(Direction Elvire Popesco et Hubert de Malet)
dans une mise en scène de Jacques Fabbri
des décors et costumes de Yves Faucheur
une musique d'Edgar Bischoff
et la distribution suivante :

Henri VIII	**Jacques Fabbri**
Wriotestley	**Claude Piéplu**
Godsalve	**Bernard Sancy**
Cromwell	**Raymond Jourdan**
Norfolk	**Jacques Couturier**
Cranmer	**Jean Coste**
Mount	**Jacques Gaffuri**
Le Troubade	**Michel Bouleau**
Holbein	**Gabriel Jabbour**
Le Chancelier de Clèves	**Charles Charras**
Anne de Clèves	**Sophie Desmarets**
Madame Brempt	**Paulette Frantz**
Madame Schwarzenbrock	**Ludmila Hols**
Madame Osembruck	**Elsa Kine**
Un musicien	**Alain Janey**
Catherine Howard	**Fiamma Walter**
Une dame de compagnie	**Nadia Barentin**

Les femmes légitimes et les fiancées, pourvu qu'elles fussent massacrées, prêtent à rire.

Landru, dans la mythologie populaire, est un héros comique. Henry VIII, souverain d'Angleterre et prince Barbe-Bleue, a inspiré, grâce à ses six mariages, dont deux s'achevèrent par la décollation de la conjointe, d'innombrables pièces drôles.

La dernière en date est « La Jument du Roi », de Jean Canolle, jouée présentement au Théâtre de Paris.

S'il faut en croire les historiens, Henry VIII, malgré son penchant pour les exécutions sommaires et capitales, était un monarque qui ne manquait pas de vertus. Bel athlète aux genoux bien faits, bon arbalétrier, champion de tennis, cavalier capable de tuer sous lui six chevaux, il était, de surcroît, un agréable joueur de luth, un poète distingué et un fort habile théologien.

Jean Fabbri, avec la complicité de Jean Canolle prête à ce prince britannique des couleurs plus bariolées. Lorsque le rideau se lève, c'est un goinfre que nous découvrons, s'empiffrant à la table d'un banquet.

Mais la bonne chère n'écarte pas la raison d'Etat. Henry VIII est veuf, veuf de ses propres mains puisqu'il vient de faire exécuter la charmante Anne Boleyn, coupable d'adultère. Il lui faut se remarier. Mais avec qui ?

Son conseiller intime, Thomas Cromwell (Raymond Jourdan), lui souffle : « Avec Anne de Clèves. Ce mariage nous conciliera les princes allemands et fera l'affaire de l'Angleterre. »

Soit, mais encore faut-il que la personne fût comestible. Afin de jauger la princesse, on lui délègue un connaisseur, le peintre Holbein (Gabriel Jabbour) et deux émissaires.

La scène tourne et nous voilà à Clèves. Là, le spectateur partage la déception qui sera celle d'Henry VIII. La ravissante Sophie Desmarets, qui joue le rôle d'Anne, s'est, non seulement enlaidie, mais encore est parvenue à modifier jusqu'à sa taille. Montée sur des cothurnes, elle est devenue une sorte de géante tudesque, sans couleurs et sans forme.

Néanmoins, le peintre et les ambassadeurs, en tremblant pour leur fragile col, envoient au roi d'Angleterre des rapports dithyrambiques. La princesse est une vraie beauté. Fort bien ! Le mariage est décidé. On embarque Anne et les dames de sa suite sur un navire — on voit ce navire sur la scène du Théâtre de Paris — et on vogue vers l'Angleterre.

C'est la rencontre, sur le sol britannique, d'Henry et d'Anne qui marque le vrai début de la pièce. Celle-ci est entièrement construite sur un quiproquo que l'on avait jusqu'à ce jour fort peu employé au théâtre, le quiproquo des langues étrangères.

Henry VIII ne parle qu'anglais, Anne ne parle qu'allemand. Et c'est de cette incompréhension mutuelle que va jaillir toute la drôlerie des situations.

Or, sur scène, Jacques Fabbri, comme Sophie Desmarets, s'expriment en français. Mais peu importe. Au théâtre, la convention est si forte que pas un spectateur ne sera gêné par cette anomalie.

Henry VIII est déçu. Anne ne l'est guère moins. Elle trouve son fiancé bien ventru. Mais personne ne se comprend, fort heureusement, et, avec la complicité des ambassadeurs, le mariage n'est pas compromis.

Maintenant, nous sommes dans la chambre nuptiale du roi. Henry, en chemise de nuit, vient rejoindre sa compagne. Avant d'affronter « cette grande jument maigre », et pour

se donner un peu de courage, il répète sans cesse : « C'est pour l'Angleterre... C'est pour l'Angleterre... »

Hélas ! la raison d'Etat est un mauvais aphrodisiaque. Entre les draps, le souverain se sent de plus en plus gelé. Néanmoins, il tente une offensive, offensive maladroite qui échoue parce que l'absence de langue commune complique encore la situation.
Furieux, Henry somme l'un de ses ambassadeurs, Wriotestley (Claude Piéplu) de lui servir d'interprète.

Mais Anne est moins bête qu'elle n'en a l'air. Malgré son ignorance de la langue anglaise, il y a beau temps qu'elle a compris qu'elle n'inspirait aucune passion à son grossier mari. A son tour, elle prend l'offensive et traite le puissant Henry de « grosse platée de plum-pudding ».

Toute la pièce a été écrite pour cette scène. Elle est fort drôle.

De la farce, l'œuvre, à partir de cet instant, glisse vers la comédie de caractères. Nous retrouvons Anne quelques mois plus tard, parlant ses premiers mots d'anglais et tentant de séduire son époux. Vains efforts. La pauvre Anne n'a même plus pour elle la raison d'Etat. La conjoncture européenne s'est modifiée. Henry VIII ne songe plus à gagner l'amitié des princes allemands.

Anne de Clèves sera donc sacrifiée. Oh ! qu'elle s'estime heureuse. On ne lui coupera pas le cou. On se contentera de la mettre au rancard dans un aimable palais des environs de Londres.

Moins heureux, Thomas Cromwell, lui, en punition de son mauvais conseil, connaîtra les affres de l'échafaud.

Les années passent. Par deux fois, Henry s'est remarié. Mariages, l'un et l'autre, malheureux.

Perclus de rhumatismes, tenaillé par la goutte, suffoqué par l'hydropisie, il retourne vers Anne de Clèves. Mais c'est une Anne de Clèves bien différente de celle qu'il a connue autrefois qu'il retrouve, une Anne de Clèves ayant enfin repris le vrai visage de Sophie Desmarets.

La séparation de corps lui a réussi. Des galants lui ont enseigné ce que son pesant mari avait dédaigné de lui apprendre. Et cette révélation a servi sa beauté.

Henry VIII voudrait s'attendrir. Il est trop tard. Anne le repousse.

Un instant, on a l'impression que la pièce va tourner vers l'eau de rose, mais non. Une dernière pirouette signe cette œuvre où le rire remplace la vérité historique. Jean Canolle n'est pas Sardou. Tant mieux ! Il est plus drôle.

●

Le Directeur de la publication : Jacques CHABRIERE.

Guillaume Hanoteau

a vu

"LA JUMENT DU ROI"



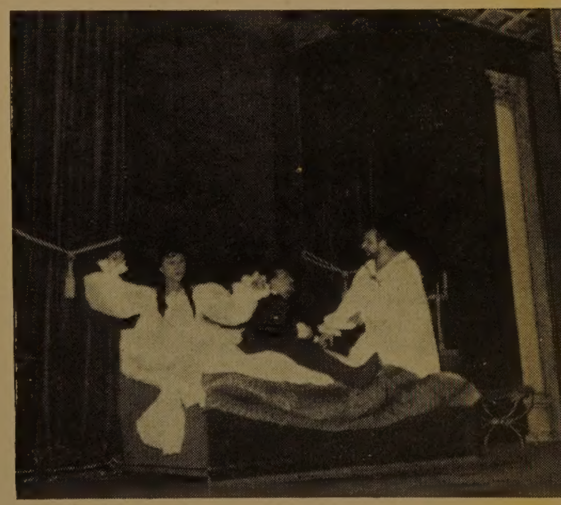
THOMAS CROMWELL PROMET A HENRY VIII UN MARIAGE SUCCULENT



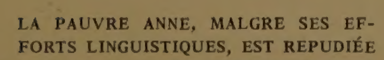
HELAS ! A 36 ANS, ANNE DE CLEVES EST DEMEURÉE VIERGE



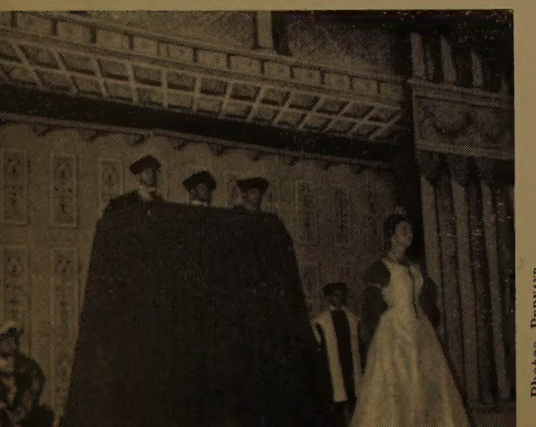
LORS DE LEUR PREMIERE RENCONTRE, ANNE DE CLEVES ET HENRY VIII NE S'APPRECIENT GUERE



LA FAMEUSE NUIT DE NOCE EN PRESENCE DU GENTILHOMME INTERPRETE



LA PAUVRE ANNE, MALGRE SES EFFORTS LINGUISTIQUES, EST REPUDIÉE



ANNE DEVENUE UNE TRES JOLIE FEMME SE MOQUE DU PODAGRE HENRY



Photos Bernand.

SPECTACLES DE PARIS



Photos Bernand.

VAUDEVILLE 1960, « BLAISE », DE CLAUDE MAGNIER, AU THEATRE DES NOUVEAUTES, CONNAIT ET APPLIQUE DES RECETTES INFAILLIBLES POUR PROVOQUER LE RIRE. FRANÇOIS GUERIN MENE LE JEU AVEC AUTORITE AU MILIEU DE TOUTES CES BEAUTES FORTEMENT TYPÉES

« MOUSSELINE », AU THEATRE FONTAINE N'EST PAS UNE COMEDIE LARMOYANTE A LA MANIERE DE DIDEROT. FREDERIQUE HEBRARD, LUISA COLPEYN ET THERESE BARBEY (*de g. à dr.*) INCARNENT DE CHARMANTS PERSONNAGES DE MARIVAUX DESSINES D'UNE PLUME LEGERE ET SPIRITUELLE PAR LOUIS VELLE

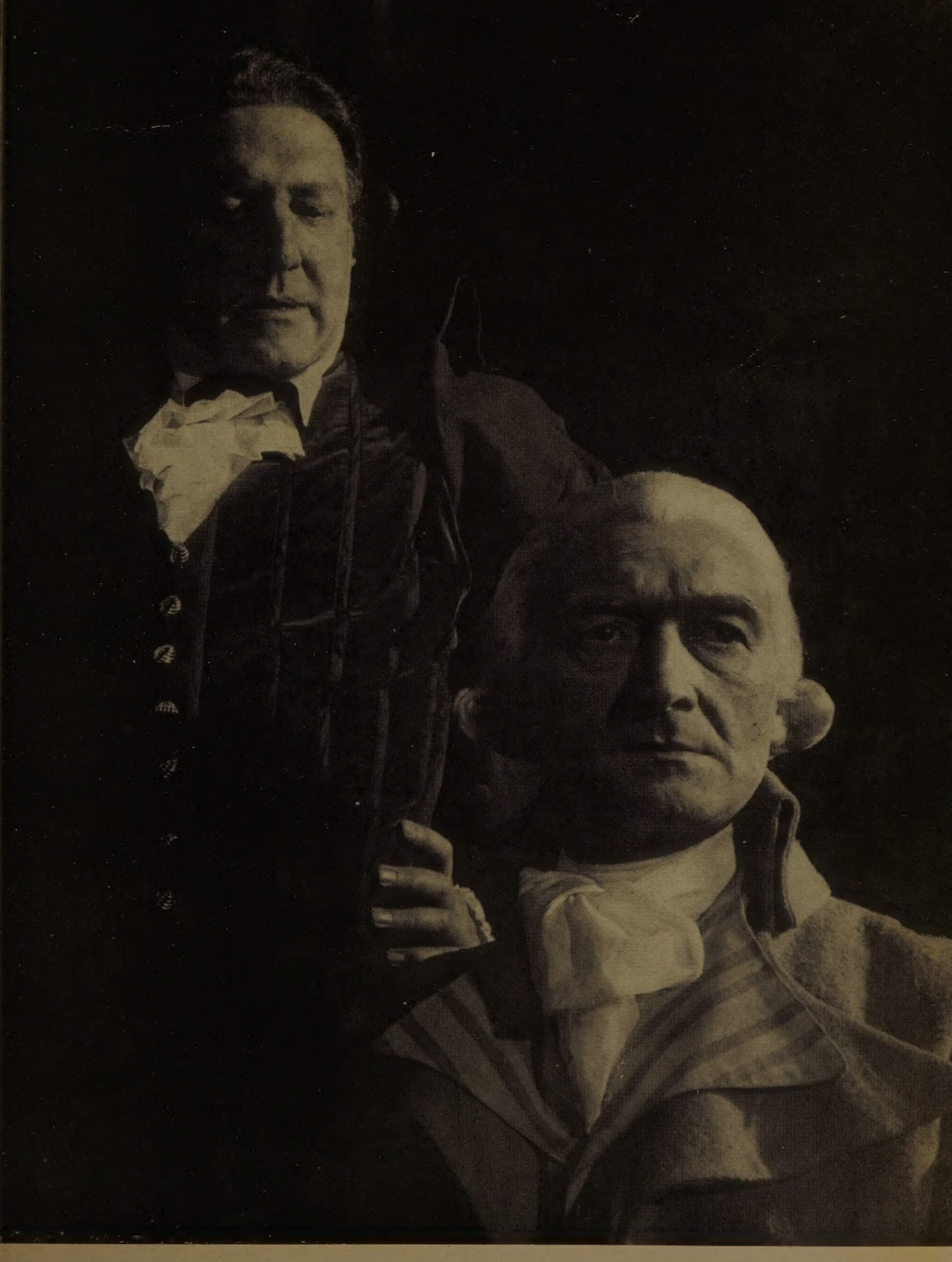


Photo Agnès VARDA

« L'AVANT-SCENE » EST HEUREUSE DE SALUER LA REAPPARITION SUR LA SCENE DU T.N.P. DE « LA MORT DE DANTON », ECRITE EN 1813 PAR UN JEUNE ECRIVAIN ALLEMAND DE 23 ANS, GEORG BUCHNER, QU'ELLE FUT LA PREMIERE A PUBLIER QUAND ELLE N'ETAIT ENCORE QUE LE SUPPLEMENT THEATRAL DU « MONDE ILLUSTRE » (Nº 35 DU 13 NOVEMBRE 1948). A CHAILLOT LA PIECE RETROUVE SON SOUFFLE REVOLUTIONNAIRE ET ROMANTIQUE GRACE A JEAN VILAR (ROBESPIERRE) ET GEORGES WILSON (DANTON)

DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

COMME AVANT,
MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie - P. de Beaumont.

VIRGINIE,
Michel André.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

THE ET SYMPATHIE,
Robert Anderson - Roger Ferdinand.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - F. Valmain.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

OSCAR,
Claude Magnier.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

PATATE,
Marcel Achard.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

ARDELE OU LA MARGUERITE,
Jean Anouilh.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Réginald Rose - André Obey.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

MASCARIN,
José-André Lacour.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner.
C.-A. Puget.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

Envoi franco contre 2 NF par numéro

Etranger : 2,40 NF

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE »
DE GENEVIÈVE SERREAU
D'APRÈS LE ROMAN
DE MARGUERITE DURAS
(STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES)

l'Avant-Scène
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C.C.P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 39
PRIX DU NUMERO :
2 NF — ETRANGER : 2,40 NF